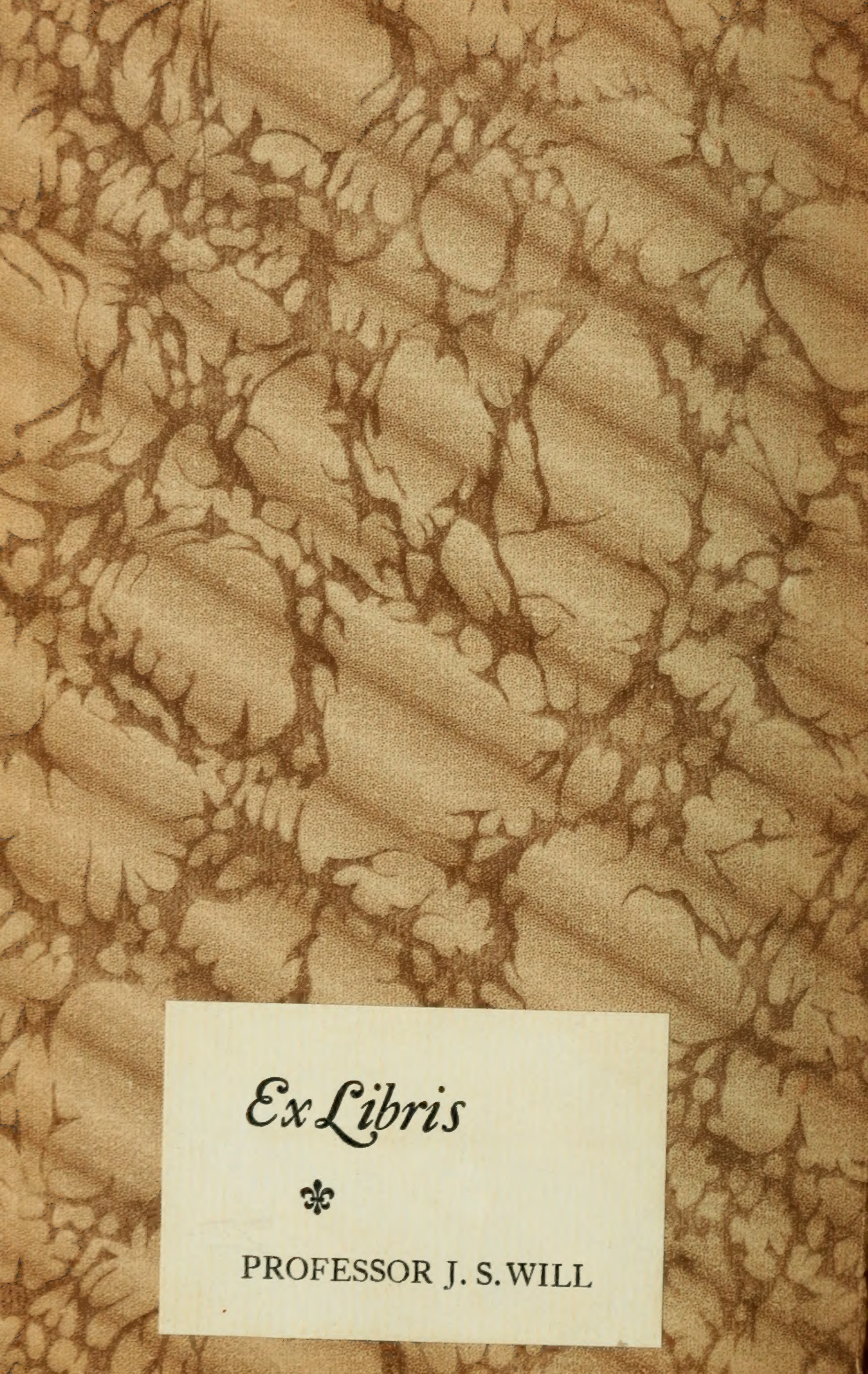
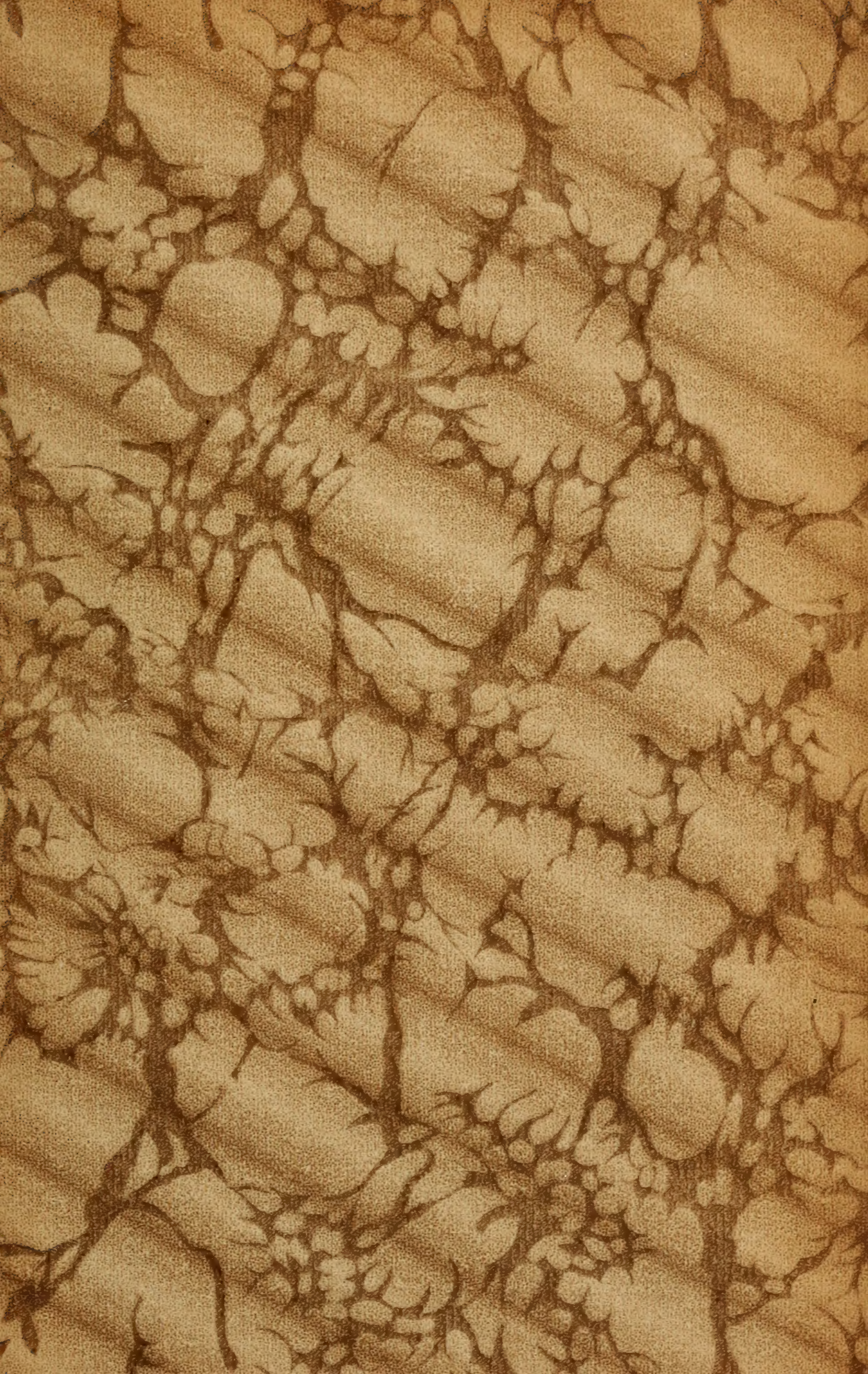
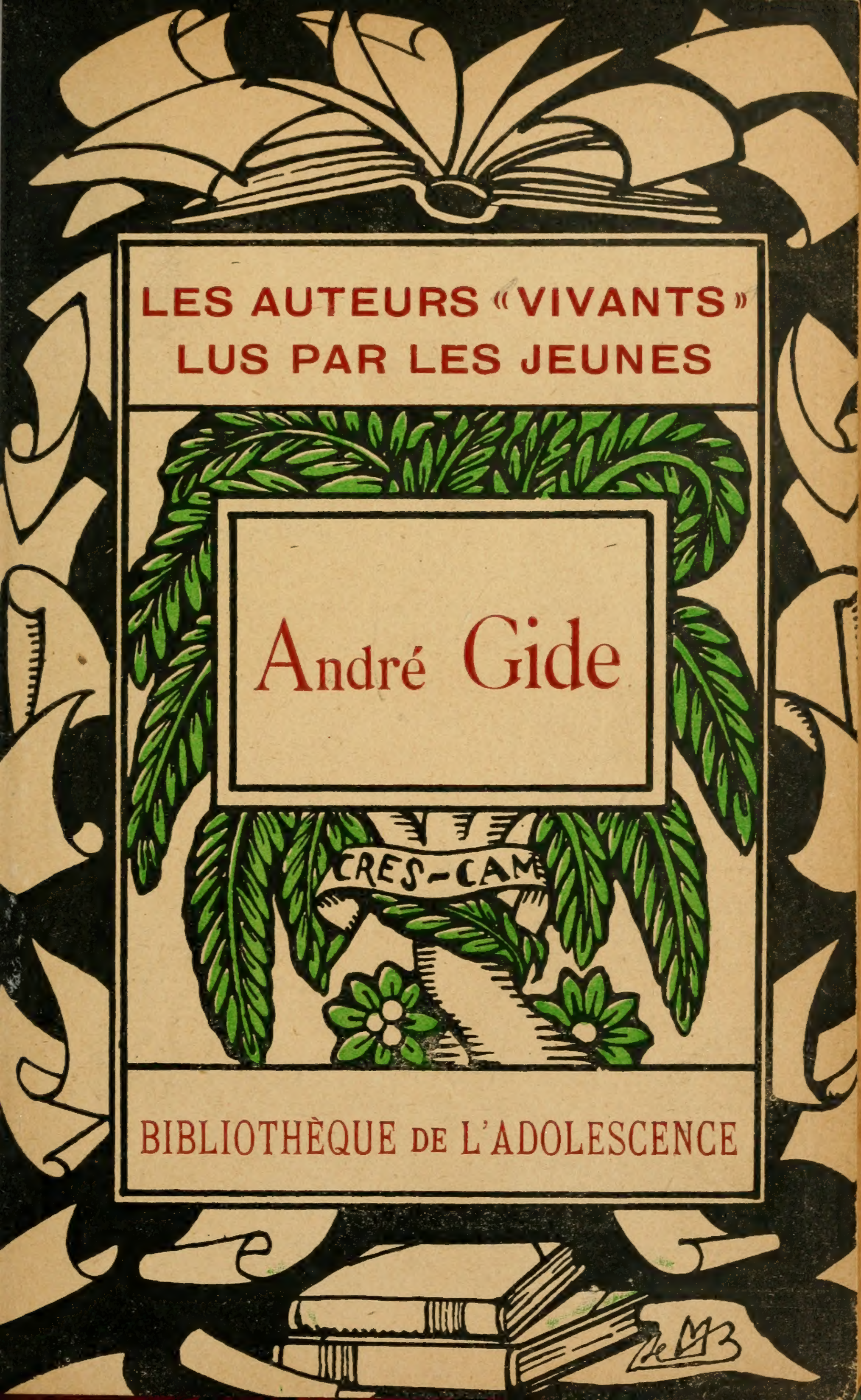



Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL




LES AUTEURS «VIVANTS»
LUS PAR LES JEUNES
André Gide
CRES-CAM
BIBLIOTHÈQUE DE L'ADOLESCENCE

*Notre bibliothèque dite de L'ADOLESCENCE s'adresse aux jeunes gens. Il est inadmissible en effet que nos grands auteurs modernes, dont les œuvres jusqu'ici ne pouvaient être mises entre toutes les mains, restent inconnus de la nouvelle génération. Chaque volume comportera une série de nouvelles, d'essais, d'extraits de romans judicieusement choisis, de manière à donner des auteurs étudiés une image* complète et vivante. *Nous ferons notre possible pour que cette collection ne paraisse pas pédagogique, et n'ait rien de didactique au sens péjoratif du terme.*

Notre bibliothèque comprendra des volumes de :

Paul ARÈNE. — Théodore de BANVILLE. — BARBEY D'AUREVILLY. — René BOYLESVE. — CHAMPFORT et RIVAROL. — COLETTE. — François de CUREL. André GIDE. — Remy de GOURMONT. — Abel HERMANT. — Maurice MAETERLINCK. — Pierre MILLE. — Gérard de NERVAL. — Comtesse de NOAILLES. — Edgar POE. — Jules RENARD. — Henri de RÉGNIER. Marcel SCHWOB. — STENDHAL. — Jules VALLÈS. — VILLIERS de L'ISLE ADAM, etc.

ANDRÉ GIDE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ADOLESCENCE

# ANDRÉ GIDE

NEUVIÈME ÉDITION




LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21 — PARIS (VIe)


LIBRARY
FEB 28 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

# PRÉFACE

*André Gide n'est pas un auteur facilement accessible. L'abondance, la mobilité et la subtilité des idées, le choix des sujets, problèmes moraux ou psychiques, la perfection minutieuse de l'analyse et de la langue éloignent de lui les esprits superficiels qui répugnent à l'effort et le placent sur une cime où les lecteurs sans assiduité ne le viennent pas chercher. Et cependant on peut dès maintenant affirmer que l'œuvre d'André Gide est assurée de demeurer comme la manifestation la plus réfléchie et la plus raffinée d'une époque inquiète, encline aux confessions intimes, où les esprits tourmentés posent toutes les questions sans prétendre à y répondre et ne veulent pas plus affirmer que nier. « Je ne prétends pas, certes, » dit André Gide lui-même, que la neutralité (j'allais » dire l'indécision), est signe sûr d'un grand esprit, mais » je crois que maints grands esprits ont beaucoup répugné » à conclure et que bien poser un problème n'est pas le » supposer d'avance résolu. »*

*Dans cette crise d'anxiété spirituelle que traverse ce temps-ci le tempérament d'André Gide a trouvé un*

*climat favorable à son libre développement. Mais d'autres influences diverses et contradictoires l'impressionnèrent aussi : né d'un père languedocien et protestant et d'une mère normande et de famille catholique, ce double courant se retrouve en son œuvre. « Je me sens d'autant plus « Français, dit-il que je ne le suis pas d'un seul morceau de « la France, que je ne peux penser ni sentir spécialement « en normand ou en méridional, en catholique ou en » protestant, mais en Français, et que né à Paris, je « comprends à la fois l'oc et l'oïl, l'épais jargon normand, « le parler chantant du midi, que je garde à la fois le « goût du vin, le goût du cidre, l'amour des bois profonds, « celui de la garrigue, du pommier blanc et du blanc amandier. » Qui songerait à refuser à André Gide cette qualité de Français qu'il réclame avec un élan si passionné en s'appuyant des deux mains sur ses deux provinces ! Tout dans son œuvre est de la plus belle et de la plus pure tradition française. Sa pensée libre, aventureuse et hardie reste toujours logique et mesurée. Sa langue, volontairement dénuée d'éclat, a l'harmonie discrète et pleine de charme d'un délicat paysage de France.*

*S'il apparait que la traduction protestante ait joué un rôle important dans l'histoire intellectuelle de Gide, qu'elle se soit manifestée principalement dans le choix des sujets et des problèmes traités, il ne serait pas juste d'affirmer que d'une enfance passée studieusement et gravement au milieu d'une famille de juristes et de savants*

*dans l'étude et la méditation, ait dérivé toute la tournure d'esprit de Gide. Son exceptionnelle personnalité s'est vite affirmée. Son âme complexe, mais sincère et fervente a vite fait de briser les barrières qui le retenaient. Ayant épuisé tous les livres et animé d'une ivresse de liberté spirituelle il partit dès lors à la rude conquête de cette liberté, et chacun de ses ouvrages est une face nouvelle de sa pensée inquiète et ardente, exaltée de découvertes et d'horizons nouveaux. Cas de conscience d'âmes scrupuleuses, accomplissement d'un devoir jusqu'au sacrifice, anxieuses recherches d'une morale, aveuglement créé par une vie trop exclusivement intérieure, telles sont les principales étapes.*

*Les livres d'André Gide ont commencé par être des confessions de divers états d'âme. Plus tard, dans la forme du roman qu'il adoptera il se dérobe davantage, mais son âme ne s'en révèle pas moins. Il suit passionnément et logiquement tous les appels de sa sensibilité et de son intelligence, tous les méandres de son esprit complexe, tous les détours de son cœur multiple, Les problèmes psychiques qu'il aborde, il les pousse jusqu'au bout de la logique. A ce terme, le cas contraire lui apparait et le développement d'un problème nouveau commence dans un autre livre avec la même sincérité et la même passion. Ainsi, ayant écrit* l'Immoraliste *où il nous montre un être qui s'affranchit totalement des lois morales, il se trouve plus tard*

*amené à écrire* la Porte Etroite *où une femme pour s'élever jusqu'à la perfection dans les cadres de cette loi morale, va jusqu'au renoncement de son amour.*

*On pourrait suivre ainsi dans l'œuvre d'André Gide le fil continu d'une pensée logique avec ses réactions et ses conflits. Mais ces idées qui s'acheminent ou se contrarient, qui dérivent l'une de l'autre, prêtes à rebondir vers d'autres appels, ne sont pas seulement de froides spéculations de l'esprit. Une grande passion les anime; une souffrance sincère les vivifie. Tout, dans l'œuvre de Gide, est ordonné, précis, mesuré mais tout y vibre continuellement d'une fièvre intérieure et d'une ardeur toujours noble et sans répit.*

*D. C.*

## NOTE DE L'ÉDITEUR :

Une autre édition de morceaux choisis du même auteur paraît simultanément à la *Nouvelle Revue Française.*

Les deux livres répondent à un but différent, et les pages qui les composent, désignées par M. André Gide lui-même (celles-ci spécialement à l'usage de la jeunesse) ne font en aucun point double emploi ; c'est-à-dire que pas une de celles que nous donnons ici ne se retrouve dans l'autre volume ; et réciproquement.

Dans le livre édité par la *Nouvelle Revue Française* aussi bien que dans celui-ci figurent nombre de pages extraites de livres devenus à peu près introuvables ; d'autres ont paru dans des revues, mais n'avaient pas encore été reprises en volume.

# DE L'INFLUENCE EN LITTÉRATURE

*Conférence faite à la* Libre Esthétique *de Bruxelles le 29 Mars* 1900.

---

*A Théo Van Rysselberghe.*

Mesdames, Messieurs,

Je viens ici faire l'apologie de l'influence.

On convient généralement qu'il y a de bonnes et de mauvaises influences. Je ne me charge pas de les distinguer. J'ai la prétention de faire l'apologie de toutes les influences.

J'estime qu'il y a de très bonnes influences qui ne paraissent pas telles aux yeux de tous.

J'estime qu'une influence n'est pas bonne ou mauvaise d'une manière absolue, mais simplement par rapport à qui la subit.

J'estime surtout qu'il y a de mauvaises natures pour qui tout est guignon, et à qui tout fait tort. D'autres au contraire pour qui tout est heureuse

nourriture, qui changent les cailloux en pain : « Je dévorais, dit Gœthe, TOUT ce que Herder voulait bien m'enseigner. »

L'apologie de l'influencé d'abord ; l'apologie de l'influenceur ensuite ; ce seront là les deux points de notre causerie.

Gœthe, dans ses Mémoires, parle avec émotion de cette période de jeunesse où, s'abandonnant au monde extérieur, il laissait indistinctement chaque créature agir sur lui, chacune à sa manière. « Une merveilleuse parenté avec chaque objet en résultait, écrit-il, — une si parfaite harmonie avec toute la nature, que tout changement de lieu, d'heure, de saison, m'affectait intimement. » Avec délices il subissait la plus fugitive influence.

Les influences sont de maintes sortes — et si je vous ai rappelé ce passage de Gœthe, c'est parce que je voudrais pouvoir parler de *toutes* les influences, chacune ayant son importance, — commençant par les plus vagues, les plus naturelles, gardant pour les dernières les influences des hommes et celles des œuvres des hommes ; les gardant pour dernières parce que ce sont celles dont il est le plus difficile de parler — et contre lesquelles on tente le plus, ou l'on prétend tenter le plus, de regimber. — Comme ma prétention est de faire l'apologie de celles-ci

aussi, je voudrais préparer cette apologie de mon mieux, — c'est-à-dire lentement.

Il n'est pas possible à l'homme de se soustraire aux influences ; l'homme le plus préservé, le plus muré en sent encore. Les influences risquent même d'être d'autant plus fortes qu'elles sont moins nombreuses. Si nous n'avions rien pour nous distraire du mauvais temps, la moindre averse nous ferait inconsolables.

Il est tellement impossible d'imaginer un homme complètement échappé de toutes les influences naturelles et humaines, que, lorsqu'il s'est présenté des héros qui paraissaient ne rien devoir à l'extérieur, dont on ne pouvait expliquer la marche, dont les actions, subites, et incompréhensibles aux profanes, étaient telles qu'aucun mobile humain ne les semblait déterminer — on préférait, après leur réussite, croire à l'influence des *astres*, tant il est impossible d'imaginer quelque chose d'humain qui soit complètement, profondément, foncièrement spontané.

En général on peut dire, je crois, que ceux qui avaient la glorieuse réputation de n'obéir qu'à leur étoile étaient ceux sur qui les influences personnelles, les influences d'élection agissaient plus puissamment que les influences générales — je veux dire celles qui agissent sur tout un peuple, du moins sur tous les habitants d'une même ville, à la fois.

Donc deux classes d'influences, les influences communes, les influences particulières ; celles que toute une famille, un groupement d'hommes, un pays subit à la fois ; celles que dans sa famille, dans sa ville, dans son pays, l'on est seul à subir (volontairement ou non, consciemment ou inconsciemment, qu'on les ait choisies ou qu'elles vous aient choisi). Les premières tendent à réduire l'individu au type commun ; les secondes à opposer l'individu à la communauté. — Taine s'est occupé presque exclusivement des premières ; elles flattaient son déterminisme mieux que les autres...

Mais comme on ne peut inventer rien de neuf pour soi tout seul, ces influences que je dis personnelles parce qu'elles sépareront en quelque sorte la personne qui les subit, l'individu, de sa famille, de sa société, seront aussi bien celles qui le rapprocheront de tel inconnu qui les subit ou les a subies comme lui, — qui forme ainsi des groupements nouveaux — et crée comme une nouvelle famille, aux membres parfois très épars, tisse des liens, fonde des parentés — qui peut pousser à la même pensée tel homme de Moscou et moi-même, et qui, à travers le temps, apparente Jammes à Virgile — et à ce poète chinois dont il vous lisait jeudi dernier le charmant, modeste et ridicule poème.

Les influences *communes* sont forcément les plus

*grossières* — ce n'est pas par hasard que le mot GROSSIER est devenu synonyme de COMMUN. — J'aurais presque honte à parler de l'influence de la nourriture si Nietzsche par exemple, paradoxalement je veux le croire, ne prétendait que la boisson a une influence considérable sur les mœurs et sur la pensée d'un peuple en général : que les Allemands par exemple, en buvant de la bière, s'interdisent à jamais de prétendre à cette légèreté, à cette acuité d'esprit que Nietzsche reconnaît aux Français bûveurs de vin. Passons.

Mais, je le répète : moins une influence est grossière, plus elle agit d'une manière particulière. Et déjà l'influence du temps, celle des saisons, bien qu'agissant sur de grandes foules à la fois, agit sur elles de manière plus délicate et plus nerveuse, et provoque des réactions très diverses. — Tel est exténué, tel autre est exalté par la chaleur. Keats ne pouvait travailler bien qu'en été, Shelley qu'en automne. Et Diderot disait : « J'ai l'esprit fou dans les grands vents. » On pourrait citer encore, citer beaucoup... Passons.

L'influence d'un climat cesse d'être générale, et par là devient sensible, à celui qui la subit en étranger. — Ici nous arrivons aux influences particulières ; — à vrai dire, les seules qui aient le droit de nous occuper ici.

Lorsque Gœthe, arrivant à Rome, s'écrie : « Nun bin ich endlich geboren ! » Enfin je suis né !... Lorsqu'il nous dit dans sa correspondance qu'entrant en Italie il lui sembla pour la première fois prendre conscience de lui-même et *exister*... voilà certes de quoi nous faire juger l'influence d'un pays étranger comme des plus importantes. — C'est, de plus, une *influence d'élection* : je veux dire qu'à part de malheureuses exceptions, voyages forcés ou exils, on choisit d'ordinaire la terre où l'on veut voyager ; la choisir est preuve que déjà l'on est un peu influencé par elle. — Enfin l'on choisit tel pays précisément parce que l'on sait que l'on va être influencé par lui, parce qu'on espère, que l'on souhaite cette influence. On choisit précisément les lieux que l'on croit capables de vous influencer le plus. — Quand Delacroix partait pour le Maroc, ce n'était pas pour devenir orientaliste, mais bien, par la compréhension qu'il devait avoir d'harmonies plus vives, plus délicates et plus subtiles, pour « prendre conscience » plus parfaite de lui-même, du coloriste qu'il était.

J'ai presque honte à citer ici le mot de Lessing, repris par Gœthe dans les *Affinités Electives*, mot si connu qu'il fait sourire : « Es wandelt niemand unbestraft unter Palmen », et que l'on ne peut traduire en français qu'assez banalement par : « Nul ne se

promène impunément sous les palmes. » Qu'entendre par là ? sinon qu'on a beau sortir de leur ombre, on ne se retrouve plus tel qu'avant.

J'ai lu tel livre ; et après l'avoir lu je l'ai fermé ; je l'ai remis sur ce rayon de ma bibliothèque, — mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. — Que j'oublie le livre où j'ai lu cette parole : que j'oublie même que je l'ai lue ; que je ne me souvienne d'elle que d'une manière imparfaite... n'importe ! Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue. — Comment expliquer sa puissance ?

Sa puissance vient de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie de moi encore inconnue à moi-même ; elle n'a été pour moi qu'une explication — oui, qu'une explication de moi-même. On l'a dit déjà : les influences agissent par ressemblance. On les a comparées à des sortes de miroirs qui nous montreraient, non point ce que nous sommes déjà effectivement, mais ce que nous sommes d'une façon latente.

Ce frère intérieur que tu n'es pas encore,

disait Henri de Regnier, — Je les comparerai plus précisément à ce prince d'une pièce de Mæterlinck,

qui vient réveiller des princesses. Combien de sommeillantes princesses nous portons en nous, ignorées, attendant qu'un contact, qu'un accord, qu'un mot les réveille !

Que m'importe, auprès de cela, tout ce que j'apprends par la tête, ce qu'à grand renfort de mémoire j'arrive à retenir ? — Par instruction, ainsi, je peux accumuler en moi de lourds trésors, toute une encombrante richesse, une fortune, précieuse certes comme instrument, mais qui restera *différente* de moi jusqu'à la consommation des siècles. — L'avare met ses pièces d'or dans un coffre ; mais, sitôt le coffre fermé, c'est comme si le coffre était vide.

Rien de pareil avec cette intime connaissance, qui n'est plutôt qu'une reconnaissance mêlée d'amour — de reconnaissance, vraiment ; qui est comme le sentiment d'une parenté retrouvée.

A Rome, près de la solitaire petite tombe de Keats, quand je lus ses vers admirables, combien naïvement je laissai sa douce influence entrer en moi, tendrement me toucher, me reconnaître, s'apparenter à mes plus douteuses, à mes plus incertaines pensées. — A ce point que lorsque, malade, il s'écrie dans l'*Ode au Rossignol* :

*Oh ! qui me donnera une gorgée d'un vin — longtemps refroidi dans la terre profonde, — d'un vin qui*

*sente Flora et la campagne verte, la danse et les chansons provençales, et la joie que brûle le soleil ?*

*— Oh ! qui me donnera une coupe pleine de chaud Midi ?*

Il me semblait, que, de mes propres lèvres, j'entendisse jaillir cette plainte admirable.

S'éduquer, s'épanouir dans le monde, il semble vraiment que ce soit se retrouver des parents.

Je sens bien qu'ici nous sommes arrivés au point sensible, dangereux, et qu'il va devenir plus difficile et délicat de parler. Il ne s'agit plus à présen des influences — dirai-je : naturelles — mais bien des influences humaines. — Comment expliquer, tandis que *l'influence* nous apparaissait jusqu'ici comme un heureux moyen d'enrichissement personnel — ou du moins semblable à cette baguette de coudre des sorciers qui permettrait de découvrir en soi des richesses, — comment expliquer que brusquement ici l'on entre en garde, que l'on ait peur (surtout de nos jours, disons-le bien), que l'on se défie. L'influence, ici, est considérée comme une chose néfaste, une sorte d'attentat envers soi-même, un crime de lèse-personnalité.

C'est que précisément aujourd'hui, même sans faire profession d'individualisme, nous prétendons avoir chacun notre *personnalité*, et que cette person-

nalité n'est pas très robuste, sitôt qu'elle paraît, à nous-mêmes ou aux autres, un peu indécise, chancelante ou débile, la peur de la perdre nous poursuit et risque de gâter nos plus réelles joies.

La peur de perdre sa personnalité !

Nous avons pu, dans notre bienheureux monde des lettres, connaître et rencontrer bien des peurs : la peur du neuf, la peur du vieux — ces derniers temps la peur des langues étrangères, etc..., mais de toutes, la plus vilaine, la plus sotte, la plus ridicule, c'est bien la peur de perdre sa personnalité.

« Je ne veux pas lire Gœthe, me disait un jeune littérateur (ne craignez rien, je ne nomme que quand je loue), — je ne veux pas lire Gœthe parce que cela pourrait m'impressionner. »

Il faut, n'est-ce pas, être arrivé à un point de perfection rare, pour croire que l'on ne peut changer qu'en mal.

La personnalité d'un écrivain, cette personnalité délicate, choyée, celle qu'on a peur de perdre, non tant parce qu'on la sait précieuse, que parce qu'on la croit sans cesse sur le point d'être perdue — consiste trop souvent à n'avoir jamais fait telle ou telle chose. C'est ce qu'on pourrait appeler une personnalité privative. La perdre, c'est avoir envie de faire ce qu'on s'était promis de ne pas faire. — Il a paru, il y a quelque dix ans, un volume de nouvelles que

l'auteur avait intitulé : *Contes sans qui ni que.* L'auteur s'était fait une manière d'originalité, un style spécial, une *personnalité*, à n'employer jamais un pronom conjonctif. (Comme si les *qui* et les *que* ne continuaient pas quand même d'exister !) — Combien d'auteurs, d'artistes, n'ont d'autre personnalité que celle-là, qui, le jour où ils consentiraient à employer les qui et les que, comme tout le monde, se confondraient tout simplement dans la masse banale et infiniment nuancée de l'humanité.

Et pourtant, il faut bien avouer que la personnalité des plus grands hommes est faite aussi de leurs incompréhensions. L'accentuation même de leurs traits exige une limitation violente. Aucun grand homme ne nous laisse de lui une image vague, mais précise et très définie. On peut même dire que ses incompréhensions font la *définition* du grand homme.

Que Voltaire n'ait compris Homère ni la Bible ; qu'il éclate de rire devant Pindare et devant Dante ; est-ce que cela ne dessine pas la figure de Voltaire ? comme le peintre qui, traçant le contour d'un visage, dirait à ce visage : Tu n'iras pas plus loin.

Que Gœthe, le plus intelligent des êtres, n'ait pas compris Beethoven — Beethoven, qui, après avoir joué devant lui la sonate en ut dièze mineur (celle qu'on a coutume de nommer la *Sonate au clair de*

*lune*), comme Gœthe demeurait froidement silencieux, poussait vers lui ce cri de détresse : « Mais, Maître, si vous, vous ne me dites rien — qui donc alors me comprendra ? » est-ce que cela ne définit pas d'un coup Gœthe — et Beethoven ?

Ces incompréhensions s'expliquent, voici comment : elles ne sont certes point sottise ; elles sont *éblouissement*. — Ainsi tout grand amour est exclusif, et l'admiration d'un amant pour sa maîtresse le rend insensible à toute beauté différente. — C'est *l'amour* qu'il avait pour l'esprit, qui rendait Voltaire insensible au lyrisme. C'est l'adoration de Gœthe pour la Grèce, pour la pure et souriante tendresse de Mozart, qui lui faisait craindre le déchaînement passionné de Beethoven — et dire à Mendelssohn qui lui jouait le début de la symphonie en ut mineur : « Je ne ressens que de l'étonnement. »

Peut-être peut-on dire que tout grand producteur, tout créateur, a coutume de projeter *sur le point qu'il veut opérer* une telle abondance de lumière spirituelle, un tel faisceau de rayons — que tout le reste à l'entour en paraît sombre. Le contraire de cela, n'est-ce pas le dilettante ? qui comprend tout, précisément parce qu'il n'aime rien *passionnément*, c'est-à-dire *exclusivement*.

Mais combien celui qui, sans avoir une personnalité fatale, toute d'ombre et d'éblouissement, tâche

de se créer une personnalité restreinte et combinée, en se privant de certaines influences, en se mettant l'esprit au régime, comme un malade dont l'estomac débile ne saurait supporter qu'un choix de nourritures peu variées (mais qu'alors il digère si bien !) — combien celui-là me fait aimer le dilettante, qui, ne pouvant être producteur et parler, prend le charmant parti d'être *attentif* et se fait une carrière vraiment de savoir admirablement *écouter*. (On manque d'écouteurs aujourd'hui, de même que l'on manque *d'écoles* — c'est un des résultats de ce besoin d'originalité à tout prix.)

La peur de ressembler à tous fait dès lors chercher à celui-ci quels traits bizarres, uniques (incompréhensibles souvent par là même), il peut bien montrer — qui lui apparaissent aussitôt d'une principale importance, qu'il croit devoir exagérer, fût-ce aux dépens de tout le reste. J'en sais un qui ne veut pas lire Ibsen parce que, dit-il, « il a peur de le trop bien comprendre ». Un autre s'est promis de ne jamais lire les poètes étrangers, de crainte de perdre « le sens pur de sa langue »...

Ceux qui craignent les influences et s'y dérobent font le tacite aveu de la pauvreté de leur âme. Rien de bien neuf en eux à découvrir, puisqu'ils ne veulent prêter la main à rien de ce qui peut guider leur découverte. Et s'ils sont si peu soucieux de se re-

trouver des parents, c'est, je pense, qu'ils se pressentent fort mal apparentés.

Un grand homme n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible, — disons mieux : DEVENIR BANAL. Devenir banal, Shakespeare, banal Gœthe, Molière, Balzac, Tolstoï... Et, chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. Tandis que celui qui fuit l'humanité pour lui-même, n'arrive qu'à devenir particulier, bizarre, défectueux... Dois-je citer le mot de l'Evangile ? Oui, car je ne pense pas le détourner de son sens : « Celui qui veut sauver sa vie (sa vie personnelle) la perdra ; mais qui veut la donner la sauvera (ou pour traduire plus exactement le texte grec : « *la rendra vraiment vivante* »).

Voilà pourquoi nous voyons les grands esprits ne jamais craindre les influences, mais au contraire les rechercher avec une sorte d'avidité qui est comme l'avidité d'ÊTRE.

Quelles richesses ne devait pas sentir en lui un Gœthe, pour ne s'être refusé, — ou, selon le mot de Nietzsche, « n'avoir *dit non* » — à rien ! Il semble que la biographie de Gœthe soit l'histoire de ses influences — (nationales avec Gœtz ; moyenâgeuses avec Faust ; grecques avec les Iphigénies — ; italiennes avec le Tasse, etc... ; enfin vers la fin de sa vie encore, l'influence orientale, à travers le divan de Hafiz, que venait de traduire Hammer — influence si

puissante que, à plus de 70 ans, il apprend le persan et écrit lui aussi un Divan).

La même frénésie désireuse qui poussait Gœthe vers l'Italie, poussait le Dante vers la France. C'est parce qu'il ne trouvait plus en Italie d'influences suffisantes, qu'il accourait jusqu'à Paris se soumettre à celle de notre Université.

Il faudrait pourtant se convaincre que la peur dont je parle est une peur toute moderne, dernier effet de l'anarchie des lettres et des arts ; avant, on ne connaissait pas cette crainte-là. Dans toute grande époque on se contentait d'être personnel, sans chercher à l'être, de sorte qu'un admirable fonds commun semble unir les artistes des grandes époques, et, par la réunion de leurs figures involontairement diverses, créer une sorte de société, admirable presque autant par elle-même, que l'est chaque figure isolée. Un Racine se préoccupait-il de ne ressembler à nul autre ? Sa Phèdre est-elle diminuée parce qu'elle naquit, prétend-on, d'une influence janséniste ? Le XVII$^{e}$ siècle français est-il moins grand pour avoir été dominé par Descartes ? Shakespeare a-t-il rougi de mettre en scène les héros de Plutarque ; de reprendre les pièces de ses prédécesseurs ou de ses contemporains ?

Je conseillais un jour à un jeune littérateur un sujet qui me paraissait à ce point fait pour lui, que je

m'étonnais presque qu'il n'eût pas déjà songé à le prendre. Huit jours après, je le revis, navré. Qu'avait-il ? Je m'inquiétai... « Eh ! me dit-il amèrement, je ne veux vous faire aucun reproche, parce que je pense que le motif qui vous faisait me conseiller était bon, — mais pour l'amour de Dieu, cher ami, ne me donnez plus de conseils ! Voici qu'à présent je viens *de moi-même* au sujet dont vous m'avez parlé l'autre jour. Que diable voulez-vous que j'en fasse à présent ? C'est *vous* qui me l'avez conseillé ; je ne pourrai jamais plus croire que je l'ai trouvé tout seul. » — Ah ! je n'invente pas ! — j'avoue que je fus quelque temps sans comprendre : — le malheureux craignait de ne pas être *personnel.*

On raconte que Pouchkine un jour dit à Gogol : « Mon jeune ami, il m'est venu en tête, l'autre jour, un sujet — une idée que je crois admirable — mais dont je sens bien que *moi*, je ne pourrai rien tirer. Vous devriez la prendre ; il me semble, tel que je vous connais, que vous en feriez quelque chose. » — Quelque chose ! — en effet — Gogol n'en fit rien moins que les *Ames mortes*, à quoi il dut sa gloire, de ce petit sujet, de ce germe que Pouchkine un jour posait dans son esprit.

Il faut aller plus loin et dire : les grandes époques de création artistique, les époques fécondes, ont été

les époques les plus profondéments influencées. — Telle la période d'Auguste, par les lettres grecques ; la renaissance anglaise, italienne, française par l'invasion de l'antiquité, etc...

La contemplation de ces grandes époques où, par suite de conjonctures heureuses, grandit, s'épanouit, éclate, tout ce qui, depuis longtemps semé, germinait et restait dans l'attente — peut nous emplir aujourd'hui de regrets et de tristesse. A notre époque, que j'admire et que j'aime, il est bon, je crois, de chercher d'où vient cette régnante anarchie, qui peut nous exalter un instant en nous faisant prendre la fièvre qu'elle nous donne, pour une surabondance de vie; — il est utile de comprendre que ce qui fait, dans sa plantureuse diversité, l'unité malgré tout d'une grande époque, c'est que tous les esprits qui la composent se viennent abreuver aux mêmes eaux...

Aujourd'hui nous ne savons plus à quelle source boire — nous croyons trop d'eaux salutaires, et tel va boire ici, tel va là.

C'est aussi qu'aucune grande source unique ne jaillit, mais que les eaux, surgies de toutes parts, sans élan, sourdent à peine, puis restent sur le sol, stagnantes — et que l'aspect du sol littéraire, aujourd'hui, est assez proprement celui d'un marécage.

Plus de puissant courant, plus de canal, plus de grande influence générale qui groupe et unisse les

esprits en les soumettant à quelque grande croyance commune, à quelque grande idée dominatrice — plus d'ÉCOLE, en un mot — mais, par crainte de se ressembler, par horreur d'avoir à se soumettre, par incertitude aussi, par scepticisme, complexité, une multitude de petites croyances particulières, pour le triomphe des bizarres petits particuliers.

Si donc les grands esprits cherchent avidement les influences, c'est que, sûrs de leurs propres richesses, pleins du sentiment intuitif, *ingénu* de l'abondance immanente de leur être, ils vivent dans une attente joyeuse de leurs nouvelles éclosions. — Ceux, au contraire, qui n'ont pas en eux grande ressource, semblent garder toujours la crainte de voir se vérifier pour eux le mot tragique de l'Evangile : « Il sera donné à celui qui a ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. » Ici encore la vie est sans pitié pour les faibles — Est-ce une raison pour fuir les influences ? — Non. — Mais les faibles y perdront le peu d'originalité à laquelle ils peuvent prétendre... Messieurs : TANT MIEUX ! C'est là ce qui permet une Ecole.

Une Ecole est composée toujours de quelques rares grands esprits directeurs — et de toute une série d'autres subordonnés, qui forment comme le terrain neutre sur lequel ces quelques grands esprits

peuvent s'élever. Nous y reconnaissons d'abord une subordination, une sorte de soumission tacite, inconsciente, à quelques grandes idées que quelques grands esprits proposent, que les esprits moins grands prennent pour *Vérités*. — Et, s'ils *suivent* ces grands esprits, peu m'importe ! car ces grands esprits les mèneront plus loin qu'ils n'eussent su aller par eux-mêmes. Nous ne pouvons savoir ce qu'eût été Jordaens sans Rubens. Grâce à Rubens, Jordaens s'est élevé parfois si haut, qu'il semble que mon exemple soit mal choisi et qu'il faille placer Jordaens au contraire parmi les grands esprits directeurs. — Et que serait-ce si je parlais de Van Dyck, qui, à son tour, crée et domine l'école anglaise ?

Autre chose : souvent une grande idée n'a pas assez d'un seul grand homme pour l'exprimer, pour l'exagérer tout entière ; un grand homme n'y suffit pas ; il faut que plusieurs s'y emploient, reprennent cette idée première, le redisent, la réfractent, en fassent valoir une dernière beauté. — La grandeur, qui paraissait démesurée, de Shakespeare, a longtemps empêché de voir, mais ne nous empêche plus aujourd'hui d'admirer, l'admirable pléiade de dramaturges qui l'entourent. — *L'idée* qu'exalte l'école hollandaise s'est-elle satisfaite d'un Terburg, d'un Metsu, d'un Pieter de Hooch ? Non, non, il fallait chacun de ceux-là, et combien d'autres !

Enfin, disons que si toute une suite de grands esprits se dévouent pour exalter une grande idée, il en faut d'autres, qui se dévouent aussi, pour l'exténuer, la compromettre et la détruire. — Je ne parle pas de ceux qui s'acharnent contre — non — ceux-là d'ordinaire servent l'idée qu'ils combattent, la fortifient de leur inimitié. — Mais je parle de ceux qui croient la servir, de cette malheureuse descendance en qui s'épuise enfin l'idée. — Et, comme l'humanité fait et doit faire une consommation effroyable d'idées, il faut être reconnaissant à ceux-ci qui, en épuisant enfin ce qu'une idée avait encore de généreux en elle, en la faisant redevenir IDÉE, de VÉRITÉ qu'elle semblait, la vident enfin de tout suc, et forcent ceux qui viennent à chercher une idée nouvelle, — idée qui, à son tour, paraisse pour un temps Vérité.

Bénis soient les Miéris et les Philippe Van Dyck pour achever de ruiner la moribonde école hollandaise, pour venir à bout de ses dernières dominations.

En littérature, croyez bien que ce sont pas les « verslibristes », pas même les plus grands, les Vielé-Griffin, les Verhaeren, qui viendraient à bout du Parnasse ; c'est le Parnasse lui-même qui se supprime, se compromet en ses derniers lamentables représentants.

Disons encore ceci : ceux qui craignent les in-

fluences et s'y refusent en sont punis de cette manière admirable : dès qu'on signale un pasticheur, c'est parmi eux qu'il faut chercher. — *Ils ne se tiennent pas bien* devant les œuvres d'art d'autrui. La crainte qu'ils ont, les fait s'arrêter à la surface de l'œuvre ; ils y goûtent du bout des lèvres. — Ce qu'ils y cherchent, c'est le secret tout extérieur (croient-ils) de la matière, du métier — ce qui précisément n'existe qu'en relation intime et profonde avec la personnalité même de l'artiste, ce qui demeure le plus inaliénable de ses biens. — Ils ont, pour la raison d'être de l'œuvre d'art, une incompréhension totale. Ils semblent croire qu'on peut prendre la peau des statues, puis qu'en soufflant dedans, cela redonnera quelque chose.

L'artiste véritable, avide des influences profondes, se penchera sur l'œuvre d'art, tâchant de l'oublier et de pénétrer plus arrière. Il considérera l'œuvre d'art accomplie, comme un point d'arrêt, de frontière ; pour aller plus loin ou ailleurs, il nous faut changer de manteau. — L'artiste véritable cherchera, derrière l'œuvre, l'homme, et c'est de lui qu'il apprendra.

La franche imitation n'a rien à faire avec le pastiche qui toujours reste besogne sournoise et cachée. Par quelle aberration aujourd'hui n'osons-nous plus *imiter*, c'est ce qu'il serait trop long de dire — d'ailleurs tout cela se tient et si l'on m'a suivi jusqu'ici

l'on me comprendra sans peine. — Les grands artistes n'ont jamais craint d'imiter.

Michel-Ange imita d'abord si résolument les antiques que, certaines de ses statues — entre autres un Cupidon endormi — il s'amusa de les faire passer pour des statues retrouvées dans des fouilles. — Une autre statue de l'amour fut, raconte-t-on, enterrée par lui, puis exhumée comme marbre grec.

Montaigne, dans sa fréquentation des anciens, se compare aux abeilles qui « pillottent de çà de là les fleurs », mais qui en font après le miel, « *qui est tout leur* » — ce n'est plus, dit-il, « thym ne marjoleine ».

— Non : c'est du Montaigne, et tant mieux.

Mesdames et Messieurs,

Je m'étais promis de faire, après l'apologie de l'influencé, celle de l'influenceur. A présent elle ne m'apparaît plus bien utile. L'apologie de l'influenceur — ne serait-ce pas celle du « grand homme » ? Tout grand homme est un influenceur. — Artiste, ses écrits, ses tableaux, ne sont qu'une part de son œuvre ; son influence l'explique, la continue. Descartes n'est pas seulement l'auteur du *Discours de la Méthode*, de la *Dioptrique* et des *Méditations* ; il est l'auteur aussi du *Cartésianisme*. — Parfois même l'influence

de l'homme est plus importante que son œuvre ; parfois elle s'en détache et ne semble la suivre que de très loin ; — telle est, à travers des siècles d'inaction, celle de la *Poétique* d'Aristote sur le XVII^e siècle français. Parfois enfin, l'influence est l'œuvre unique, comme il advint pour ces deux uniques figures, que j'ose à peine citer, de *Socrate* et du *Christ*.

On a souvent parlé de la responsabilité des grands hommes. — On n'a point tant reproché au Christ tous les martyrs que le Christianisme avait faits (car l'idée de salut s'y mêlait) — qu'on ne reproche encore à tel écrivain le retentissement parfois tragique de ses idées. — Après Werther, on dit qu'il y eut une épidémie de suicides. De même en Russie, après un poème de Lermontof. « Après ce livre, disait M^me de Sévigné en parlant des Maximes de La Rochefoucauld, — il n'y a plus qu'à se tuer ou qu'à se faire chrétien. » (Elle disait cela croyant sûrement qu'il ne se trouverait personne qui ne préférât une conversion à la mort). — Ceux que la littérature a tués, je pense qu'ils portaient déjà la mort en eux ; ceux qui se sont faits chrétiens étaient admirablement prêts pour l'être ; l'influence, disais-je, ne crée rien : elle éveille.

Mais je me garderai, d'ailleurs, de chercher à diminuer la responsabilité des grands hommes ; pour leur plus grande gloire, il faut la croire même la

plus lourde, la plus effrayante possible. Je ne sache pas qu'elle ait fait reculer aucun d'eux. Au contraire, ils cherchent de l'assumer toujours plus grande. Ils font, tout autour d'eux, que l'on s'en doute ou non, une consommation de vie formidable.

Mais ce n'est pas toujours un besoin de domination qui les mène : Chez l'artiste, souvent, la soumission d'autrui qu'il obtient a des causes très différentes. Un mot pourrait, je crois, les résumer : *il ne se suffit pas à lui-même*. La conscience qu'il a de l'importance de l'idée qu'il porte, le tourmente. Il en est *responsable*, il le sent. Cette responsabilité lui paraît la plus importante ; l'autre ne passera qu'après. Que peut-il ? Seul ! — Il est débordé. Il n'a pas assez de ses cinq sens pour palper le monde ; de ses vingt-quatre heures par jour, pour vivre, penser, s'exprimer. Il n'y suffit pas, il le sent. Il a besoin d'adjoints, de substituts, de secrétaires. — « Un grand homme, dit Nietzsche, n'a pas seulement *son* esprit, mais aussi celui de tous ses amis. » — Chaque ami lui prêtera ses sens ; bien plus il vivra pour lui. Lui se fait centre (oh ! malgré lui), il regarde et profite de tout. Il influence : d'autres vivront et joueront pour lui ses idées ; risqueront le danger de les expérimenter à sa place.

Il est difficile parfois de faire l'apologie des grands hommes. Je ne veux donc point dire ici que j'approuve *cela* ; je dis seulement que sans *cela* le grand homme

n'est guère possible. — S'il voulait œuvrer sans influencer, il serait d'abord mal renseigné, n'ayant pu voir opérer ses idées ; puis il ne serait pas intéressant ; car cela seul qui nous influence nous importe. — Voilà pourquoi j'ai eu soin de faire d'abord l'apologie des influencés, — pour pouvoir à présent oser dire qu'ils sont indispensables aux grands hommes.

Mesdames et Messieurs,

Je vous ai dit à présent à peu près ce que je désirais vous dire. Peut-être les quelques idées que j'ai tenté d'exposer ici vous paraîtront-elles soit paradoxales, soit fausses. — Je me tiendrai pourtant pour satisfait si, fût-ce par protestation contre elles, j'ai pu faire naître en vous — je veux dire éveiller — quelques idées que vous jugerez justes et belles. — C'est ce que nous pourrons appeler de l'influence par réaction.

---

# SI LE GRAIN NE MEURT...

(FRAGMENTS)

---

## I

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'avais six ans quand, en 1876, nous quittâmes la rue Médicis. Notre nouvel appartement, 2 rue de Tournon, au second étage, formait angle avec la rue St-Sulpice, sur quoi donnaient les fenêtres de la bibliothèque de mon père ; celles de ma chambre ouvraient sur une grande cour. Je me souviens surtout du vestibule, parce que je m'y tenais le plus souvent, lorsque je n'étais pas à l'école ou dans ma chambre, et que maman, lasse de me voir tourner auprès d'elle, me conseillait d'aller jouer « avec mon ami Pierre » c'est-à-dire tout seul. Le tapis bariolé de ce vestibule présentait de grands dessins géométriques parmi lesquels il était on ne peut plus amusant de jouer aux billes avec le fameux ami Pierre.

Un petit sac de filet contenait les plus belles billes, qu'une à une l'on m'avait données et que je ne mêlais

pas aux vulgaires. Il en était que je ne pouvais manier sans être à neuf ravi par leur beauté : une petite en particulier, d'agathe noire avec un équateur et des tropiques blancs ; une autre, translucide, en cornaline, couleur d'écaille claire, dont je me servais pour *caler*. Et puis, dans un gros sac de toile, tout un peuple de billes grises qu'on gagnait, qu'on perdait, et qui servaient d'enjeu lorsque plus tard je pus trouver de vrais camarades avec qui jouer.

Un autre jeu dont je raffolais, c'est cet instrument de merveilles qu'on appelle kaléïdoscope : une sorte de lorgnette qui, dans l'extrémité opposée à celle de l'œil, propose au regard une toujours changeante rosace, formée de mobiles verres de couleur emprisonnés entre deux feuilles transparentes. L'intérieur de la lorgnette est tapissé de miroirs où se multiplie symétriquement la fantasmagorie des verres que déplace entre les deux feuilles le moindre mouvement de l'appareil. Le changement d'aspect des rosaces me plongeait dans un ravissement indicible. Je revois encore avec précision la couleur, la forme des verroteries : le morceau le plus gros était un rubis clair ; il avait forme triangulaire ; son poids l'entraînait d'abord et par dessus l'ensemble qu'il bousculait. Il y avait un grenat très sombre à peu près rond ; une améthyste en lame de faux ; une topaze dont je ne revois plus que la couleur ; un

saphir et trois petits débris mordorés. Ils n'étaient jamais tous ensemble sur scène ; certains restaient cachés complètement ; d'autres à demi, dans les coulisses, de l'autre côté des miroirs ; seul le rubis, trop important, ne disparaissait jamais tout entier.

Mes cousines qui partageaient mon goût pour ce jeu, mais s'y montraient moins patientes, secouaient à chaque fois l'appareil afin d'y contempler un changement total. Pour moi je ne procédais pas de même : sans quitter la scène des yeux, je tournais le kaléïdoscope doucement, doucement, admirant la lente modification de la rosace. Parfois l'insensible déplacement d'un des éléments entraînait des conséquences bouleversantes. J'étais autant intrigué qu'ébloui, et bientôt voulus forcer l'appareil à me livrer son secret. Je débouchai le fond, dénombrai les morceaux de verre, et sortis du fourreau de carton trois miroirs ; puis les remis, mais, avec eux, plus que trois ou quatre verroteries. L'accord était pauvret ; les changements ne causaient plus de surprise ; mais comme on suivait bien les parties ! comme on comprenait bien le pourquoi du plaisir !

Puis le désir me vint de remplacer les petits morceaux de verre par les objets les plus bizarres : un bec de plume, une aile de mouche, un bout d'allumette, un brin d'herbe. C'était opaque, plus féerique du tout, mais, à cause des reflets dans les miroirs,

d'un certain intérêt géométrique... Bref, je passais des heures et des jours à ce jeu. Je crois que les enfants d'aujourd'hui l'ignorent, et c'est pourquoi j'en ai si longuement parlé.

Les autres jeux de ma première enfance, patiences, décalcomanies, constructions, étaient tous des jeux solitaires. Je n'avais aucun camarade... Si pourtant ; j'en revois bien un ; mais hélas ! ce n'était pas un camarade de jeu : lorsque Marie me menait au Luxembourg, j'y retrouvais un petit garçon de mon âge, délicat, doux, tranquille, et dont le blême visage était à demi caché par de grosses lunettes, si sombres que, derrière les verres, on ne pouvait rien distinguer. Je ne me souviens plus de son nom, et peut-être que je ne l'ai jamais su. Nous l'appelions Mouton, à cause de sa petite pelisse en toison blanche.

— Mouton, c'est vrai que vous avez mal aux yeux ? (Je crois bien que je ne le tutoyais pas).

— Le médecin dit qu'ils sont malades.

— Montrez-les.

Alors il avait soulevé les vilains verres, et son pauvre regard clignotant, incertain, douloureux, m'était entré dans le cœur.

Ensemble nous ne jouions pas ; je ne me souviens pas que nous fissions autre chose que de nous promener la main dans la main sans rien dire.

Cette première amitié dura peu de temps. Mouton

cessa bientôt de venir. Ah ! que le Luxembourg alors me parut vide !... Mais mon vrai désespoir commença lorsque je compris que Mouton devenait aveugle. Marie avait rencontré la bonne du petit dans le quartier et racontait à ma mère sa conversation avec elle ; elle parlait à voix basse pour que je n'entende pas ; mais je surpris ces quelques mots : « Il ne peut déjà plus retrouver sa bouche ! » Phrase absurde assurément, car il n'est nul besoin de la vue pour trouver sa bouche sans doute, et je le pensai tout aussitôt — mais qui me consterna néanmoins. Je m'en allai pleurer dans ma chambre, et durant plusieurs jours m'exerçai à demeurer longtemps les yeux fermés, à circuler sans les ouvrir, à m'efforcer de ressentir ce que Mouton devait éprouver.

Accaparé par la préparation de son cours, mon père ne s'occupait guère de moi. Il passait la plus grande partie du jour enfermé dans un vaste cabinet de travail un peu sombre, où je n'avais accès que lorsqu'il m'invitait à y venir. C'est d'après une photographie que je revois mon père, avec une barbe carrée, des cheveux noirs, assez longs et bouclés ; sans elle je n'aurais gardé souvenir que de sa grande douceur. Ma mère m'a dit plus tard que ses collègues l'avaient surnommé « Vir probus » ; et j'ai su par l'un d'eux que souvent on recourait à son conseil.

Je ressentais pour mon père une vénération un peu craintive, qu'aggravait la solennité de ce lieu. J'y entrais comme dans un temple ; dans la pénombre se dressait le tabernacle de la bibliothèque ; un épais tapis de ton riche et sombre étouffait le bruit de mes pas. Il y avait un lutrin près d'une des deux fenêtres ; au milieu de la pièce, une énorme table couverte de livres et de papiers. Mon père allait chercher un gros livre, quelque *Coutume de Bourgogne* ou *de Normandie*, pesant in-folio qu'il ouvrait sur le bras d'un fauteuil pour épier avec moi de feuille en feuille jusqu'où persévérait le travail d'un insecte rongeur. Le jurisconsulte, en consultant un vieux texte, avait admiré ces petites galeries clandestines et s'était dit : « Tiens ! cela amusera mon enfant ». Et cela m'amusait beaucoup, à cause aussi de l'amusement qu'il paraissait lui-même y prendre.

Mais le souvenir du cabinet de travail est resté lié surtout à celui des lectures qu'il m'y faisait. Mon père avait à ce sujet des idées très particulières que n'avait pas épousées ma mère ; et souvent je les entendais discuter sur la nourriture qu'il convient de donner au cerveau d'un petit enfant. De semblables discussions étaient soulevées parfois au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre, mon père gardant toujours une tendance à tout

m'expliquer. Je me souviens fort bien qu'alors ma mère comparait l'enfant que j'étais au peuple hébreu, et protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était bon d'avoir vécu selon la loi. Je pense aujourd'hui que ma mère était dans le vrai ; n'empêche qu'en ce temps je restais vis-à-vis d'elle dans un état d'insubordination fréquente et de continuelle discussion, tandis que, sur un mot, mon père eût obtenu de moi tout ce qu'il eût voulu. Je crois qu'il cédait au besoin de son cœur plutôt qu'il ne suivait une théorie, lorsqu'il ne proposait à mon amusement ou à mon admiration rien qu'il ne pût aimer ou admirer lui-même. La littérature enfantine française ne présentait alors guère que des inepties, et je pense qu'il eût souffert s'il avait vu entre mes mains tel livre qu'on y mit plus tard, de Madame de Ségur par exemple — où je pris, je l'avoue, et comme à peu près tous les enfants de ma génération, un plaisir assez vif, mais stupide — un plaisir non plus vif heureusement que celui que j'avais pris d'abord à écouter mon père me lire des scènes de Molière, des passages de l'Odyssée, la farce de Pathelin, les aventures de Sindbad ou celles d'Ali-Baba et quelques bouffonneries de la Comédie Italienne, telles qu'elles sont rapportées dans les *Masques* de Maurice Sand, livre où j'admirais aussi les figures d'Arlequin, de Colombine, de Polichinelle ou de Pierrot, après que,

par la voix de mon père, je les avais entendus dialoguer.

Le succès de ces lectures était tel, et mon père poussait si loin sa confiance, qu'il entreprit un jour le début du livre de Job. C'était une expérience à laquelle ma mère voulut assister : aussi n'eut-elle pas lieu dans la bibliothèque ainsi que les autres, mais dans un petit salon où l'on se sentait chez elle plus spécialement. Je ne jurerais pas, naturellement, que j'aie compris d'abord la pleine beauté du texte sacré ! Mais cette lecture, il est certain, fit sur moi l'impression la plus vive, aussi bien par la solennité du récit que par la gravité de la voix de mon père et l'expression du visage de ma mère, qui tour à tour gardait les yeux fermés pour marquer ou protéger son pieux recueillement, et ne les rouvrait que pour porter sur moi un regard chargé d'amour, d'interrogation et d'espoir.

Certains beaux soirs d'été, quand nous n'avions pas soupé trop tard et que mon père n'avait pas trop de travail, il demandait :

— Mon petit ami vient-il se promener avec moi ?

Il ne m'appelait jamais autrement que « son petit ami ».

— Vous serez raisonnables, n'est-ce pas, disait ma mère. Ne rentrez pas trop tard.

J'aimais sortir avec mon père ; et comme il s'oc-

cupait de moi rarement, le peu que je faisais avec lui gardait un aspect insolite, grave et quelque peu mystérieux qui m'enchantait aussitôt.

Tout en jouant à quelque jeu de devinette ou d'homonymes, nous remontions la rue de Tournon, puis traversions le Luxembourg, ou suivions cette partie du Boulevard Saint-Michel qui le longe, jusqu'au second jardin, près de l'Observatoire. Dans ce temps les terrains qui font face à l'Ecole de Pharmacie n'étaient pas encore bâtis ; l'Ecole même n'existait pas. Au lieu des maisons à six étages, il n'y avait là que baraquements improvisés, échoppes de fripiers, de revendeurs et de loueurs de vélocipèdes. L'espace asphalté, ou macadamisé, je ne sais, qui borde ce second Luxembourg, servait de piste aux amateurs ; juchés sur ces étranges et paradoxaux instruments, qu'ont remplacés les bicyclettes, ils viraient, passaient et disparaissaient dans le soir. Nous admirions leur hardiesse, leur élégance. A peine encore distinguait-on la monture et la roue d'arrière minuscule où reposait l'équilibre de l'aérien appareil. La svelte roue d'avant se balançait ; celui qui la montait semblait un être fantastique. La nuit tombait, exaltant les lumières, un peu plus loin, d'un café-concert, dont les musiques nous attiraient. On ne voyait pas les becs de gaz eux-mêmes, mais, par-dessus la palissade, l'étrange illumination des

marronniers. On s'approchait. Les planches n'étaient pas si bien jointes qu'on ne pût, par-ci par là, en appliquant l'œil, glisser entre-deux le regard : je distinguais, par-dessus la grouillante et sombre masse des spectateurs, l'émerveillement de la scène, sur laquelle une divette venait débiter des fadeurs.

Nous avions parfois encore le temps, pour rentrer, de retraverser le grand Luxembourg. Bientôt un roulement de tambour en annonçait la fermeture. Les derniers promeneurs, à contre gré, se dirigeaient vers les sorties, talonnés par les gardes, et les grandes allées qu'ils désertaient s'emplissaient derrière eux de mystère. Ces soirs là je m'endormais ivre d'ombre, de sommeil et d'étrangeté.

Quand j'eus atteint ma cinquième année, mes parents me firent suivre des cours enfantins chez Mademoiselle Fleur et chez Madame Lackerbauer.

Mademoiselle Fleur habitait rue de Seine. Tandis que les petits, dont j'étais, pâlissaient sur les alphabets, ou sur des pages d'écriture, les grands — ou plus exactement : les grandes (car, au cours de Mademoiselle Fleur fréquentaient bien des grandes filles, mais seulement des petits garçons) — s'agitaient beaucoup autour des répétitions d'une représentation à laquelle devaient assister les familles. On préparait un acte des Plaideurs ; les grandes

essayaient des fausses barbes et je les enviais d'avoir à se costumer ; rien ne devait être plus divertissant.

De chez Madame Lackerbauer, je ne me rappelle qu'une machine de Ramsden, une vieille machine électrique, qui m'intriguait furieusement avec son disque de verre où de petites plaques de métal étaient collées, et une manivelle pour faire tourner le disque ; à quoi il était défendu de toucher « expressément sous peine de mort » comme disent certaines pancartes sur des poteaux de transmission. Un jour la maîtresse avait voulu faire fonctionner la machine ; tout autour les enfants formaient un grand cercle, très écarté parce qu'on avait grand peur ; on s'attendait à voir foudroyer la maîtresse ; et certainement elle tremblait un peu en approchant d'une boule de cuivre, à l'extrémité de l'appareil, son index replié. Mais pas la moindre étincelle n'avait jailli. Ah ! l'on était bien soulagé.

J'avais sept ans quand ma mère crut devoir ajouter aux cours de Mademoiselle Fleur et de Madame Lackerbauer les leçons de piano de Mademoiselle de Gœcklin. On sentait chez cette innocente personne peut-être moins de goût pour les arts qu'un grand besoin de gagner sa vie. Elle était toute fluette, et pâle comme sur le point de se trouver mal. Je crois qu'elle ne devait pas manger à sa faim.

Quand j'avais été bien docile, Mademoiselle de Gœcklin me faisait cadeau d'une image qu'elle sortait d'un petit manchon. L'image, en elle-même eût pu me paraître ordinaire et j'en aurais presque fait fi ; mais elle était parfumée ; extraordinairement parfumée — sans doute en souvenir du manchon ; je la regardais à peine ; je la humais ; puis la collais dans un album, à côté d'autres images que les grands magasins donnaient aux enfants de leur clientèle, mais qui, elles, ne sentaient rien. J'ai rouvert l'album dernièrement pour amuser un petit neveu : les images de Mademoiselle de Gœcklin embaument encore ; elles ont embaumé tout l'album.

Après que j'avais fait mes gammes, mes arpèges, un peu de solfège, et ressassé quelque morceau des « bonnes traditions du pianiste », je cédais la place à ma mère. Je crois que c'est par modestie que maman ne jouait jamais seule ; mais à quatre mains, comme elle y allait ! C'était d'ordinaire quelque partie d'une symphonie de Haydn, et de préférence le finale qui, pensait-elle, comportait moins d'expression à cause du mouvement rapide, qu'elle précipitait encore en approchant de la fin ; elle comptait à haute voix d'un bout à l'autre du morceau.

Quand je fus un peu plus grand, Mademoiselle de Gœcklin ne vint plus ; j'allai prendre les leçons chez elle. C'était un tout petit appartement où elle

vivait avec une sœur plus âgée, infirme ou un peu simple d'esprit, dont elle avait la charge. Dans la première pièce, qui devait servir de salle à manger, se trouvait une volière pleine de bengalis ; dans la seconde pièce le piano ; il avait des notes étonnamment fausses dans le registre supérieur, ce qui modérait mon désir de prendre la haute de préférence, lorsque nous jouions à quatre mains. Mademoiselle de Gœcklin, qui comprenait sans peine ma répugnance, disait alors d'une voix plaintive, abstraitement, comme un ordre discret qu'elle eût donné à un esprit : « Il faudra faire venir l'accordeur. » Mais l'esprit ne faisait pas la commission.

Mes parents avaient pris coutume de passer les vacances d'été dans le Calvados, à la Roque-Baignard, cette propriété qui revint à ma mère au décès de ma grand'mère Rondeaux. Les vacances de nouvel an, nous les passions à R... dans la famille de ma mère ; celles de Pâques, à Uzès auprès de ma grand'mère paternelle.

Rien de plus différent que ces deux familles ; rien de plus différent que ces deux provinces de France, qui conjuguent en moi leurs contradictoires influences. Souvent je me suis persuadé que j'avais été contraint à l'œuvre d'art, parce que je ne pouvais réaliser que par elle l'accord de ces éléments trop

divers, qui sinon fussent restés à se combattre, ou tout au moins à dialoguer en moi. Sans doute ceux-là seuls sont capables d'affirmations puissantes, que pousse en un seul sens l'élan de leur hérédité. Au contraire les produits de croisement, en qui coexistent et grandissent, en se neutralisant, des exigences opposées, c'est parmi eux je crois que se recrutent les arbitres et les artistes. Je me trompe fort si les exemples ne me donnent raison.

La maison de mes parents faisait angle entre la rue de C... et la rue de F.... Elle ouvrait sa porte cochère sur celle-là ; sur celle-ci le plus grand nombre de ses fenêtres. Elle me paraissait énorme ; elle l'était. Il y avait en bas, en plus du logement du concierge, de la cuisine, de l'écurie, de la remise, un magasin pour les « rouenneries » que fabriquait mon oncle à son usine du H..., à quelques kilomètres de R.... Et à côté du magasin, ou plus proprement de la salle du dépôt, il y avait un petit bureau, dont l'accès était également défendu aux enfants, et qui du reste se défendait bien tout seul par son odeur de vieux cigare, son aspect fastidieux et rébarbatif. Mais combien la maison, par contre, était aimable !

Dès l'entrée, la clochette au son doux et grave semblait vous souhaiter bon accueil. Sous la voûte, à gauche, la concierge, de la porte vitrée de sa loge exhaussée de trois marches, vous souriait. En face

s'ouvrait la cour, où de décoratives plantes vertes, dans des pots alignés contre le mur du fond, prenaient l'air, et, avant d'être ramenées dans la serre du H..., d'où elles venaient et où elles allaient refaire leur santé, se reposaient à tour de rôle de leur service d'intérieur. Ah ! que cet intérieur était tiède, moite, discret et quelque peu sévère, mais confortable, honnête et plaisant. La cage d'escalier prenait jour par en bas sous la voûte, et tout en haut par un toit vitré. A chaque palier, de longues banquettes de velours vert, sur lesquelles il faisait bon s'étendre à plat ventre pour lire. Mais combien on était mieux encore, entre le second étage et le dernier, sur les marches mêmes, que couvrait un tapis chiné noir et blanc, bordé de larges bandes rouges. Du toit vitré tombait une riche lumière tamisée, tranquille ; la marche au-dessus de celle sur laquelle j'étais assis me servait d'appuie-coude, de pupitre et lentement me pénétrait le côté...

J'écrirai mes souvenirs comme ils viennent, sans chercher à les ordonner. Tout au plus les puis-je grouper autour des lieux et des êtres ; ma mémoire ne se trompe pas souvent de place : mais elle brouille les dates ; je suis perdu si je m'astreins à de la chronologie. A reparcourir le passé, je suis comme quelqu'un dont le regard n'apprécierait pas bien les distances et parfois reculerait extrêmement ce

que l'examen reconnaîtra beaucoup plus proche. C'est ainsi que je suis resté longtemps convaincu d'avoir gardé le souvenir de l'entrée des Prussiens à R... :

C'est la nuit. On entend la fanfare militaire, et du balcon de la rue de C... où elle passe, on voit les torches résineuses fouetter d'inégales lueurs les murs étonnés des maisons...

Ma mère à qui, plus tard, j'en reparlai, me persuada que d'abord en ce temps j'étais beaucoup trop jeune pour en avoir gardé quelque souvenir que ce soit ; qu'au surplus jamais un R...nais, ou en tout cas aucun de ma famille, ne se serait mis au balcon pour voir passer fût-ce Bismarck ou le roi de Prusse lui-même, et que si les Allemands avaient organisé des cortèges, ceux-ci eussent défilé devant des volets clos. Certainement mon souvenir devait être des « retraites aux flambeaux » qui, tous les samedis soir remontaient ou descendaient la rue de C..., après que les Allemands avaient depuis longtemps déjà vidé la ville.

— C'était là ce que nous te faisions admirer du balcon, en te chantant, te souviens-tu :

*Zim laï la ! Zim laï la !*
*Les beaux militaires !*

Et soudain je reconnaissais aussi la chanson.

Il en est de même de ce bal rue de C..., que ma mémoire s'est longtemps obstinée à placer du temps de ma grand'mère — qui mourut en 73, alors que je n'avais pas quatre ans. Il s'agit évidemment d'une soirée que mon oncle et ma tante donnèrent trois ans plus tard à la majorité de leur fille :

Je suis déjà couché, mais une singulière rumeur, un frémissement du haut en bas de la maison, joints à des vagues harmonieuses, écartent de moi le sommeil. Sans doute ai-je remarqué dans la journée des préparatifs. Sans doute l'on m'a dit qu'il y aurait un bal ce soir-là. Mais, un bal, sais-je ce que c'est ? Je n'y avais pas attaché d'importance et m'étais couché comme les autres soirs. Mais cette rumeur à présent... J'écoute ; je tâche de surprendre quelque bruit plus distinct, de comprendre ce qui se passe. Je tends l'oreille. A la fin, n'y tenant plus, je me lève, sors de la chambre à tâtons dans le couloir sombre et, pieds nus, gagne l'escalier plein de lumière. Ma chambre est au troisième étage. Les vagues de sons montent au premier ; il faut aller voir ; et à mesure que de marche en marche je me rapproche, je distingue des bruits de voix, des froissements d'étoffe, des chuchotements et des rires. Rien n'a l'air coutumier ; il me semble que je vais être initié tout à coup à une autre vie, mystérieuse, différemment réelle, plus brillante et plus pathétique, et qui

commence seulement lorsque les petits enfants sont couchés. Les couloirs du second tout emplis de nuit sont déserts ; la fête est au-dessous. Avancerai-je encore ? On va me voir. On va me punir de ne pas dormir, d'avoir vu... Je passe ma tête à travers les fers de la rampe... Précisément des invités arrivent, un militaire en uniforme, une dame toute en rubans, toute en soie ; elle tient un éventail à la main ; le domestique, mon ami Victor, que je ne reconnais pas d'abord à cause de ses culottes et de ses bas blancs, se tient devant la porte ouverte du premier salon et introduit... Tout à coup quelqu'un bondit vers moi ; c'est Marie, ma bonne, qui comme moi tâchait de voir, dissimulée un peu plus bas au premier angle de l'escalier. Elle me saisit dans ses bras ; je crois d'abord qu'elle va me reconduire dans ma chambre, m'y enfermer ; mais non, elle veut bien me descendre, au contraire, jusqu'à l'endroit où elle était, d'où le regard cueille un petit brin de la fête. A présent j'entends parfaitement bien la musique. Au son des instruments que je ne puis voir, des Messieurs tourbillonnent avec des dames parées qui toutes sont beaucoup plus belles que celles du milieu du jour. La musique cesse ; les danseurs s'arrêtent ; et le bruit des voix remplace celui des instruments. Ma bonne va me ramener, mais à ce moment une des belles dames, qui se tenait debout, appuyée

près de la porte, et s'éventait, m'aperçoit ; elle vient à moi, m'embrasse et rit parce que je ne la reconnais pas. C'est évidemment cette amie de ma mère que j'ai vue encore ce matin même ; mais tout de même je ne suis pas bien sûr que ce soit tout à fait elle, elle réellement... Et quand je me retrouve dans mon lit, j'ai les idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément : il y a la réalité et il y a les rêves ; et puis il y a une seconde réalité.

La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ; et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver en moi, encore aujourd'hui, quelques restes. Rien de commun avec les contes de fées, de goûles ou de sorcières ; peut-être plutôt avec ceux d'Hoffmann ou d'Andersen. Pourtant je ne les connaissais pas encore. Non, je crois bien qu'il y avait plutôt là un maladroit besoin d'épaissir la vie — besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenter ; et une certaine propension, aussi, à supposer le clandestin. C'est ainsi qu'après la mort de mon père, si grand garçon que je fusse déjà, n'allai-je pas m'imaginer qu'il n'était pas mort pour de vrai ! ou du moins — comment exprimer cette sorte d'appréhension — qu'il n'était mort qu'à notre vie ouverte et diurne, mais que de nuit,

secrètement, alors que je dormais, il venait retrouver ma mère. Durant le jour mes soupçons se maintenaient incertains, mais je les sentais se préciser et s'affirmer, le soir, immédiatement avant de m'endormir. Je ne cherchais pas à percer le mystère ; je sentais que j'eusse empêché tout net ce que j'eusse essayé de surprendre ; assurément j'étais trop jeune encore, et ma mère me répétait trop souvent et à propos de trop de choses : Tu comprendras plus tard — mais certains soirs, en m'abandonnant au sommeil, il me semblait vraiment que je cédais la place.

Je reviens à la rue de C....

Au second étage, à l'extrémité d'un couloir sur lequel ouvrent les chambres, se trouve la salle d'études, plus confortable, plus intime que les grands salons du premier, de sorte que ma mère s'y tient et m'y retient de préférence. Une grande armoire formant bibliothèque en occupe le fond. Les deux fenêtres ouvrent sur la cour ; l'une d'elles est double et entre les deux châssis fleurissent dans des pots, sur des soucoupes, des crocus, des hyacinthes et des tulipes du duc de Thol. Des deux côtés de la cheminée, deux grands fauteuils de tapisserie, ouvrage de ma mère et de mes tantes ; dans l'un d'eux ma mère est assise. Mademoiselle Shackleton, sur une chaise de reps grenat et d'acajou, près de la

table, s'occupe à un ouvrage de broderie sur filet. Le petit carré de filet que veut agrémenter son travail est tendu sur un cadre de métal ; c'est un arachnéen réseau à travers lequel court l'aiguille. Elle consulte parfois un modèle où les dessins de fil sont marqués en blanc sur fond bleu. Ma mère regarde à la fenêtre et dit :

— Les crocus sont ouverts : il va faire beau.

Mademoiselle Shackleton la reprend doucement.

— Juliette, vous serez toujours la même : c'est parce qu'il fait déjà beau que les crocus se sont ouverts ; vous savez bien qu'ils ne prennent pas les devants.

Anna Shackleton ! Je revois votre calme visage, votre front pur, votre bouche un peu sévère, vos souriants regards qui versèrent tant de bonté sur mon enfance... Je voudrais, pour parler de vous, inventer des mots plus vibrants, plus respectueux et plus tendres. Raconterai-je un jour votre modeste vie ? Je voudrais que, dans mon récit, cette humilité resplendisse, comme elle resplendira devant Dieu le jour où seront abaissés les puissants, où seront magnifiés les humbles. Je ne me suis jamais senti grand goût pour portraire les triomphants et les glorieux de ce monde, mais bien ceux dont la plus vraie gloire est cachée.

. . .

C'est proprement comme gouvernante de ma mère

que Mademoiselle Shackleton entra dans notre famille. Ma mère allait bientôt atteindre l'âge d'être mariée ; il parut à plus d'un qu'Anna Shackleton, encore jeune elle-même, et de plus extrêmement jolie, pourrait faire tort à son élève. La jeune Juliette Rondeaux était du reste, il faut le reconnaître, un sujet quelque peu décourageant. Non seulement elle se retirait sans cesse, et s'effaçait chaque fois qu'il aurait fallu briller ; mais encore ne perdait-elle pas une occasion de pousser en avant Mademoiselle Anna, pour qui elle s'était éprise d'une amitié très vive. Juliette ne supportait pas d'être la mieux mise ; tout la choquait, de ce qui marquait sa situation, sa fortune, et les questions de préséance entretenaient une lutte continuelle avec sa mère et surtout avec Claire sa sœur aînée.

Ma grand'mère n'était point dure, assurément ; mais sans être précisément entichée, elle gardait un vif sentiment des hiérarchies. On retrouvait ce sentiment chez sa fille Claire, mais qui n'avait pas sa bonté — qui même n'avait pas beaucoup d'autres sentiments que celui-là, et s'irritait à ne le retrouver point chez sa sœur ; elle rencontrait, à la place, un instinct, sinon précisément de révolte, du moins d'insoumission, qui sans doute n'avait pas existé de tout temps chez Juliette, mais qui s'éveillait semblait-il à la faveur de son amitié pour Anna. Claire

ne pardonnait pas à Anna cette amitié que lui avait vouée sa sœur ; elle estimait que l'amitié comporte des degrés, des nuances, et qu'il ne convenait pas que Mademoiselle Shackleton cessât de se sentir institutrice.

— Eh quoi ! pensait ma mère, — suis-je plus belle ? ou plus intelligente ? ou meilleure ? Est-ce ma fortune ou mon nom pour quoi je serais préférée ?

— Juliette, disait Anna, vous me donnerez pour le jour de vos noces une belle robe de soie couleur thé, et je serai tout à fait heureuse.

Ma mère cependant n'avait pu obtenir que Mademoiselle Anna fût logée ailleurs que dans une chambre entre deux étages, assurément très loin des domestiques, mais loin des « maîtres » également, chambre extraordinairement basse et incommode, à laquelle on accédait par un petit escalier spécial issu du palier du premier. Mais du moins dans les promenades en voiture que faisaient ces demoiselles Rondeaux, en compagnie de leur jolie gouvernante, Juliette ne tolérait pas que Mademoiselle Shackleton n'occupât point la place du fond, à côté de Claire ; ce qui du reste désolait Anna Shackleton et la mettait dans la situation la plus fausse vis-à-vis de Claire, que cette incorrection révoltait. Anna suppliait ; ma mère s'obstinait ; Claire s'irritait de plus en plus ; chacun finissait par déclarer que, dans ce cas, il

préférait ne pas sortir, et la promenade n'avait point lieu. On n'était sauvé que lorsque se proposait une quatrième personne pour occuper la seconde place du fond, près de Claire.

Le temps avait passé. Claire s'était mariée ; puis ma mère, et Mademoiselle Anna avait eu sa robe de soie couleur thé. Longtemps Juliette Rondeaux avait dédaigné les plus brillants partis de la société rouennaise, et Guillaume Démarest, son nouveau beau-frère, n'avait pas manqué, à chaque fête de Sainte-Catherine, de lui envoyer quelque petit cadeau chargé d'une piquante allusion ; lorsqu'enfin on avait été tout surpris de la voir accepter un jeune professeur de droit sans fortune, venu du fond du midi, et qui n'eût jamais osé demander sa main, si ne l'y eût poussé l'excellent pasteur Roberty qui le présentait, connaissant les idées de ma mère, et le recommandait tout comme il avait fait Mademoiselle Shackleton. Et quand, six ans plus tard, je vins au monde, Anna Shackleton m'adopta, comme elle avait adopté tour à tour mes grands cousins. Ni la beauté, ni la grâce, ni la bonté, ni l'esprit, ni la vertu ne faisant oublier qu'on est pauvre, Anna ne devait connaître qu'un reflet lointain de l'amour, ne devait avoir d'autre famille que celle que lui prêtaient mes parents.

Le souvenir que j'ai gardé d'elle me la représente les traits un peu durcis déjà par l'âge, la bouche un peu sévère, le regard seul encore plein de sourire, un sourire qui pour un rien devenait du rire vraiment, si frais, si pur qu'il semblait que ni les chagrins ni les déboires n'eussent pu diminuer en elle l'amusement extrême que l'âme prend naturellement à la vie. Mon père avait, lui aussi, ce même rire, et parfois Mademoiselle Shackleton et lui entraient dans des accès d'enfantine gaîté, auxquels je ne me souviens pas que s'associât jamais ma mère.

Anna (à l'exception de mon père qui l'appelait toujours : Mademoiselle Anna, nous l'appelions tous par son prénom, et même je disais : Nana, par une puérile habitude que je conservai jusqu'à l'annonce du livre de Zola) — Anna Shackleton portait une sorte de coiffe d'intérieur en dentelle noire, dont deux bandeaux, qui tombaient de chaque côté de son visage, l'encadraient assez bizarrement. Je ne sais quand elle commença de se coiffer ainsi, mais c'est avec cette coiffure que je la revois, du plus loin qu'il me souvienne, et que la représentent les quelques photographies que j'ai d'elle. Si harmonieusement tranquille que fût l'expression de son visage, son allure et toute sa vie, Anna n'était jamais oisive ; réservant les interminables travaux de broderie pour le temps qu'elle passait en société, elle occupait à

quelque traduction les longues heures de sa solitude ; car elle lisait l'anglais et l'allemand aussi bien que le français, et fort passablement l'italien.

J'ai conservé quelques-unes de ces traductions qui, toutes, sont demeurées manuscrites ; ce sont de gros cahiers d'écolier, emplis jusqu'à la dernière ligne d'une sage et fine écriture. Tous les ouvrages qu Anna Shackleton avait ainsi traduits ont paru depuis dans d'autres traductions, peut-être meilleures ; pourtant je ne puis me résoudre à jeter ces cahiers, où respire tant de patience, d'amour et de probité. L'un entre tous m'est cher : c'est le *Reinicke Fuchs* de Gœthe, dont Anna me lisait des passages. Après qu'elle avait eu achevé ce travail, mon cousin Maurice Démarest lui donna de petites têtes en plâtre de tous les animaux qui figurent dans le vieux fabliau ; Anna les avait accrochées tout autour du cadre de la glace, au-dessus de la cheminée de sa chambre, où ils faisaient ma joie.

Anna dessinait aussi, et peignait à l'aquarelle.

Mais son occupation principale, sa plus chère étude était la botanique. A Paris elle suivait assidûment les cours de M. Bureau au Muséum, et elle accompagnait, au printemps, les herborisations organisées par M. Poisson, son assistant. Je n'ai garde d'oublier ces noms qu'Anna citait avec vénération et qui s'auréolaient dans mon esprit d'un grand

prestige. Ma mère, qui voyait là une occasion de me faire prendre de l'exercice, me permettait de me joindre à ces excursions dominicales qui prenaient pour moi tout l'attrait d'une exploration scientifique. La bande des botanistes était composée presque uniquement de vieilles demoiselles et d'aimables maniaques ; on se rassemblait au départ d'un train ; chacun portait en bandoulière une boîte verte de métal peint où l'on couchait les plantes que l'on se proposait d'étudier ou de faire sécher. Quelques-uns avaient, en plus, un sécateur, d'autres un filet à papillons. J'étais de ces derniers, car je ne m'intéressais point tant alors aux plantes qu'aux insectes, et plus spécialement aux coléoptères dont j'avais commencé de faire collection, et mes poches étaient gonflées de boîtes et de tubes de verre où j'asphyxiais mes victimes dans les vapeurs de benzine ou le cyanure de potassium. Cependant je chassais la plante également ; plus agile que les vieux amateurs, je courais de l'avant, et, quittant les sentiers, fouillais deci delà le taillis, la campagne, claironnant mes découvertes, tout glorieux d'avoir aperçu le premier l'espèce rare que venaient admirer ensuite tous les membres de notre petite troupe, certains un peu dépités lorsque le spécimen était unique, que triomphalement j'apportais à Anna.

A l'instar d'Anna et avec son aide, je faisais un

herbier ; mais surtout l'aidais à compléter le sien qui était considérable et remarquablement bien arrangé. Non seulement elle avait fini par se procurer, patiemment, pour chaque variété, les plus beaux exemplaires, mais la présentation de chacun de ceux-ci était merveilleuse : de minces bandelettes gommées fixaient les plus délicates tigelles ; le port de la plante était spécieusement respecté ; on admirait, auprès du bouton, la fleur épanouie, puis la graine. L'étiquette était calligraphiée... Parfois la désignation d'une variété douteuse nécessitait des recherches, un examen minutieux ; Anna se penchait sur sa loupe montée, s'armait de pinces, de minuscules scalpels, ouvrait délicatement la fleur, en étalait sous l'objectif tous les organes et m'appelait pour me faire remarquer telle particularité des étamines ou je ne sais quoi dont ne parlait pas sa flore et qu'avait signalé M. Bureau.

C'est à la Roque surtout, où Anna nous accompagnait tous les étés, que se manifestait dans son plein son activité botanique, et que s'alimentait l'herbier. Nous ne sortions pas sans notre boîte verte (car moi aussi j'avais la mienne) et une sorte de truelle cintrée, un déplantoir, qui permettait de s'emparer de la plante avec sa racine. Parfois on en surveillait une de jour en jour ; on attendait sa floraison parfaite, et c'était un vrai désespoir quand le dernier jour,

parfois, on la trouvait à demi broutée par des chenilles, ou qu'un orage tout à coup nous empêchait.

Ici l'herbier régnait en seigneur ; tout ce qui se rapportait à lui, on l'accomplissait avec zèle, avec gravité, comme un rite. Par les beaux jours, on étalait aux rebords des fenêtres, sur les tables et les planchers ensoleillés, les feuilles de papier gris entre lesquelles iraient sécher les plantes ; pour certaines, grêles ou fibreuses, quelques feuilles suffisaient ; mais il en était d'autres, charnues, gonflées de sève, qu'il fallait presser entre d'épais matelas de papier spongieux, bien secs et renouvelés chaque jour. Tout cela prenait un temps considérable, et nécessitait beaucoup plus de place que celle dont Anna disposait à Paris.

Elle habitait, rue de Vaugirard, entre la rue Madame et la rue d'Assas, un petit appartement de quatre pièces exiguës et si basses qu'en montant sur une chaise on en pouvait toucher de la main le plafond. Au demeurant l'appartement n'était pas mal situé, en face du jardin ou de la cour de je ne sais quel établissement scientifique, où nous pûmes contempler les essais des premières chaudières solaires. Ces étranges appareils ressemblaient à d'énormes fleurs, dont la corole eût été formée de miroirs ; le pistil au point de convergence des rayons présentait l'eau qu'il s'agissait d'amener à ébullition. Et sans doute

on y parvenait, car un beau jour un de ces appareils éclata, terrifiant tout le voisinage et brisant les carreaux du salon d'Anna et ceux de sa chambre, qui donnaient tous deux sur la rue. Sur une cour donnaient la salle à manger et une salle de travail où Anna se tenait le plus souvent ; même elle y recevait, plus volontiers que dans son salon, les quelques intimes qui venaient la voir ; aussi ne me souviendrais-je sans doute pas du salon si ce n'eût été là qu'on avait dressé pour moi un petit lit pliant lorsqu'à ma grande joie ma mère me confia pour quelques jours à son amie, je ne sais plus à quelle occasion.

L'année que j'entrai à l'Ecole Alsacienne, mes parents ayant jugé sans doute que l'instruction que je recevais chez Mademoiselle Fleur et Madame Lackerbauer ne me suffisait plus, il fut convenu que je déjeunerais chez Anna une fois par semaine. C'était, il m'en souvient, le jeudi, après la gymnastique. L'Ecole Alsacienne, qui n'avait pas encore en ce temps là l'importance qu'elle a pris par la suite et ne disposait pas d'une salle spéciale pour les exercices physiques, menait ses élèves au « gymnase Pascaud », rue de Vaugirard, à quelques pas de chez Anna. J'arrivais chez elle encore en nage et en désordre, les vêtements pleins de sciure de bois et les mains gluantes de colophane. Qu'avaient ces déjeuners de si charmant ? Je crois surtout l'attention inlas-

sable d'Anna pour mes plus niais bavardages, mon importance auprès d'elle et de me sentir attendu, considéré, choyé. Pour moi l'appartement s'emplissait de prévenances et de sourires, le déjeuner se faisait meilleur. En retour, ah ! je voudrais avoir gardé souvenir de quelque gentillesse enfantine, de quelque geste ou mot d'amour... Mais non ; et le seul dont il me souvienne, c'est une phrase absurde, bien digne de l'enfant obtus que j'étais, et que je rougis d'évoquer :

Comme je mangeais ce matin-là de fort bon appétit et qu'Anna, avec ses modiques ressources, avait visiblement fait de son mieux :

— Mais Nana ! je vais te ruiner ! m'écriai-je (la phrase sonne encore à mon oreille)... Du moins sentis-je, aussitôt ces mots prononcés, qu'ils n'étaient pas de ceux qu'un cœur un petit peu délicat pouvait inventer, qu'Anna s'en affectait, que je l'avais un peu blessée. Ce fut, je le crois bien, un des premiers éclairs de ma conscience ; lueur fugitive, encore bien incertaine, bien insuffisante à percer l'épaisse nuit où ma puérilité s'attardait.

## II

J'imagine le dépaysement de ma mère, lorsque, sortant pour la première fois du confortable milieu de la rue de C..., elle accompagna mon père à Uzès. Il semblait que le progrès du siècle eût oublié la petite ville ; elle était sise à l'écart et ne s'en apercevait pas. Le chemin de fer ne menait que jusqu'à Nîmes, ou tout au plus à Remoulins, d'où quelque guimbarde achevait le trimballement. Par Nîmes le trajet était sensiblement plus long, mais la route était beaucoup plus belle. Au pont Saint-Nicolas, elle traversait le Gardon ; c'était la Palestine. la Judée. Les bouquets des cistes pourpres ou blancs chamarraient la rauque garrigue que les lavandes embaumaient. Il soufflait par là-dessus un air sec, hilarant, qui nettoyait la route en empoussiérant l'alentour. Notre voiture faisait lever d'énormes sauterelles qui tout à coup déployaient leurs membranes bleues, rouges ou grises, un instant papillons légers, puis retombaient un peu plus loin, ternes et confondues, parmi la broussaille et la pierre.

Aux abords du Gardon croissaient des asphodèles, et, dans le lit même du fleuve, presque partout à sec, une flore quasi tropicale... Ici je quitte un instant

la guimbarde ; il est des souvenirs qu'il faut que j'accroche au passage, que je ne saurais sinon où placer. Comme je le disais déjà, je les situe moins aisément dans le temps que dans l'espace, et par exemple ne saurais dire en quelle année Anna vint nous rejoindre à Uzès, que sans doute ma mère était heureuse de lui montrer ; mais ce dont je me souviens avec précision, c'est de l'excursion que nous fîmes du Pont Saint-Nicolas à tel village non loin du Gardon, où nous devions retrouver la voiture.

Aux endroits encaissés, au pied des falaises ardentes qui réverbéraient le soleil, la végétation était si luxuriante que l'on avait peine à passer. Anna s'émerveillait aux plantes nouvelles, en reconnaissait qu'elle n'avait encore jamais vues à l'état sauvage, — et j'allais dire, en liberté — comme ces triomphants daturas qu'on nomme des trompettes de Jéricho, dont est si fort restée gravée dans ma mémoire, auprès des lauriers roses, la splendeur et l'étrangeté. On avançait prudemment à cause des serpents, inoffensifs du reste pour la plupart, dont nous vîmes plusieurs s'esquiver. Mon père musait et s'amusait à tout. Ma mère, consciente de l'heure, nous pressait en vain. Le soir tombait déjà quand enfin nous sortîmes d'entre les berges du fleuve. Le village était encore loin, dont faiblement parvenait jusqu'à nous le son angélique des cloches ; pour s'y rendre,

un indistinct sentier hésitait à travers la brousse... Qui me lit va douter si je n'ajoute pas aujourd'hui tout ceci ; mais non : cet angélus, je l'entends encore, je revois ce sentier charmant, les roseurs du couchant et, montant du lit du Gardon, derrière nous, l'obscurité envahissante. Je m'amusais d'abord des grandes ombres que nous faisions ; puis tout se fondit dans le gris, et je me laissai gagner par l'inquiétude de ma mère qui cherchait en vain à presser mon père et Anna, tout à la beauté de l'heure et peu soucieux du retard. Je me souviens qu'ils récitaient des vers ; ma mère trouvait que « ce n'était pas le moment » et s'écriait :

— Paul, vous réciterez cela quand nous serons rentrés.

Dans l'appartement de ma grand'mère, toutes les pièces se commandaient ; de sorte que, pour gagner leur chambre, mes parents devaient traverser la salle à manger, le salon, et un autre salon plus petit où l'on avait dressé mon lit. Achevait-on le tour, on trouvait un petit cabinet de toilette, puis la chambre de grand'mère, qu'on gagnait de l'autre côté en passant par la chambre de mon oncle. Celle-ci rejoignait le palier, sur lequel ouvraient également la cuisine et la salle à manger. Les fenêtres des deux salons et de la chambre de mes parents regardaient

l'esplanade ; les autres ouvraient sur une étroite cour que l'appartement encerclait ; seule la chambre de mon oncle donnait de l'autre côté de la maison sur une obscure ruelle, tout au bout de laquelle on voyait un coin de la place du marché. Sur le rebord de sa fenêtre mon oncle s'occupait à d'étranges cultures : dans de mystérieux bocaux cristallisaient autour de tiges rigides ce qu'il m'expliquait être des sels de zinc, de cuivre ou de je ne sais quels métaux ; il m'enseignait que, d'après le métal, ces implacables végétations étaient dénommées arbre de Saturne, de Jupiter, etc. Mon oncle, en ce temps là, ne s'occupait pas encore d'Economie Politique ; j'ai su depuis que l'astronomie surtout l'attirait alors, à quoi le poussaient également son goût pour les chiffres, sa taciturnité contemplative et ce déni de l'individuel et de toute psychologie qui fit bientôt de lui l'être le plus ignorant de soi-même et d'autrui que je connaisse. C'était alors (je veux dire : au temps de ma première enfance) un grand jeune homme aux cheveux noirs, longs et plaqués en mèches derrière les oreilles, un peu myope, un peu bizarre, silencieux et on ne peut plus intimidant. Ma mère l'irritait beaucoup par les constants efforts qu'elle faisait pour le dégeler ; il y avait chez elle plus de bonne volonté que d'adresse, et mon oncle, peu capable ou peu désireux de lire l'intention sous le geste,

se préparait déjà à n'être séduit que par des faiseurs. On eût dit que mon père avait accaparé toute l'aménité dont pouvait disposer la famille, de sorte que rien plus ne tempérait des autres membres l'air coriace et refrogné.

Mon grand'père était mort depuis assez longtemps, lorsque je vins au monde ; mais ma mère l'avait pourtant connu, car je ne vins au monde que six ans après son mariage. Elle parlait de lui comme d'un huguenot austère, entier, très grand, très fort, anguleux, scrupuleux à l'excès, rigide, et poussant la confiance en Dieu jusqu'au sublime. Ancien président du tribunal d'Uzès, il s'occupait alors presque uniquement de bonnes œuvres et de l'instruction morale et religieuse des catéchumènes.

En plus de Paul mon père et de mon oncle Charles, Tancrède Gide avait eu plusieurs enfants qu'il avait tous perdus en bas âge, l'un d'une chute sur la tête, l'autre d'une insolation, un autre encore d'un rhume mal soigné ; mal soigné pour les mêmes raisons apparemment qui faisaient qu'il ne se soignait pas lui-même. Lorsqu'il tombait malade, ce qui du reste était peu fréquent, il prétendait ne recourir qu'à la prière ; il considérait l'intervention du médecin comme indiscrète, voire impie, et mourut sans avoir admis qu'on l'appelât.

Certains s'étonneront peut-être qu'aient pu se

conserver si tard ces formes incommodes et quasi paléontologiques de l'humanité ; mais la petite ville d'Uzès était conservée tout entière ; des outrances comme celles de mon grand-père n'y faisaient assurément point tache ; tout y était à l'avenant ; tout les expliquait, les motivait, les encourageait au contraire, les faisait sembler naturelles ; et je pense du reste qu'on les eût retrouvées à peu près les mêmes dans toute la région cévenole, encore mal ressuyée des cruelles dissensions religieuses qui l'avaient si fort et si longuement tourmentée. Cette étrange aventure m'en persuade, qu'il faut que je raconte aussitôt, bien qu'elle soit de ma vingtième année.

J'étais parti d'Uzès au matin, répondant à l'invitation de Guillaume Granier, mon cousin, pasteur aux environs d'Anduze. Je passai près de lui la journée. Avant de me laisser partir, il me sermonna, pria avec moi, pour moi, me bénit, ou du moins pria Dieu de me bénir... mais ce n'est point pourquoi j'ai commencé ce récit. — Le train devait me ramener à Uzès pour dîner ; mais je lisais *le Cousin Pons*. C'est peut-être, de tant de chefs-d'œuvre de Balzac, celui que je préfère ; c'est en tout cas celui que j'ai le plus souvent relu. Mais, ce jour là, je le découvrais. J'étais dans le ravissement, dans l'extase, ivre, perdu...

La tombée de la nuit interrompit enfin ma lecture. Je pestai contre le wagon qui n'était pas éclairé ;

puis m'avisai qu'il était en panne ; les employés qui le croyaient vide l'avaient remisé sur une voie de garage.

— Vous ne saviez donc pas qu'il fallait changer ? dirent-ils. On a pourtant assez appelé ! Mais vous dormiez sans doute. Vous n'avez qu'à recommencer, car il ne passe plus de train d'ici demain.

Passer la nuit dans cet obscur wagon n'avait rien d'enchanteur ; et puis, je n'avais pas dîné. La gare était loin du village et l'auberge m'attirait moins que l'aventure ; au surplus je n'avais sur moi que quelques sous. Je partis sur la route, au hasard, et frappai à la porte d'un mas assez grand, d'aspect propre et avenant. Une femme m'ouvrit, à qui je racontai que je m'étais perdu, que d'être sans argent ne m'empêchait pas d'avoir faim et que peut-être on serait assez bon pour me donner à manger et à boire, après quoi je regagnerais mon wagon remisé où je patienterais jusqu'au lendemain.

Cette femme qui m'avait ouvert ajouta vite un couvert à la table déjà servie. Son mari n'était point là ; son vieux père, assis au coin du feu, car la pièce servait également de cuisine, était resté jusque là penché vers l'âtre sans rien dire et son silence, qui me paraissait réprobateur, me gênait. Soudain, je remarquai sur une sorte d'étagère une grosse Bible, et, comprenant que j'étais chez des protes-

tants, leur dis qui je venais d'aller voir. Le vieux se redressa tout aussitôt. Il se trouva qu'il connaissait mon cousin le pasteur ; même il se souvenait fort bien de mon grand-père. La manière dont il m'en parla me fit comprendre quelle abnégation, quelle bonté pouvait recouvrir la plus rude enveloppe, aussi bien chez mon grand-père que chez ce paysan lui-même, à qui j'imaginais que mon grand-père avait dû ressembler, d'aspect extrêmement robuste, à la voix sans douceur, mais vibrante, au regard sans caresse, mais droit. Cependant, les enfants rentraient du travail, une grande fille et trois fils ; plus fins, plus délicats que l'aïeul ; beaux, mais déjà graves et même un peu froncés. La mère posa la soupe fumante sur la table ; comme je parlais à ce moment, d'un petit geste elle arrêta ma phrase, et le vieux dit le Bénédicité.

Ce fut pendant le repas qu'il me parla de mon grand-père ; son langage était à la fois imagé et précis ; je regrette de n'avoir pas noté de ses phrases. Quoi ! ce n'est là, me redisais-je, qu'une famille de paysans ! Quelle élégance, quelle vivacité, quelle noblesse auprès de nos épais cultivateurs de Normandie ! Le souper fini, je fis mine de repartir, mais mes hôtes ne l'entendaient pas ainsi. Déjà la mère s'était levée ; l'aîné des fils coucherait avec un de ses frères ; j'occuperais sa chambre et son lit

auquel elle mit des draps propres, rudes et qui sentaient délicieusement la lavande. La famille n'avait pas l'habitude de veiller tard, ayant celle de se lever tôt ; au demeurant, je pourrais rester à lire encore s'il me plaisait. « Mais, dit le vieux, vous permettrez que nous ne dérangions pas nos habitudes — qui ne vous étonneront pas, puisque vous êtes le petit-fils de Monsieur Tancrède. »

Il alla chercher la grosse Bible que j'avais entrevue, et la posa sur la table desservie. Sa fille et ses petits enfants se rassirent à ses côtés, devant la table, dans une attitude recueillie qui leur était très naturelle. L'aïeul ouvrit le livre saint et lut avec solennité un chapitre des Evangiles, puis un Psaume. Après quoi chacun se mit à genoux devant sa chaise, les yeux clos, les mains posées à plat sur le livre refermé. Il prononça une courte prière d'action de grâce, très simple, très digne et sans requêtes, où je me souviens qu'il remercia Dieu de m'avoir indiqué sa porte, et cela d'un tel ton que tout mon cœur s'associait à ses paroles. Pour achever, il récita « Notre Père », puis il y eut un instant de silence, après quoi seulement chacun des enfants se releva. Cela était si beau, si tranquille, et ce baiser de paix, si glorieux, qu'il posa sur le front de chacun d'eux ensuite, que, m'approchant de lui moi aussi, je tendis à mon tour mon front.

Aujourd'hui que dans le confort et la paix tous les caractères s'émoussent et s'aplanissent, je doute si les descendants de ceux-ci présenteront des outrances aussi marquées. Ceux de la génération de mon grand-père gardaient vivant encore le souvenir des persécutions qui avaient martelé leurs aïeux, ou du moins certaine tradition de résistance ; un grand raidissement intérieur leur restait de ce qu'on avait voulu les plier. Chacun d'eux entendait distinctement le Christ lui dire, et au petit troupeau tourmenté : « Vous êtes le sel de la terre ; or si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? »

Et il faut reconnaître que le culte protestant dans la petite chapelle d'Uzès, présentait du temps de mon enfance encore, un spectacle particulièrement savoureux. Oui, j'ai pu voir encore les derniers représentants de cette génération de tutoyeurs de Dieu assister au culte avec leur grand chapeau de feutre sur la tête, qu'ils gardaient durant toute la pieuse cérémonie, qu'ils soulevaient au nom de Dieu lorsque l'invoquait le pasteur, et n'enlevaient qu'à la récitation de « Notre Père ». Un étranger s'en fût scandalisé comme d'un irrespect, qui n'eût pas su que ces vieux huguenots gardaient ainsi la tête couverte en souvenir des cultes en plein air et sous un ciel torride, dans les replis secrets des garrigues, du temps que le service de Dieu selon leur foi

promettait, s'il était surpris, un inconvénient capital.

Puis, l'un après l'autre, ces mégathériums disparurent. Quelque temps après eux survécurent encore les veuves. Elles ne sortaient plus que le dimanche pour l'église, c'est-à-dire aussi pour s'y retrouver. Il y avait là ma grand'mère, Mme Abauzit son amie, et deux autres vieillardes dont je ne sais plus le nom. Un peu avant l'heure du culte, des servantes, presque aussi vieilles qu'elles, apportaient les chaufferettes de ces dames, qu'elles posaient devant leurs bancs.

A l'heure précise, les veuves faisaient leur entrée, tandis que le culte commençait. A moitié aveugles elles ne se reconnaissaient point avant la porte, mais seulement une fois dans le banc. Tout au plaisir de se revoir, elles commençaient en chœur d'extraordinaires effusions, mélange de congratulations, de questions et de réponses, chacune sourde comme un pot n'entendant rien de ce que lui disait sa commère, et leurs voix conjuguées, durant quelques instants, couvraient complètement celle du pasteur. Certains s'en seraient indignés, qui, en souvenir des époux, excusaient les veuves. D'autres, moins rigoristes, s'en amusaient ; des enfants s'esclaffaient. Pour moi, j'étais un peu gêné parce que j'étais assis tout à côté de ma grand'mère. Cette petite comédie recommençait chaque dimanche ; on ne pouvait

rêver rien de plus grotesque ni de plus touchant.

Jamais je ne pourrai dire combien ma grand'mère était vieille. Du plus loin que je la revois, il ne restait plus rien en elle qui permît de reconnaître ou d'imaginer ce qu'elle avait pu être autrefois. Il semblait qu'elle n'eût jamais été jeune ; qu'elle ne pouvait pas l'avoir été. D'une santé de fer, elle survécut non seulement à son mari, mais à son fils aîné, mon père ; et d'année en année, aux vacances de Pâques, longtemps ensuite, nous retournions à Uzès, ma mère et moi, pour la retrouver toujours la même, à peine un peu plus sourde ; car pour plus ridée, depuis longtemps, cela n'était pas possible.

Certainement, la chère vieille se mettait en quatre pour nous recevoir, mais c'est précisément pourquoi je ne suis pas assuré que notre présence lui fût bien agréable. Au demeurant, la question ne se posait pas ainsi ; il s'agissait moins pour ma mère de faire plaisir à quelqu'un que d'accomplir un devoir, un rite, comme cette lettre solennelle à ma grand'mère qu'elle me contraignait d'écrire au nouvel-an et qui m'empoisonnait cette fête. D'abord, je tâchais d'esquiver ; je discutais :

— Mais qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à bonne-maman, de recevoir une lettre de moi ?

— Là n'est pas la question, disait ma mère. Tu

n'as pas tant d'obligations dans la vie ; tu dois t'y soumettre.

Alors je commençais à pleurer.

— Voyons, mon poulot, reprenait ma mère, sois raisonnable : songe à cette pauvre grand'mère qui n'a pas d'autre petit-fils.

— Mais qu'est-ce que tu veux que je lui dise ? hurlais-je à travers mes sanglots.

— N'importe quoi. Parle-lui de tes cousines, de tes petits amis Jardinier.

— Mais puisqu'elle ne les connaît pas !

— Raconte-lui ce que tu fais.

— Mais tu sais bien que ça ne l'amusera pas.

— Enfin, mon petit, c'est bien simple : tu ne sortiras pas d'ici (c'était la salle d'études de la rue de C...) avant d'avoir écrit cette lettre.

— Mais...

— Non mon enfant ; je ne veux plus discuter.

A la suite de quoi ma mère s'enfermait dans le mutisme ; je geignais quelque temps encore, puis commençais à me tortionner le cerveau au-dessus de mon papier blanc.

Le fait est que rien ne semblait plus devoir intéresser ma grand'mère. A chaque séjour que nous faisions à Uzès pourtant, par gentillesse, je crois, pour ma mère qui venait s'asseoir auprès d'elle, sa tapisserie à la main ou un livre, elle faisait un grand

effort de mémoire, et de quart d'heure en quart d'heure, se rappelant enfin le nom de quelqu'un de nos cousins normands :

— Et les Widmer ? comment vont-ils ? demandait-elle.

Ma mère la renseignait avec une patience infinie, puis repartait dans sa lecture. Dix minutes après :

— Et Maurice Démarest, il n'est toujours pas marié ?

— Si, ma mère. Celui qui n'est pas marié, c'est Albert. Maurice est père de trois enfants.

— Eh ! dites-moi, Juliette !

Cette interjection n'avait rien d'interrogatif ; simple exclamation à tout usage, par laquelle ma grand'mère exprimait l'étonnement, l'approbation, l'admiration, de sorte qu'on l'obtenait en réflexe de quoi que ce fût qu'on lui dît ; et quelque temps après l'avoir jetée, grand'mère restait encore le chef branlant, agité d'un mouvement méditatif de haut en bas ; on la voyait ruminer la nouvelle par une sorte de mastication à vide qui ravalait et gonflait tour à tour ses pauvres gifles ridées. Enfin, quand tout était bien absorbé, et qu'elle renonçait pour un temps à inventer des questions nouvelles, elle reprenait sur ses genoux le tricot interrompu. Grand'mère tricotait des bas ; c'était la seule occupation que je lui connusse. Elle tricotait tout le long du jour

comme eût fait un insecte ; mais comme elle se levait fréquemment pour aller voir ce que Rose faisait à la cuisine, elle égarait le bas sur quelque meuble, et je crois que personne ne lui en vit jamais achever un. Il y avait des commencements de bas dans tous les tiroirs, où Rose les remisait au matin, en faisant les pièces. Quant aux aiguilles, grand'mère en gardait toujours un faisceau, derrière l'oreille, entre son petit bonnet de tulle enrubanné et le mince bandeau de ses cheveux gris jaunâtres.

Ma tante Anna, sa nouvelle bru, n'avait point pour grand'mère l'affectueuse et respectueuse indulgence de maman. Elle ne vint, je crois bien, qu'une seule fois à Uzès pendant que nous y étions ; nous la surprîmes aussitôt qui faisait la rafle des bas.

— Huit ! j'en ai trouvé huit, disait-elle à ma mère, à la fois amusée et exaspérée par tant d'incurie. Et le soir elle ne se retenait pas de demander à grand' mère pourquoi jamais elle n'en achevait un, une bonne fois ?

La pauvre vieille d'abord tâchait tout de même de sourire, puis tournait son inquiétude vers ma mère.

— Juliette ! qu'est-ce qu'elle veut, Anna ?

Mais ma mère n'entrait pas dans ce jeu, et c'est ma tante qui reprenait plus fort :

— Je demande, ma mère, pourquoi jamais vous n'en achevez un au lieu d'en commencer plusieurs ?

Alors, la vieille un peu piquée, serrait les lèvres, et ripostait soudain :

— Achever ! achever... Eh ! elle est bonne Anna ! Il faut le temps !

La continuelle crainte de ma grand'mère était que nous n'eussions pas assez à manger. Elle qui ne mangeait presque rien elle-même, ma mère avait grand mal à la convaincre que quatre plats par repas nous suffisaient. Le plus souvent, elle ne voulait rien entendre, s'échappait d'avec ma mère pour avoir avec Rose des entretiens mystérieux. Et, dès qu'elle avait quitté la cuisine, ma mère s'y précipitait à son tour, et, vite, avant que Rose ne fût partie au marché, révisait le menu et décommandait les trois quarts.

— Eh ! bien, Rose, ces gélinottes, criait grand' mère au déjeuner.

— Ma mère, nous avions ce matin les côtelettes. J'ai dit à Rose de garder les gélinottes pour demain.

La pauvre vieille était au désespoir.

— Les côtelettes ! les côtelettes ! répétait-elle plusieurs fois, affectant de rire. Des côtelettes d'agneau ! Il en faut six pour faire une bouchée ! — puis, en manière de protestation, elle se levait enfin, allait quérir dans une petite resserre, au fond de la salle à manger, pour parer à la désolante insuffi-

sance du menu, quelque mystérieux pot de conserves préparé pour notre venue. C'était le plus souvent, des boulettes de porc, confites dans de la graisse, succulentes, qu'on appelait des « fricandeaux ».

Ma mère naturellement, refusait.

— Té ! le petit en mangera bien, lui !

— Mère, je vous assure qu'il y a assez comme cela.

— Eh ! ce petit pourtant, vous n'allez pas le laisser mourir de faim ? (Pour elle, tout enfant qui n'éclatait pas se mourait. Quand on lui demandait comment elle avait trouvé ses petits-fils, mes cousins, elle répondait invariablement avec une moue : « Bien maigres ! »).

Une bonne façon d'échapper à la censure de ma mère, c'était de commander à l'hotel Béchard quelque tendre aloyau aux olives, ou chez Fabregas, le pâtissier, un vol-au-vent plein de quenelles, une floconneuse brandade, ou le traditionnel croûtillon au lard. Ma mère guerroyait aussi au nom de l'hygiène contre les goûts de ma grand'mère, en particulier lorsque celle-ci, coupant le vol-au-vent, se réservait un morceau du fond :

— Mais, ma mère, vous prenez justement le plus gras !

— Eh ! faisait ma grand'mère, qui se moquait bien de l'hygiène, la croûte du fond...

— Permettez que je vous serve moi-même. Et d'un œil résigné, la pauvre vieille voyait écarter de son assiette le morceau qu'elle préférait.

De chez Fabregas, arrivaient également des entremets, méritoires mais peu variés. A dire vrai, on en revenait toujours à la *sultane*, dont aucun de nous n'était fou. La *sultane* avait forme de pyramide, que parfois surmontait, pour le faste, un petit ange en je ne sais quoi de blanc qui n'était pas comestible. La pyramide était composée de minuscules choux à la crême enduits d'un caramel résistant qui les soudait l'un à l'autre et faisait que la cuiller les crevait plutôt que de les séparer. Un nuage de fils de caramel revêtait l'ensemble, l'écartait poétiquement de la gourmandise et poissait tout.

Grand'mère tenait à faire sentir que, faute de mieux seulement, elle nous offrait une *sultane*. Elle faisait la grimace ; elle disait : « Eh ! Fabregas ! Fabregas ! Il n'est pas varié... » Ou encore : « Il se néglige... »

Que ces repas duraient longtemps, pour moi si impatient de sortir ! J'aimais passionnément la campagne aux environs d'Uzès, la vallée de la Fontaine d'Eure et par dessus tout la garrigue.

Les premières années, Marie, ma bonne, accompagnait mes promenades. Je l'entraînais vers le « mont Sarbonnet », un petit mamelon calcaire, au

sortir de la ville, où il était si amusant de trouver, sur les grandes euphorbes au suc blanc, de ces chenilles de sphinx qui ont l'air d'un turban défait et qui portent une espèce de corne sur le derrière ; ou, à l'ombre des pins, sur les fenouils, ces autres chenilles, celles du *Machaon* ou du *Flambé*, qui, dès qu'on les asticotait, faisaient surgir, au-dessus de leur nuque, une sorte de trompe fourchue, très odorante et de couleur inattendue.

Aujourd'hui, le Sarbonnet n'existe plus ; les coups de mine des carriers l'ont grignoté tout au ras de la route qui d'abord en faisait le tour et maintenant peut aller tout droit. En continuant elle descend jusqu'aux prés verdoyants, baignés par la Fontaine d'Eure. Les plus mouillés d'entre eux s'émaillent au printemps de ces gracieux narcisses blancs dits : « du poète », qu'on appelle là-bas des *courbadonnes*. Aucun Uzétien ne songeait à les cueillir, ni se ne serait dérangé pour les voir ; de sorte que, dans ces prés solitaires, il y en avait une profusion extraordinaire ; l'air en était tout embaumé ; certains se penchaient au-dessus de l'eau comme dans la fable, que l'on m'avait apprise, et je ne voulais pas les cueillir ; d'autres disparaissaient à demi dans l'herbe haute ; mais le plus souvent, haut dressé sur sa tige, parmi le sombre gazon, chacun brillait comme une étoile.

Marie, en bonne Suissesse, aimait les fleurs. Nous en rapportions des brassées.

La Fontaine d'Eure est cette constante rivière que les Romains avaient captée et amenée jusqu'à Nîmes par l'aqueduc du Pont du Gard. La vallée où elle coule, à demi-cachée par des aulnes, en approchant d'Uzès, s'étrécit. O petite ville d'Uzès ! tu serais en Ombrie, des touristes accourraient de Paris pour te voir ! Sise au bord d'une roche dont le dévalement brusque est occupé en partie par les épais jardins du duché, leurs grands arbres, tout en bas, abritent dans le lacis de leurs racines les écrevisses de la rivière. Des terrasses de la Promenade ou du Jardin public, le regard, à travers les hauts micocouliers du duché, rejoint, de l'autre côté de l'étroite vallée, une roche plus abrupte encore, déchiquetée, creusée de grottes, avec des arcs, des aiguilles, et des escarpements pareils à ceux des falaises ; puis, au-dessus, c'est la garrigue rousse, toute dévastée de soleil.

Marie, qui se plaignait sans cesse de ses cors, montrait peu d'enthousiasme pour les sentiers raboteux de la garrigue. Mais bientôt enfin ma mère me laissa sortir seul et je pus escalader tout mon soûl.

On traversait la rivière à la *Fon di biaou* (je ne sais point si j'écris correctement ce qui veut dire, dans

la langue d'Aubanel et de Mistral : Fontaine aux Bœufs), après avoir suivi quelque temps le bord de la roche, lisse et tout usée par les pas, puis descendu les degrés taillés dans la roche. Qu'il était beau de voir les lavandières y poser lentement leurs pieds nus, le soir, lorsqu'elles remontaient du travail toutes droites et la démarche comme anoblie par cette charge de linge blanc qu'elles portaient, à la manière antique, sur la tête. Et comme « fontaine d'Eure » était le nom de la rivière, je ne suis pas certain que de même ces mots « fon di biau » désignassent précisément une fontaine. Je revois un moulin, une métairie qu'ombrageaient d'immenses platanes ; entre l'eau libre et l'eau qui travaillait au moulin, une sorte d'îlot où s'ébattait la basse-cour ; et l'extrême pointe de cet îlot où je venais rêver ou lire, juché sur le tronc d'un vieux saule et caché par ses branches, surveillant les jeux aventureux des canards, délicieusement assourdi par le ronflement de la meule, le fracas de l'eau dans la roue, les mille chuchotis de la rivière et, plus loin, où lavaient les laveuses, le claquement rythmé de leurs battoirs.

Mais le plus souvent, brûlant la *Fon di biaou*, en courant je gagnais la garrigue, vers où m'entraînait déjà cet étrange amour de l'inhumain, de l'aride, qui si longtemps me fit préférer à l'oasis le désert. Les grands souffles secs, embaumés, l'aveuglante

réverbération du soleil sur la pierre nue sont enivrants comme le vin. Et combien m'amusait l'escalade des roches, la chasse aux mantes religieuses, qu'on appelle là-bas des *préga-Diou*, dont les paquets d'œufs, conglutinés et pendus à quelque brindille m'intriguaient si fort ; la découverte, sous les cailloux que je soulevais, des hideux scorpions, mille-pattes et scolopendres !

Les jours de pluie, confiné dans l'appartement, je faisais la chasse aux moustiques ou démontais complètement toutes les pendules de grand'mère, qui s'étaient détraquées depuis notre dernier séjour. Rien ne m'absorbait plus que ce minutieux travail. Combien j'étais fier, après que je les avais remises en mouvement, d'entendre grand'mère s'écrier, en revoyant l'heure :

— Eh ! dites-moi, Juliette ! ce petit...

Mais le meilleur du temps de pluie je le passais dans le grenier dont Rose me prêtait la clef. C'est là qu'un peu plus tard je lus *Stello*. De la fenêtre du grenier on dominait les toits voisins ; près de la fenêtre, dans une grande cage en bois, recouverte d'un sac, grand'mère engraissait des poulets pour la table. Les poulets ne m'intéressaient pas beaucoup, mais, dès qu'on restait un peu tranquille, on voyait paraître entre l'encombrement de malles, d'objets sans nom et hors d'usage, d'un tas de poussiéreux

débris, ou derrière la provision de bois et de sarments, les frimousses des petits chats de Rose, encore trop jeunes pour préférer, comme leur mère, au capharnaum de grenier natal, la tiède quiétude de la cuisine, les caresses de Rose, l'âtre et le fumet du rôt tournant devant le feu de sarments.

Tant qu'on n'avait pas vu ma grand'mère, on pouvait douter s'il y avait rien au monde de plus vieux que Rose ; c'était merveille qu'elle pût rendre encore quelque service ; mais grand'mère en demandait si peu ! Et, quand nous étions là, Marie aidait au ménage. Puis, Rose enfin prit sa retraite, et, avant que ma grand'mère se résignât à aller vivre à Montpellier chez mon oncle Charles, on vit se succéder chez elle les plus déconcertants spécimens ancillaires. L'une grugeait, l'autre buvait ; la troisième était débauchée ; je me souviens de la dernière, une salutiste, dont ma foi l'on commençait d'être satisfait, lorsque ma grand'mère, certaine nuit d'insomnie, s'avisa d'aller chercher dans le salon le bas qu'elle achevait éternellement de tricoter.

Elle était en jupon de dessous, en chemise et en bonnet de nuit ; peut-être au surplus flairait-elle quelque chose d'anormal ; elle entr'ouvre avec précaution la porte du salon, le découvre plein de lumières... Deux fois par semaine, la salutiste « recevait » ; c'était dans l'appartement de grand'

mère d'édifiantes réunions, assez courues, car, après le chant des cantiques, la salutiste offrait le thé. On imagine, au milieu de l'assemblée, l'entrée de ma grand'mère dans son accoutrement nocturne. C'est peu de temps après qu'elle quitta définitivement Uzès.

Avant de le quitter avec elle, je veux parler encore de la porte de la resserre, au fond de la salle à manger. Il y avait, dans cette porte très épaisse, ce qu'on appelle un *nœud* de bois, ou plus exactement, je crois, l'amorce d'une petite branche qui s'était trouvée prise dans l'aubier. Le bout de la branche était parti et cela faisait, dans l'épaisseur de la porte, un trou rond de la largeur du petit doigt, qui s'enfonçait obliquement de haut en bas. Au fond du trou on distinguait quelque chose de rond, de gris, de lisse, qui m'intriguait fort :

— Vous voulez savoir ce que c'est ? me dit Rose, tandis qu'elle mettait le couvert — car elle me voyait tout occupé à entrer mon petit doigt dans le trou pour prendre contact avec l'objet...

— C'est une bille que votre papa a glissée là quand il avait votre âge et que, depuis, on n'a jamais pu retirer.

Cette explication satisfit ma curiosité, mais tout en m'excitant davantage. Sans cesse, je revenais à la bille ; en enfonçant mon petit doigt, je l'atteignais

tout juste, mais tout effort pour l'attirer au dehors la faisait rouler sur elle-même, et mon ongle glissait sur sa surface lisse avec un petit grincement exaspérant. L'année suivante, aussitôt de retour à Uzès, j'y revins. Malgré les moqueries de ma mère et de Marie, j'avais tout exprès laissé croître démesurément l'ongle de mon petit doigt, que, d'emblée, je pus insinuer sous la bille ; une brusque secousse, et la bille jaillit dans ma main.

Mon premier mouvement fut de courir à la cuisine et de claironner mon triomphe, Mais escomptant aussitôt le plaisir que je tirerais des félicitations de Rose, je l'imaginai si mince que cela m'arrêta.

Je restai quelques instants devant la porte, contemplant dans le creux de ma main cette bille grise, désormais pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte. Je me sentis tout bête, tout penaud d'avoir voulu faire le malin. En rougissant, je fis retomber la bille dans son trou, (sans doute elle y est encore) et allai me couper les ongles, sans parler à personne de mon exploit.

Il y a quelque dix ans, passant en Suisse, j'allai revoir ma pauvre vieille Marie, dans son petit village de Lotzwil, où elle ne se décide pas à mourir.

Elle m'a reparlé d'Uzès et de ma grand'mère, ravivant mes souvenirs ternis :

— A chaque œuf que vous mangiez, racontait-elle, votre bonne-maman ne manquait pas de s'écrier, qu'il fût sur le plat ou à la coque : « Eh ! laisse le blanc, petiton ! Il n'y a que le jaune qui compte ! »

Et Marie ajoutait, en bonne Suissesse :

— Comme si le Bon Dieu n'avait pas fait le blanc aussi pour être mangé !

## III

.........................................

Lorsque en 1900 j'abandonnai La Roque, pour les raisons que je dirai plus tard, je renfonçai tous mes regrets, par crânerie, confiance en l'avenir, que j'étayais d'une inutile haine du passé, où se mêlait passablement de théorie; on dirait aujourd'hui : par futurisme. A dire le vrai, mes regrets furent sur le moment beaucoup moins vifs qu'ils ne devinrent par la suite. Ce n'est point tant que le souvenir de ces lieux s'embellisse : j'eus l'occasion de les revoir et de pouvoir apprécier mieux, ayant voyagé davantage, le charme enveloppant de cette petite

vallée dont, à l'âge où me gonflaient trop de désirs, je sentais surtout l'étroitesse

*et le ciel trop petit sur les arbres trop grands*

ainsi que dira Francis Jammes dans une des élégies qu'il y composa.

C'est cette vallée que j'ai peinte et c'est notre maison, dans l'*Immoraliste*. Le pays ne m'a pas seulement prêté son décor ; à travers tout le livre, j'ai poursuivi profondément sa ressemblance ; mais il ne s'agit pas de cela pour l'instant.

.............................................................

Il sautait aux yeux que le corps de logis principal était de construction bien plus récente, sans autre attrait que le manteau de glycine qui le vêtait. Le bâtiment de la cuisine, par contre, et la poterne, de proportions menues mais exquises, présentaient une agréable alternance de briques et de chaînes de pierre. Des douves entouraient l'ensemble, suffisamment larges et profondes, qu'alimentait et avivait l'eau détournée de la rivière ; un ruisselet fleuri de myosotis amenait celle-ci et la déversait en cascade. Comme sa chambre en était voisine, Anna l'appelait « *ma* cascade » ; toute chose appartient à qui sait en jouir.

Au chant de la cascade se mêlaient les chuchotis

de la rivière, et le murmure continu d'une petite source captée qui jaillissait hors de l'île, en face de la poterne ; on y allait cueillir pour les repas une eau qui paraissait glacée et, l'été, couvrait de sueur les carafes.

Un peuple d'hirondelles sans cesse tournoyait autour de la maison ; leurs nids d'argile s'abritaient sous le rebord des toits, dans l'embrasure des fenêtres, d'où l'on pouvait surveiller les couvées. Quand je pense à La Roque, c'est d'abord leurs cris que j'entends ; on eût dit que l'azur se déchirait à leur passage. J'ai souvent revu ailleurs des hirondelles ; mais jamais nulle part ailleurs je ne les ai entendu crier comme à La Roque ; je crois qu'elles criaient ainsi en repassant à chaque tour devant leurs nids. Parfois elles volaient si haut que l'œil s'éblouissait à les suivre, car c'était dans les plus beaux jours ; et quand le temps changeait, leur vol s'abaissait barométriquement. Anna m'expliquait que suivant la densité de l'air volent plus ou moins haut les menus insectes que leur course poursuit. Il arrivait qu'elles passassent si près de l'eau qu'un coup d'aile imprudent parfois en tranchait la surface :

— Il va faire de l'orage, disaient alors ma mère et Anna.

Et soudain le bruit de la pluie s'ajoutait à ces bruits mouillés du ruisseau, de la source, de la cascade ;

elle faisait sur l'eau de la douve un clapotis argentin. Accoudé à l'une des fenêtres qui s'ouvraient au dessus de l'eau, je contemplais interminablement les petits cercles par milliers se former, s'élargir, s'intersectionner, se détruire, avec parfois une grosse bulle éclatante au milieu.

Lorsque mes grands-parents entrèrent dans la propriété, on y accédait à travers prés, bois et cours de fermes. Mon grand-père et Monsieur Guizot son voisin firent tracer la route qui, s'amorçant à La Boissière sur celle de Caen à Lisieux, vient desservir le Val-Richer d'abord où le Ministre d'Etat s'était retiré, puis La Roque. Et quand la route eut relié La Roque au reste du monde et que ma famille eut commencé d'y habiter, mon grand-père fit remplacer par un pont de briques le petit pont-levis du château, qui coûtait fort cher à entretenir, et que du reste on ne relevait plus.

Qui dira l'amusement, pour un enfant, d'habiter une île, une île toute petite, et dont il peut du reste s'échapper quand il veut ? Un mur de briques, en manière de parapet l'encerclait, reliant exactement l'un à l'autre chacun des corps de bâtiments ; à l'intérieur, épaissement tapissé de lierre, il était assez large pour que, grimpé dessus, on le pût arpenter sans imprudence ; mais pour pêcher à la ligne on était alors trop en vue des poissons, et mieux valait

se pencher simplement par dessus ; la surface extérieure et plongeante s'ornait de ci de là de plantes pariétales, valérianes, fraisiers, saxifrages, parfois même un petit buisson, que maman regardait d'un mauvais œil parce qu'il dégradait la muraille, mais qu'Anna obtenait qu'elle ne fît pas enlever, parce que des oiseaux avaient coutume d'y nicher.

En plus du corps de logis principal, de la poterne et du bâtiment de la cuisine, l'île comprenait encore, avançant sur la douve, deux minuscules tourelles isolées, affectées aux usages que l'on devine, l'une tapissée de jasmin, l'autre de folle vigne, qui avec leur pointu toit de tuiles, leurs authentiques meurtrières, avaient l'aspect le plus pittoresque et le plus plaisant.

Une cour devant la maison, entre la poterne et le bâtiment de la cuisine, laissait le regard, par-dessus le parapet de la douve et par delà le jardin, s'enfoncer infiniment dans la vallée ; on l'eût dite étroite si les collines qui l'enclosaient eussent été plus hautes. Sur la droite, à flanc de coteau, une route menait à Cambremer et à Léaupartie, puis à la mer ; une de ces haies continues, qui dans ce pays bordent les prés, dérobait presque constamment cette route à la vue et faisait, réciproquement, que, de la route, La Roque n'était visible que par soudaines échappées, aux barrières, par exemple, qui rompant la conti-

nuité de la haie, donnaient accès dans les prés dont le mol dévalement rejoignait la rivière. Epars, quelques beaux bouquets d'arbres offrant leur ombre au tranquille bétail, ou quelques arbres isolés, au bord de la route ou de la rivière, donnaient à la vallée entière l'aspect aimable et ravissant d'un parc. Le soleil se couchait tout au fond, en automne, et ses derniers rayons, caressant la colline, ajoutaient leur rougeur à la rougeur des bois.

L'espace, à l'intérieur de l'île, que j'appelle cour, faute d'un autre nom, entourait sur trois côtés la maison principale, dont la quatrième face plongeait droit dans la douve. Cette cour était semée de gravier, que maintenaient à distance quelques corbeilles de géraniums, de fuchsias et de rosiers nains devant les fenêtres du salon et de la salle à manger. Par derrière, une petite pelouse triangulaire d'où s'élevait un immense acacia sophora qui dominait de beaucoup la maison. C'est au pied de cet unique arbre de l'île que nous nous réunissions d'ordinaire durant les beaux jours de l'été.

La vue ne s'étendait qu'en aval, c'est-à-dire par devant la maison ; partout ailleurs le pli du terrain la fermait ; là seulement commençait la vallée, au confluent de deux ruisseaux, l'un qui venait, à travers bois, du Val-Richer, l'autre, à travers prés, du hameau de La Roque à deux kilomètres de là.

De l'autre côté de la douve, dans la direction du Val-Richer, s'élevait en pente assez rapide le pré qu'on appelait le Rouleux, que ma mère, quelques années après la mort de mon père, réunit au jardin ; qu'elle sema de quelques massifs d'arbres, et à travers lequel, après longue étude, elle traça deux allées qui s'élevaient, en serpentant selon des courbes savantes, jusqu'à la petite barrière par où l'on entrait dans le bois. On plongeait aussitôt dans un tel mystère, que, d'abord, le cœur en la franchissant me battait un peu. Ces bois dominaient la colline, se prolongeaient sur une vaste étendue, et ceux du Val-Richer faisaient suite. Il n'y avait, du temps de mon père, que peu de sentiers tracés, et d'être si difficilement pénétrables, ces bois me paraissaient plus infinis. Je fus bien désolé le jour où maman, tout en me permettant de m'y aventurer, me montra sur une carte du cadastre leur limite, et qu'au delà, les prés et les champs recommençaient. Je ne sais plus trop ce que j'imaginais au delà des bois ; et peut-être que je n'imaginais rien ; mais si j'avais imaginé quelque chose, j'aurais voulu l'imaginer différent. De connaître leur dimension, leur limite, diminua pour moi leur attrait ; car je me sentais à cet âge moins de goût pour la contemplation que pour l'aventure, et je prétendais trouver partout de l'inconnu.

Pourtant ma principale occupation, à La Roque, ce n'était pas l'exploration, c'était la pêche. O sport injustement décrié ! ceux-là seuls te dédaignent qui t'ignorent, ou que les maladroits. C'est pour avoir pris tant de goût à la pêche, que la chasse eut pour moi plus tard si peu d'attraits, qui ne demande, dans nos pays du moins, guère d'autre adresse sans doute que celle qui consiste à bien viser. Tandis que pour pêcher la truite, que d'habileté, que de ruses ! Théodomir, le neveu de notre vieux garde Bocage, m'avait appris dès mon plus jeune âge à monter une ligne et à appâter l'hameçon comme il faut, car si la truite est le plus vorace, c'est aussi le plus méfiant des poissons. Naturellement je pêchais sans flotteur et sans plombs, et méprisais infiniment ces aide-niais, qui ne servent que d'épouvantails. Je pêchais plus volontiers dans la rivière, où les truites étaient de chair plus délicate, et surtout plus farouches, c'est dire : plus amusantes à attraper. Ma mère se désolait de me voir tant de goût pour un amusement qui me faisait prendre, à son avis, trop peu d'exercice. Alors je protestais contre la réputation qu'on faisait à la pêche d'être un sport d'empoté, pour lequel l'immobilité complète était de règle : cela pouvait être vrai dans les grandes rivières, ou dans les eaux dormantes et pour des poissons somnolents ; mais la truite, dans les très petits ruisseaux où je pêchais,

il importait de la surprendre précisément à l'endroit qu'elle hantait et dont elle ne s'écartait guère ; dès qu'elle apercevait l'appât, elle se lançait dessus goulûment ; et si elle ne le faisait point aussitôt, c'est qu'elle avait distingué quelque chose de plus que la sauterelle : un bout de ligne, un bout d'hameçon un bout de crin, l'ombre du pêcheur, ou avait entendu celui-ci approcher : dès lors, inutile d'attendre, et plus on insistait, plus on compromettait la partie ; mieux valait revenir plus tard, en prenant plus de précautions que d'abord, en se glissant, en rampant, en se subtilisant parmi les herbes, et jetant la sauterelle de plus loin, pour autant que le permettaient les branches des arbres, des coudres et des osiers qui bordaient presque continuement la rivière, ne cédant la rive qu'aux grands épilobes ou lauriers de Saint-Antoine, et dans lesquels, si par malchance le fil de la ligne ou l'hameçon se prenait, on en avait pour une heure, sans parler de l'effarouchement définitif du poisson.

Il y avait à La Roque un grand nombre de « chambres d'amis » ; mais elles restaient toujours vides, et pour cause : mon père frayait peu avec la société de Rouen ; ses collègues de Paris avaient leur famille, leurs habitudes... En fait d'hôtes, je ne me souviens que de Monsieur Dorval, qui vint à La Roque, pour la première fois je crois, cet été qui

suivit mon renvoi de l'Ecole. Il y revint encore une ou deux fois après la mort de mon père ; et je doute si ma mère n'estimait pas faire quelque chose d'assez osé en continuant à le recevoir, une fois veuve, bien qu'à chaque fois pour un temps assez court. Rien n'était plus bourgeois que le milieu de ma famille, et Monsieur Dorval, pour n'être rien moins qu'un bohême, était tout de même un artiste ; c'est-à-dire qu'il n'était pas de notre monde du tout. Un musicien, un compositeur ; un ami d'autres musiciens plus célèbres, de Gounod par exemple, ou de Stephen Heller, qu'il allait voir à Paris. Car Monsieur Dorval habitait Rouen, où il tenait à Saint-Ouen les grandes orgues que venait de livrer Cavaillé-Coll. Très clérical, très religieux, et protégé par le clergé, il comptait des élèves dans les familles les meilleures et les mieux pensantes, la mienne en particulier, où il jouissait d'un grand prestige sinon d'une parfaite considération. Il avait le profil dur et énergique, d'assez beaux traits, d'abondants cheveux noirs très bouclés, une barbe carrée, le regard rêveur ou soudain fougueux, la voix harmonieuse, onctueuse, mais sans vraie douceur, le geste caressant mais dominateur. Dans toutes ses paroles, dans toutes ses manières respirait je ne sais quoi d'égoïste et de magistral. Ses mains particulièrement étaient belles, à la fois molles et puissantes. Au piano, une animation quasi

céleste le transfigurait : son jeu semblait plutôt celui d'un organiste que d'un pianiste et manquait parfois de subtilité, mais il était divin dans les andante, en particulier ceux de Mozart pour qui il professait une prédilection passionnée. Il avait coutume de dire en riant :

— Pour les allegro, je ne dis pas ; mais dans les mouvements lents, je vaux Rubinstein.

Il disait cela d'un ton si bonhomme qu'on ne pouvait y voir vanterie ; et en vérité je ne crois pas que ni Rubinstein, dont je me souviens à merveille, ni qui que ce soit au monde pût jouer la fantaisie en ut mineur de Mozart par exemple ou le largo d'un concerto de Beethoven, avec une plus tragique noblesse, avec plus de chaleur, de poésie, de puissance et de gravité. J'eus dans la suite maintes raisons de m'exaspérer contre lui : il reprochait aux fugues de Bach de se prolonger parfois sans surprise ; s'il aimait la bonne musique, il ne détestait pas suffisamment la mauvaise ; il partageait avec son ami Gounod une monstrueuse et obstinée méconnaissance de César Franck, etc. ; mais, en ce temps où je naissais au monde des sons, il en était pour moi le grand maître, le prophète, le magicien. Chaque soir, après dîner, il offrait à mon ravissement sonates, opéras, symphonies, et maman, d'ordinaire intraitable sur les questions d'heure et qui m'envoyait

coucher tambour battant, permettait que je prolongeasse outre temps la veillée.

Je n'ai pas de prétention à la précocité et crois bien que le vif plaisir que je prenais à ces séances musicales il faut le placer principalement et presque uniquement lors des dernières visites de Monsieur Dorval, deux et trois ans après la mort de mon père. Entre temps, et sur ses indications, maman m'avait mené à quantité de concerts, et, pour montrer que je profitais, tout le long du jour je chantais ou sifflais des bribes de symphonies. Alors Monsieur Dorval commença d'entreprendre mon éducation. Il me faisait mettre au piano, et à chaque morceau qu'il m'enseignait, il inventait une sorte d'affabulation continue qui le doublât, l'expliquât, l'animât ; tout devenait dialogue ou récit. Encore qu'un peu factice, la méthode, avec un jeune enfant, peut je crois n'être pas mauvaise, si toutefois le récit surajouté n'est pas trop niais ou trop manifestement postiche. Il faut songer que je n'avais guère plus de douze ans.

Après midi, Monsieur Dorval composait ; Anna, dressée à écrire sous la dictée musicale, lui servait parfois de secrétaire ; il avait recours à elle aussi bien pour ménager sa vue, qui commençait à faiblir, que par besoin d'exercer son despotisme, à ce que prétendait ma mère. Anna était à sa dévotion. Elle

l'escortait dans ses promenades matinales, portait son pardessus s'il avait trop chaud et tenait ouverte devant lui, pour protéger ses regards du soleil, une ombrelle. Ma mère protestait à ces complaisances ; le sans-gêne de Monsieur Dorval l'indignait ; elle prétendait lui faire payer ce prestige, auquel elle ne pouvait elle-même se dérober, par une pluie de menues épigrammes dont elle tentait de le larder, mais qu'elle appointait et dirigeait assez mal, de sorte que lui s'en amusait plutôt. Longtemps après qu'il était devenu presque aveugle, elle mettait encore en doute, ainsi que beaucoup d'autres, cette nuit envahissante ; ou du moins accusait Monsieur Dorval d'en jouer, et de n'être « pas si aveugle que ça ». Elle le trouvait obséquieux, entrant, retors, intéressé, féroce ; il était un peu tout cela ; mais il était musicien. Parfois, aux repas, son regard, à demi-voilé déjà derrière ses lunettes, se perdait ; ses puissantes mains posées, comme sur un clavier, sur la table, s'agitaient ; et quand on lui parlait, revenant à vous soudain, il répondait :

— Pardon ! J'étais en mi bémol.

Mon cousin Albert Démarest — pour qui je ressentais déjà une sympathie des plus vives, malgré qu'il eût vingt ans de plus que moi — s'était particulièrement lié avec celui qu'il appelait cordialement : le père Dorval. Albert, seul artiste de la famille,

aimait passionnément la musique et jouait lui-même fort agréablement du piano ; la musique était leur seul terrain d'entente ; partout ailleurs ils s'opposaient. A chaque défaut du père Dorval correspondait, dans le caractère d'Albert, un relief. Celui-ci était aussi droit, aussi franc, que l'autre était retors et papelard ; aussi généreux que l'autre cupide ; et tout ainsi ; mais par bonté, par indiscipline, Albert savait mal se conduire dans la vie ; il soignait peu ses propres intérêts et, souvent, ce qu'il entreprenait tournait à son désavantage, de sorte que, dans la famille, on ne le prenait pas tout à fait au sérieux. Monsieur Dorval l'appelait toujours « ce gros Bert », avec une indulgence protectrice où perçait un peu de pitié. Albert, lui, admirait le talent de Monsieur Dorval ; quant à l'homme, il le méprisait. Plus tard, il me raconta qu'un jour il avait surpris Dorval embrassant Anna ; et dès qu'il s'était retrouvé seul avec Dorval :

— Qu'est-ce que tu t'es permis tout à l'heure ?...

Albert était très grand et très fort ; il poussait contre le mur de la pièce Dorval qui balbutiait :

— Qu'il est bête, ce gros Bert ! Tu vois bien que je plaisantais.

— Misérable ! s'écriait Albert. Si je te reprends à plaisanter de cette manière, je...

— J'étais si indigné, ajoutait-il, s'il avait dit un mot de plus, je crois que je l'aurais tué.

C'est peut-être au retour de ces vacances qui suivirent mon renvoi, qu'Albert Démarest commença à faire attention à moi. Que pouvait-il bien discerner en moi qui attirât sa sympathie ? Je ne sais ; mais sans doute lui fus-je reconnaissant de cette attention d'autant plus que, précisément, je sentais que je la méritais moins. Et tout aussitôt je m'efforçai d'en être un petit peu moins indigne. La sympathie peut faire éclore bien des qualités somnolentes ; je me suis souvent persuadé que les pires gredins sont ceux auxquels d'abord les sourires affectueux ont manqué. Sans doute est-il étrange que ceux de mes parents n'eussent pas suffi ; mais il est de fait que je devins aussitôt beaucoup plus sensible à l'approbation ou à la désapprobation d'Albert qu'à la leur.

Je me souviens avec précision du soir d'automne où celui-ci me prit à part, après dîner, dans un coin du cabinet de mon père, tandis que mes parents taillaient un bézigue avec tante Démarest et Anna. Il commença de me dire à voix basse qu'il ne voyait pas bien à quoi d'autre je m'intéressais dans la vie, qu'à moi-même ; que c'était là le propre des égoïstes, et que je lui faisais tout l'effet d'en être un.

Albert n'avait rien d'un censeur. C'était un être

d'apparence très libre, fantasque, plein d'humour et de gaieté : sa réprobation n'avait rien d'hostile ; au contraire, je sentais qu'elle n'était vive qu'en raison de sa sympathie ; c'est ce qui me la rendait pressante. Jamais encore on ne m'avait parlé ainsi ; les paroles d'Albert pénétraient en moi à une profondeur dont il ne se doutait certes pas, et que moi-même je ne pus sonder que plus tard. Ce que j'aime le moins dans l'ami, d'ordinaire, c'est l'indulgence ; Albert n'était pas indulgent. On pouvait au besoin, près de lui, trouver des armes contre soi-même. Et, sans trop le savoir, j'en cherchais.

L'hiver fut rigoureux et se prolongea longtemps cette année. Ma mère eut le bon esprit de me faire apprendre à patiner. Jules et Julien Jardinier, les fils d'un collègue de mon père, dont le plus jeune était mon camarade de classe, apprenaient avec moi ; c'était à qui mieux mieux ! et nous devînmes assez promptement d'une gentille force. J'aimais passionnément ce sport, que nous pratiquions sur le bassin du Luxembourg d'abord, puis sur l'étang de Villebon dans les bois de Meudon ou sur le grand canal de Versailles. La neige tomba si abondamment et il y eut un tel verglas par-dessus, que je me souviens d'avoir pu, de la rue de Tournon, gagner l'Ecole Alsacienne — qui se trouvait rue d'Assas, c'est-à-

dire à l'autre extrémité du Luxembourg — sans enlever mes patins ; et rien n'était plus amusant et plus étrange que de glisser ainsi muettement dans les allées du grand jardin, entre deux hautes banques de neige. Depuis, il n'a plus fait d'hiver pareil.

Je n'avais de véritable amitié pour aucun des deux Jardinier. Jules était trop âgé ; Julien d'une rare épaisseur. Mais nos parents qui, pour l'amitié, semblaient avoir les idées de certaines familles sur les mariages « de raison », ne manquaient pas une occasion de nous réunir. Je voyais Julien déjà chaque jour en classe ; je le retrouvais en promenade, au patinage. Mêmes études, mêmes ennuis, mêmes plaisirs ; là se bornait la ressemblance ; pour l'instant, elle nous suffisait. Certes, il était sur les bancs de la neuvième quelques élèves vers qui plus d'affinité m'eût porté ; mais leur père, hélas, n'était pas professeur à la Faculté.

Tous les mardis, de 2 à 5, l'Ecole Alsacienne emmenait promener les élèves (ceux des basses classes du moins) sous la surveillance d'un professeur, qui nous faisait visiter la Sainte-Chapelle, Notre-Dame, le Panthéon, le Musée des Arts et Métiers — où, dans une petite salle obscure, se trouvait un petit miroir sur lequel, par un ingénieux jeu de glaces, venait se refléter, en petit, tout ce qui se

passait dans la rue ; cela faisait un tableautin des plus plaisants avec des personnages animés, à l'échelle de ceux de Téniers, qui s'agitaient ; tout le reste du musée distillait un ennui morne ; — les Invalides, le Louvre, et un extraordinaire endroit, situé tout contre le parc de Montsouris, qui s'appelait le Géorama Universel : c'était un misérable jardin, que le propriétaire, une espèce de lascar, vêtu d'alpaga, avait aménagé en carte de géographie. Les montagnes étaient figurées par des rocailles ; les lacs, bien que cimentés, étaient à sec ; dans le bassin de la Méditerranée naviguaient quelques poissons rouges comme pour accuser l'exiguité de la botte italienne. Le professeur nous invitait à lui désigner les Karpathes, cependant que le lascar, une longue baguette à la main soulignait les frontières, nommait des villes, dénonçait un tas d'ingéniosités indistinctes et saugrenues, exaltait son œuvre, insistant sur le temps qu'il avait fallu pour la mener à bien ; et, comme alors le professeur, au départ, le félicitait sur sa patience, il répliquait d'un ton doctoral :

— La patience n'est rien sans l'idée.

Je suis curieux de savoir si tout cela existe encore ?

Parfois, Monsieur Brunig lui-même, le sous-directeur, se joignait à nous, doublant Monsieur Vedel, qui s'effaçait alors avec déférence. C'est au

Jardin des Plantes que Monsieur Brunig nous conduisait immanquablement ; et immanquablement, dans les sombres galeries des animaux empaillés (le nouveau muséum n'existait pas encore) il nous arrêtait devant la tortue luth qui, sous vitrine à part, occupait une place d'honneur ; il nous groupait en cercle autour d'elle et disait :

— Eh bien ! mes enfants. Voyons ! Combien a-t-elle de dents, la tortue ? (Il faut dire que la tortue, avec une expression naturelle et comme criante de vie, gardait, empaillée, la gueule entr'ouverte). Comptez bien. Prenez votre temps. Y êtes-vous ?

Il ne fallait plus nous la faire : nous la connaissions, sa tortue. N'empêche que, tout en pouffant, nous faisions mine de chercher ; on se bousculait un peu pour mieux voir ; Dubled s'obstinait à ne distinguer que deux dents ; mais c'était un farceur. Le grand Wenz, les yeux fixés sur la bête, comptait sans arrêter, et ce n'est que lorsqu'il dépassait soixante que Monsieur Brunig l'arrêtait avec ce bon rire spécial de celui qui sait se mettre à la portée des enfants et, citant La Fontaine :

— « Vous n'en approchez point. » Plus vous en trouvez, plus vous êtes loin de compte. Il vaut mieux que je vous arrête. Je vais beaucoup vous étonner. Ce que vous prenez pour des dents ne sont que des petites protubérances cutanées. La tortue n'a pas

de dents du tout. La tortue est comme les oiseaux : elle a un bec.

Alors tous nous faisions : Oooh ! par bienséance.

J'ai assisté trois fois à cette comédie. Il est vrai que j'ai redoublé la neuvième.

Nos parents, à Julien et à moi, donnaient deux sous à chacun, ces jours de sortie. Ils avaient discuté ensemble. Maman n'aurait pas consenti à me donner plus que Madame Jardinier ne donnait à Julien ; comme leur situation était plus modeste que la nôtre, c'était à Madame Jardinier de décider.

— Qu'est-ce que vous voulez que ces enfants fassent avec cinquante centimes ? s'était-elle écriée. Et ma mère accordait que deux sous étaient « parfaitement suffisants. »

Ces deux sous étaient dépensés d'ordinaire à la boutique du père Clément. Installée dans le jardin du Luxembourg, presque contre la grille d'entrée la plus voisine de l'Ecole, ce n'était qu'une petite baraque de bois, peinte en vert, exactement de la couleur des bancs. Le Père Clément, en tablier bleu, tout pareil aux anciens portiers de lycée, vendait des billes, des hannetons, des toupies, du coco, des bâtons de sucre à la menthe, à la pomme ou à la cerise, des cordonnets de réglisse enroulés sur eux-mêmes à la façon des ressorts de montre, des tubes

de verre emplis de grains à l'anis blancs et roses, maintenus à chaque extrémité par de l'ouate et par un bouchon ; les grains d'anis n'étaient pas fameux, mais le tube, une fois vide, pouvait servir de sarbacane. C'est comme les petites bouteilles qui portaient des étiquettes : cassis, anisette, curaçao, et qu'on n'achetait guère que pour le plaisir, ensuite, de se les suspendre à la lèvre, comme des ventouses ou des sangsues. Julien et moi d'ordinaire nous partagions nos emplettes ; aussi l'un n'achetait-il jamais sans consulter l'autre.

L'année suivante, Madame Jardinier et ma mère estimèrent qu'elles pouvaient porter à cinquante centimes leurs libéralités hebdomadaires. Cette largesse me permit enfin d'élever des vers à soie ; ceux-ci ne coûtaient pas si cher que les feuilles de mûrier pour leur nourriture, que je devais aller prendre deux fois par semaine chez un herboriste de la rue Saint-Sulpice. Julien, que les chenilles dégoûtaient, déclara que désormais il achèterait ce qui lui plaisait, de son côté et sans m'en rien dire. Cela jeta un grand froid entre nous, et dans les sorties du mardi où il fallait aller deux par deux, chacun chercha un autre camarade.

Il y en avait un pour qui je m'étais épris d'une véritable passion. C'était un Russe. Il faudra que je recherche son nom sur les registres de l'Ecole. Qui

me dira ce qu'il est devenu ? Il était de santé délicate, pâle extraordinairement ; il avait les cheveux très blonds, assez longs, les yeux très bleus ; sa voix était musicale, que rendait chantante un léger accent. Une sorte de poésie se dégageait de tout son être, qui venait je crois de ce qu'il se sentait faible et cherchait à se faire aimer. Il était peu considéré par les copains et participait rarement à leurs jeux ; pour moi, dès qu'il me regardait, je me sentais honteux de m'amuser avec les autres, et je me souviens de certaines récréations où, surprenant tout à coup son regard, je quittai tout net la partie pour venir auprès de lui. On s'en moquait. J'aurais voulu qu'on l'attaquât, pour avoir à le défendre. Aux classes de dessin, où il est permis de parler un peu à voix basse, nous étions l'un à côté de l'autre ; il me disait alors que son père était un grand savant très célèbre et je n'osais pas l'interroger sur sa mère, ni lui demander pour quelle raison lui se trouvait à Paris. Un beau jour il cessa de venir, et personne ne sut me dire s'il était tombé malade ou reparti en Russie ; ou plutôt une sorte de pudeur ou de timidité me retint de questionner les maîtres qui peut-être auraient pu me renseigner, et je gardai secrète une des premières et des plus vives tristesses de ma vie.

Ma mère prenait grand soin que rien, dans les

dépenses qu'elle faisait pour moi, ne me vînt avertir que notre situation de fortune était sensiblement supérieure à celle des Jardinier. Mes vêtements, en tous points pareils à ceux de Julien, venaient comme les siens de la Belle Jardinière. J'étais extrêmement sensible à l'habit et souffrais beaucoup d'être hideusement fagoté. En costume marin avec un béret, ou bien en complet de velours, j'eusse été aux anges ! Mais le genre « marin » non plus que le velours ne plaisait à Madame Jardinier. Je portais donc de petits vestons étriqués, des pantalons courts, serrés aux genoux et des chaussettes à raies ; chaussettes trop courtes qui formaient tulipe et retombaient désolément ou rentraient se cacher dans les chaussures. J'ai gardé pour la fin le plus horrible : c'était la chemise empesée. Il m'a fallu attendre d'être presque un homme déjà pour obtenir qu'on ne m'empesât plus mes devants de chemise. C'était l'usage, la mode, et l'on n'y pouvait rien. Et si j'ai fini pourtant par obtenir satisfaction, c'est tout bonnement parce que la mode a changé. Qu'on imagine un malheureux enfant qui, tous les jours de l'année, pour le jeu comme pour l'étude, porte, à l'insu du monde et cachée sous sa veste, une espèce de cuirasse blanche et qui s'achevait en carcan ; car la blanchisseuse empesait également, et pour le même prix sans doute, le tour du cou contre quoi

venait s'ajuster le faux-col ; pour peu que celui-ci, un rien plus large ou plus étroit, n'appliquât pas exactement sur la chemise (ce qui neuf fois sur dix était le cas) il se formait des plis cruels ; et pour peu que l'on suât, le plastron se faisait atroce. Allez donc faire du sport dans un accoutrement pareil ! Un ridicule petit chapeau-melon complétait l'ensemble... Ah ! les enfants d'aujourd'hui ne connaissent pas leur bonheur !

Pourtant j'aimais courir, et, après Adrien Monod, j'étais le champion de la classe. A la gymnastique, j'étais même meilleur que lui pour grimper au mât et à la corde ; j'excellais aux anneaux, à la barre fixe, aux barres parallèles ; mais je ne valais plus rien au trapèze, qui me donnait le vertige. Les beaux soirs d'été, j'allais retrouver quelques camarades dans une grande allée du Luxembourg : celle qui s'achevait à la boutique du père Clément ; on jouait au ballon. Ce n'était pas encore hélas ! le foot-ball ; le ballon était tout pareil, mais les règles étaient sommaires, et, tout au contraire du foot-ball, il était défendu de se servir des pieds. Tel quel, ce jeu nous passionnait.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne cherche plus à comprendre pour quelles raisons ma mère, quand je commençai ma huitième, me mit pensionnaire. L'Ecole Alsacienne, qui s'éle-

vait contre l'internat des lycées, n'avait pas de dortoirs ; mais elle encourageait ses professeurs à prendre, chacun, un petit nombre de pensionnaires. C'est chez Monsieur Vedel que j'entrai, bien que je ne fusse plus dans sa classe. Monsieur Vedel habitait la maison de Sainte-Beuve, de qui le buste, au fond d'un petit couloir-vestibule, m'intriguait. Il présentait à mon étonnement cette curieuse sainte sous figure d'un vieux Monsieur, l'air paterne et le chef couvert d'une toque à gland. Monsieur Vedel nous avait bien dit que Sainte-Beuve était « un grand critique » ; mais il y a des bornes à la crédulité d'un enfant.

Nous étions cinq ou six pensionnaires, dans deux ou trois chambres. Je partageais une chambre du second avec un grand être apathique, exsangue et de tout repos, qui s'appelait Roseau... Derrière la maison, un petit jardin...

.............................................

Ce jardin fut le théâtre d'un pugilat. A l'ordinaire j'étais calme, plutôt doux, et je détestais les peignées, convaincu sans doute que j'y aurais toujours le dessous. Je gardais cuisant encore le souvenir d'une aventure, qu'il faut que je raconte ici : En rentrant de l'Ecole, l'an précédent, à travers le Luxembourg et passant, contrairement à mon habitude, par la

grille en face du petit jardin, ce qui ne m'allongeait pas beaucoup, j'avais croisé un groupe d'élèves, de l'Ecole Communale dans doute, pour qui les élèves de l'Ecole Alsacienne représentaient de haïssables aristos. Ils étaient à peu près de mon âge, mais sensiblement plus costauds. Je surpris au passage des ricanements, des regards narquois ou chargés de fiel et continuais ma route du plus digne que je pouvais ; mais voici que le plus gaillard se détache du groupe et vient à moi. Mon sang tombait dans mes talons. Il se met devant moi. Je balbutie :

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez ?

Il ne répond rien, mais emboîte le pas à ma gauche.

Je gardais, tout en marchant, les yeux fichés en terre, mais sentais son regard qui me braquait ; et, dans mon dos, je sentais le regard des autres. J'aurais voulu m'asseoir ! Tout à coup :

— Tiens ! Voilà ce que je veux ! dit-il en m'envoyant son poing dans l'œil.

J'eus un éblouissement et m'en allai dinguer au pied d'un marronnier, dans cet espace creux réservé pour l'arrosement des arbres, d'où je sortis plein de boue et piteux. L'œil poché me faisait très mal. Je ne savais pas encore à quel point l'œil est élastique et croyais qu'il était crevé. Comme les larmes en jaillissaient avec abondance : — « C'est cela, pensai-

je : il se vide. » — Mais ce qui m'était plus douloureux encore c'étaient les rires des autres, leurs quolibets, et les applaudissements qu'ils adressaient à mon agresseur.

Au demeurant je n'aurais pas plus aimé donner des coups que je n'aimais d'en recevoir. Tout de même, chez Vedel, il y avait un grand sacré rouquin au front bas, dont le nom m'est heureusement sorti de la mémoire, qui abusait un peu trop de mon pacifisme. Deux fois, trois fois, j'avais supporté ses sarcasmes ; mais voilà que, tout à coup, la sainte rage me prit ; je sautai sur lui, l'empoignai ; les autres cependant se rangèrent en cercle. Il était passablement plus grand et plus fort que moi ; mais j'avais pour moi sa surprise ; et puis je ne me connaissais plus ; ma fureur décuplait mes forces ; je le cognai, le bousculai, le tombai tout aussitôt. Et, quand il fut à terre, ivre de mon triomphe je le traînai à la manière antique, ou que je croyais telle ; je le traînai par la tignasse dont il perdit une poignée. Et même je fus un peu dégoûté de ma victoire, à cause de tous ces cheveux gras qu'il me laissait entre les doigts, mais stupéfait d'avoir pu vaincre ; cela me paraissait auparavant si impossible qu'il avait bien fallu que j'eusse perdu la tête pour m'y risquer. Le succès me valut la considération des autres et m'assura la paix pour longtemps. Du coup je me

persuadai qu'il est bien des choses qui ne paraissent impossibles que tant qu'on ne les a pas tentées.

Nous avions passé une partie du mois de septembre aux environs de Nîmes, dans la propriété du beau-père de mon oncle Charles Gide, qui venait de se marier. Mon père avait rapporté de là une indisposition qu'on affectait d'attribuer aux figues. De vrai, le désordre était dû à de la tuberculose intestinale ; et ma mère, je crois, le savait ; mais la tuberculose est une maladie qu'en ce temps on prétendait guérir en ne la reconnaissant pas. Au reste mon père était sans doute déjà trop atteint pour qu'on pût espérer encore. Il s'éteignit assez doucement le 28 octobre de cette année (1880).

Je n'ai pas souvenir de l'avoir vu mort ; mais peu de jours avant sa mort, sur le lit qu'il ne quittait plus. Un gros livre était devant lui, sur les draps, tout ouvert, mais retourné, de sorte qu'il ne présentait que son dos de basane ; mon père avait dû le poser ainsi au moment où j'étais entré. Ma mère m'a dit plus tard que c'était un Platon.

J'étais chez Vedel. On vint me chercher ; je ne sais plus qui ; Anna peut-être. En route j'appris tout. Mais mon chagrin n'éclata que lorsque je vis ma mère en grand deuil. Elle ne pleurait pas ; elle se contenait devant moi ; mais je sentais qu'elle avait

beaucoup pleuré. Je sanglotai dans ses bras. Elle craignait pour moi un ébranlement nerveux trop fort et voulut me faire boire un peu de thé. J'étais sur ses genoux ; elle tenait la tasse, en levait une cuillerée qu'elle me tendait, et je me souviens qu'elle disait, en prenant sur elle de sourire :

— Voyons ! celle-là va-t-elle arriver à bon port ?

Et je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi.

(*Nouvelle Revue Française*).

---

# VOYAGES

## En Espagne

*Hendaye.*

Moins fatigué j'eusse occupé sans doute, chaque jour, quelques pages simplement à louer ce pays. Pourtant je n'y fus amoureux de rien ni de personne ; mais la lumière azurée, mais je ne sais quelle senteur sauvage parmi le luxe épais du printemps...

*

Si pressante qu'ait été notre curiosité à Valence, arrivés le matin, vers midi nous ne songeons qu'à repartir.

— Pourtant pas sans avoir vu la cathédrale...

Guidés par notre fantaisie de calle en calle, nous voici devant elle brusquement. C... qui fume un assez bon cigare m'envoie en éclaireur voir

« si ça vaut la peine d'entrer ». Le cigare n'étant pas achevé quand je ressors, nous repartons...

Mais était-ce bien la cathédrale ?

*

J'ai dormi comme un minéral. Matin charmant ! Une joie inouïe carillonne à travers la ville ; c'est l'heure où les troupeaux la parcourent ; chaque chèvre qui passe égrène en trottinant la note unique de sa clochette. L'air est tout parfumé d'azur ; les toits brillent. Fuir ! ah ! fuir plus au sud et vers un dépaysement plus total. C'est par un tel matin que l'espoir le plus confiant et le plus hardi de notre âme appareille, et que la toison d'or tremble devant Jason.

*

Elche. — Grâce à nos manteaux du Tyrol nous passons ici pour deux toreros catalans.

*

Ainsi que naguère à Séville, les « cercles » sont ce que j'admirai le plus à Murcie. Ces cercles ont ceci de particulier qu'ils sont toujours rectangulaires.

On dirait l'intérieur d'un omnibus dont les deux côtés se seraient beaucoup reculés. Touchant les deux murs latéraux, deux rangs de larges fauteuils se font face. Dans chaque fauteuil un cercleux. Chaque cercleux fume un cigare et, de biais, regarde passer le passant. Le passant, en passant, regarde le cercleux fumer son cigare. Une grande glace sans tain sépare les cercleux des passants : vu du dehors le cercle a l'air d'un aquarium.

Les cercles sans prétentions sont de plain-pied avec la rue. (C'est une rue où ne passent point de voitures.) D'autres, un peu plus relevés, présentent les genoux du cercleux à hauteur de l'œil du passant. L'assis domine. Ni livres, ni journaux, ni consommation autre que celle des cigares ; ni conversation possible de fauteuil à fauteuil trop distant. Sur la devanture d'un de ces aquariums où stagnent ainsi quelques turbots, on lit « Circulo instructivo ».

*

Lorsqu'on vient en Espagne assoiffé de soleil, de danses et de chants, rien de morne comme la salle d'un cinématographe où la pluie nous force à demander abri. Chants et danses, en vain nous en avons quêté jusqu'à Murcie. A Séville sans doute on en trouve encore ; à Grenade... Oui je me sou-

viens que dans l'Albaycin, il y a près de vingt ans (rien depuis, non pas même les chants de l'Egypte, n'a su toucher endroit plus secret de mon cœur), c'était, la nuit, dans une vaste salle d'auberge, un garçon bohémien qui chantait ; un chœur, à demi-voix, d'hommes et de femmes, puis de subites pauses, coupaient ce chant haletant, excessif, douloureux, où l'on sentait son âme, à chaque défaut de souffle, expirer. L'on eût dit une première ébauche de la dernière ballade de Chopin ; mais cela restait comme en marge de la musique ; non pas espagnol, mais gitane, irréductiblement. Pour réentendre ce chant, ah ! j'eusse traversé trois Espagnes. Mais je fuirai Grenade de crainte de ne l'y réentendre point.

Du reste un temps affreux nous fit rebrousser chemin vers le nord.

Au souvenir de cette soirée reste attaché celui d'une rougeur.

C'était aux vacances de Pâques. Je voyageais avec ma mère. J'avais un peu plus de vingt ans ; mais je n'eus vingt ans qu'assez tard ; j'étais encore tendre et neuf.

Pour le divertissement de quelques touristes, un manager avait organisé une soirée de danses au premier étage d'une posada de faubourg. Déjà je répugnais alors à tout ce qui sent l'apprêt... mais

quel autre moyen de voir ces danses ? Elles ne s'exhiberont bientôt plus que dans les music-halls et les cabarets de Paris.

Habanera, cachucha, seguedille authentiques nous furent servies ce soir-là. Sur trois des côtés de la salle, des chaises de paille et des bancs réservés aux touristes étaient disposés sur deux rangs. J'étais assis à côté de ma mère ; nous avions en face de nous une vingtaine d'Espagnols et de gitanes, dont six femmes ; les uns très pâles, les autres tannés comme le cuir de leurs souliers. (Je dis cela par romantisme ; mais je crois qu'à peu près tous étaient chaussés d'espadrilles.) Chaque femme à son tour se levait et dansait, seule ou bien avec un cavalier ; le chœur des instruments, des claquements de main et des voix rythmait la danse...

Le spectacle, un peu morne au début, s'animait. On en était peut-être à la troisième danse ; celle qui la dansait, une Andalouse sans doute, au teint rose, s'agitait du ventre et des bras selon la mode des juives algériennes, et faisait flotter deux foulards, l'un caroubier, l'autre cerise qu'elle tenait au bout des doigts. Vers la fin de la danse elle commença de toupiner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, d'abord au mitan de la salle, puis en grand cercle, à la manière d'un toton près de choir, suivant le rang des spectateurs qu'elle frôlait. Au moment

qu'elle passait devant moi, vlan ! je reçus du foulard dans la figure ; et le foulard tomba sur mes genoux. J'eusse voulu que ce fût par maladresse et par hasard ; mais non : c'était direct, subit et concerté, discret... C'est ce qu'au même instant je dus comprendre, et je sentis un flot de sang m'éblouir — car ce petit manège s'éclairait au souvenir d'une chanson que parfois chantait une petite couturière qui venait travailler chez nous ; elle chantait cela lorsqu'elle était bien sûre que ma mère ne pouvait pas l'entendre ; j'ai su depuis que c'était tout bonnement la *chanson de Madame Angot*, « pas bégueule, forte en gueule », etc... ; il y était question, au cours d'un couplet, du sultan qui « lui jeta le mouchoir ». J'entendais bien ce que le geste voulait dire ; évidemment ce devait être d'un usage courant dans certains pays.

Plus rouge encore que le foulard, que je dissimulai précipitamment sous ma veste, je m'efforçai de croire que ma mère n'avait rien vu et songeai avec suffocation aux suites possibles de mon « aventure »... La fête cependant continuait. Je ne prêtais plus qu'une faible attention aux trémoussements d'un couple de bohémiens ; mais, au moment que cette nouvelle danse s'achevait en délire et que les applaudissements des spectateurs éclataient, je vis avec stupeur la gitane tout à coup quitter la danse,

sortir un petit mouchoir de son sein et le jeter non loin de nous sur les genoux d'un vieux daim qui n'applaudissait point, mais, à petits coups de canne, faisait résonner le plancher. Le daim assurément connaissait les usages ; et mon œil ne le quittait plus. Qu'allait-il faire ?

Très calme et souriant, il se saisit du petit mouchoir, fouilla dans son gousset, en sortit une pièce blanche, très ostensiblement la roula dans un coin du mouchoir, fit un nœud par-dessus, puis, de loin, jeta le tout vers l'Espagnole... Tout rassuré je ressortis de dessous ma veste le foulard rouge et demandai une piécette à ma mère. A présent que je recouvrais contenance, ce qui me dépitait surtout c'est que, des six Espagnoles ou gitanes que cette fête rassemblait, celle qui m'avait « jeté le mouchoir » était de beaucoup la moins belle.

# Voyage au Val d'Andorre

Dimanche à lundi : nuit aux bains de Saint-Vincent.

La lune, je ne sais par quel mystère admirable, est pleine depuis quatre à cinq jours. Ma chambre, à l'extrémité de l'hôtel, domine de très haut la rivière, dont un peu en amont je distingue à travers les branches l'eau scintiller : pas d'autre bruit que celui de cette eau fuyante. Que la nuit coule lentement ! L'objet qu'on ferait tomber du balcon, à peine entendrait-on sa chute. Ah ! rester là, ivre et dévêtu sous la lune, à cuver la chaleur du jour. Il fait si beau qu'on ne comprend pas pourquoi tous les oiseaux de nuit sont muets ; on s'étonne ; tout semble attendre.

Départ à cinq heures ; une heure de patache. A ***, la route cesse. On passe sur un pont de bois tremblant et déjeté. Les mules chargées de nos sacs et de nos couvertures passent à gué. Le sentier s'enfonce sitôt après dans la montagne.

A six heures nous faisons la rencontre du Jabiru qui, parti ce matin à trois heures de la Seo d'Urgel, descend en même temps que nous d'une autre patache. Le Jabiru voyage avec son fils. Tandis que notre ami E. R... se découvre avec le Jabiru d'intéressantes relations communes, nous convenons, Iehl et moi, qu'il sied de voir en lui le représentant bien caractérisé d'une espèce ; espèce que depuis peu de temps des psychologues de nos amis travaillent à définir ; baptisée récemment par le charmant dessinateur Charles Delaw, elle appartient à la famille des échassiers. Le Jabiru porte le plus souvent le bec pointu ; pourtant la variété qui s'offre à nous présente le bec en spatule, ce qui nous porte à chercher ailleurs les signes distinctifs du Jabiru. Il appartient à notre époque de les fixer, car jusqu'aujourd'hui l'espèce est demeurée indécise et flottante entre deux ou trois types convenus dont à présent elle se différencie. J'encourage Iehl à écrire l'histoire de la formation du Jabiru ; déjà nous précisons ses traits essentiels :

La conversation du Jabiru est assez difficile à rapporter car chacune de ses phrases porte la marque de l'impersonnalité.

Le Jabiru ne se sert jamais que du mot propre.

Le Jabiru répugne au banal, mais il se dérobe au tragique.

Nous constatons que la complaisance de la variété

à spatule est sans bornes ; grâce aux relations de notre ami, cette complaisance va jusqu'à nous offrir une place dans l'auto qui doit attendre le Jabiru à Bourg-Madame.

Toute table d'hôte qui se respecte a son Jabiru ; on rencontre rarement plus d'un Jabiru par table d'hôte.

Le Jabiru ne se rend jamais compte de la mauvaise impression qu'il produit.

Le Jabiru a fait son droit ; est avocat ; mais ne plaide pas, par insuffisance d'organe.

Le Jabiru ne voyage jamais sans son kodak.

Le Jabiru préfère aux sandales basques que je renouvelle à Belver, le soulier ferré des montagnes.

Le petit Jabiru fait la route à mulet ; il s'arrête en route et s'attarde, car la cuisine à l'huile a quelque peu relâché ses intestins.

Arrivée à Belver où nous déjeunerons. Iehl et moi nous laissons la caravane continuer ; le Jabiru apprend avec réprobation notre intention de nous plonger d'abord dans le canal, au pied de la colline que coiffe la ville. Loin des regards du Jabiru, nous nous dévêtons, dans une prairie, sous des saules, entre la rivière et un canal peu profond mais assez rapide, où chaque brasse dans le sens du courant nous entraîne comme la marche sur un tapis roulant.

Auberge de Belver. Olives fondantes qu'on suce en attendant le repas. Grange énorme aménagée comme un palais ; corridors aux voûtes de foin doré ; dans une cour au plein soleil, des chevaux en manège foulent les gerbes de blé. Le Jabiru qui ne se baigne jamais qu'en baignoire, et ne fait jamais dans la campagne, se montre consterné par l'état des lieux.

La tartane du Jabiru prend les devants ; notre cheval est fourbu. On aperçoit sur la hauteur Puigcerda trop longtemps avant d'y atteindre ; mais Bourg-Madame est tout auprès. A Bourg-Madame, l'auto venu à sa rencontre avec sa femme et son plus jeune fils, nous enlève le Jabiru.

Bourg-Madame, porte de l'Espagne, ne doit qu'à la proximité de Puigcerda sa faveur. Bædeker nous apprend que Puigcerda est fréquenté par la haute société espagnole. A l'heure où nous y arrivons, c'est-à-dire à la tombée du jour, la haute société déserte éperdument la ville ; de fastueux autos descendent en trombe la pente que nous gravissons. Où vont-ils ? — Nous aurons la réponse dans une heure, quand, redescendant à Bourg-Madame, nous les retrouverons, rangés tout au long de l'unique tronçon de rue. De cinq à sept les autos de Puigcerda descendent s'approvisionner d'essence, qui coûte en France meilleur marché.

Qu'ils sont riches ! Certains, en guise de trompe, exhibent un dragon de cuivre doré qui semble envolé du Brésil. Rien à faire, rien à voir, rien à boire à Bourg-Madame. Sur une longueur de cinquante mètres, des bancs de bois sont rangés contre les murs des maisons ; là s'assoient senoras et senoritas de la haute société dont chaque auto espagnol verse sur le pavé de Bourg-Madame de huit à douze représentants. D'autres senoras et la plupart des hommes se tiennent debout sans rien dire, et sans paraître penser à rien. Toutes et tous très laids, très vulgaires, insolemment riches et immensément sots. Que font-ils, le reste du jour ? A présent que les autos ont bu, qu'attendent-ils ?... De l'autre côté de la rue, les chauffeurs prennent des airs de grands d'Espagne.

A sept heures nous nous mettons à table ; tous les autos sont encore là. A sept heures et quart, me levant de table pour voir ce qu'ils deviennent, tous les autos ont disparu.

*Six heures du matin. Quillan.*

J'ai reconduit mes trois compagnons à la gare ; le ciel est plus pur et soyeux que jamais. Un mystère riant flotte sous les avenues de platanes, poussière légère qui simule une brume. Alibert ne vient

me retrouver qu'à huit heures. Il m'a laissé hier son manuscrit que je vais lire en l'attendant. Ces vers occupent et soutiennent ma joie. Est-il déjà fini notre voyage ? Que je marcherais vite ! Que je monterais haut, ce matin !

---

# La Marche Turque

---

*Août 1914.* *à M. A. G.*

*Pour vous j'arrache à mon carnet de route et je copie, en postscriptum aux insuffisantes lettres que je vous adressais de là-bas, ces feuilles plus insuffisantes encore. Je me proposais de les compléter, de les parachever ; je ne puis. On note au jour le jour, en voyage, avec l'espoir, une fois de retour de recomposer à loisir les récits, de retracer soigneusement les paysages ; puis on s'aperçoit que tout l'art qu'on y met ne parvient qu'à diluer l'émotion première, dont l'expression la plus naïve restera toujours la meilleure. Je transcris donc ces notes telles quelles et sans en adoucir la verdeur. Hélas ! les jours les mieux remplis et par les émotions les plus vives sont aussi ceux dont rien ne reste sur ce carnet, ceux où je n'eus le temps que de vivre.*

A contempler l'aridité du sol, l'immense terrain vague entre Andrinople et Tchataldja, on s'étonne moins que les Turcs ne l'aient pas plus âprement défendu. Des lieues et des lieues se déroulent sans

une habitation, sans une âme. Le train accepte tous les détours que lui proposent les méandres d'un petit cours d'eau, et ces courbes continuelles l'obligent à une extrême lenteur. Pas un tunnel, pas un pont, pas même un remblai. Un ingénieur qui voyage avec nous, m'explique que le baron Hirsch, chargé de l'entreprise, était payé à tant le kilomètre. Une fortune !

Des chiens errants accourent de loin vers le train ; on leur jette, du wagon restaurant, les restes du repas dans des sacs de papier qu'ils déchirent.

Entre les touffes d'iris sans fleurs et de roseaux, sur les bords d'un fossé demi-plein d'une eau grise, collées contre la vase, des tortues, des familles de tortues, des hordes de tortues, plates, couleur de boue ; on dirait des punaises d'eau.

Joie de revoir enfin des cigognes. Voici même quelques chameaux. De-ci, de-là, de flamboyantes touffes de pivoines sauvages — que notre voisine, une riche Arménienne de Brousse s'obstine à prendre pour des coquelicots.

Mon compagnon entre en conversation avec un eune turc, fils de pacha, qui revient de Lausanne où il « apprenait la peinture » ; voici sept mois qu'il a quitté pour la première fois sa famille ; il y rentre avec un volume de Zola sous son bras : *Nana*, qu'il dit « beaucoup aimer » ainsi que « les livres de Madame

Gyp ». Il se déclare « jeune Turc » de tout son cœur, et croit à l'avenir de la Turquie ; mais cela me retient d'y croire.

1er mai.

Constantinople justifie toutes mes préventions et rejoint dans l'enfer de mon cœur Venise. Admire-t-on quelque architecture, quelque revêtement de mosquée, on apprend, (et l'on s'en doutait) qu'elle est albanaise ou persane. Tout est venu ici, comme à Venise, plus qu'à Venise, à coup de force, à coup d'argent. Rien n'est jailli du sol ; rien d'autochtone ne se retrouve au dessous de cette écume épaisse que fait le frottement et le heurt de tant de races, d'histoires, de croyances et de civilisations.

Le costume turc est ce qu'on peut imaginer de plus laid; et la race, vraiment, mérite le costume.

O Corne d'or, Bosphore, rive de Scutari, cyprès d'Eyoub ! au plus beau paysage du monde je ne saurais prêter mon cœur, que je n'y puisse aimer le peuple qui l'habite.

2 mai.

Joie de quitter Constantinople, qu'il appartient à d'autres de louer. Riante mer où les dauphins exultent. Aménité des rives de l'Asie ; grands arbres proches, où viennent s'ombrager les troupeaux.

Samedi, Brousse.

Jardin de la Mosquée de Mourad I$^{er}$ où je me suis assis, non au bord de cette vasque ruisselante, centre de la terrasse en balcon, mais tout à gauche de la terrasse, sur la margelle de marbre d'une autre vasque plus petite qu'abrite un kiosque de bois peint. Une simple ouverture ronde, du cœur profond et frais du bassin, pousse un gonflement d'eau qui palpite, silencieuse éclosion de la source au-dessus de laquelle longuement je reste penché. Au fond du bassin également, mais sur le côté, une autre bouche exacte boit. Dans ce plateau de marbre, où l'eau se repose un instant, de minuscules sangsues se promènent.

Sur le mur blanc de la mosquée s'agite l'ombre d'un platane. A la manière de Sienne, mais selon un tout autre esprit, un arceau simple et presque sans relief surmonte et fiance deux plus jeunes arceaux. Dans le retrait du relief, les nids d'un peuple d'hirondelles. A mes pieds le vert Sahel de Brousse, où s'étend la paix lumineuse. Il fait tranquille. L'air est ineffablement limpide ; le ciel, clair comme ma pensée.

Ah ! ah ! recommencer à neuf, et sur de nouveaux frais ! Eprouver avec ravissement cette tendresse exquise des cellules où filtre l'émotion comme un lait... Brousse aux épais jardins, rose de pureté,

rose indolente a l'ombre des platanes, se peut-il que ne t'ait point connue ma jeunesse ? Déjà ? Est-ce un souvenir que j'habite ? Est-ce bien moi qui suis assis dans cette petite cour de mosquée, moi qui respire, et moi qui t'aime ? ou rêvé-je seulement de t'aimer ?... Si bien réellement j'étais, aurait-elle volé si près de moi, cette hirondelle ?

Dimanche. Brousse

Dès que j'aime un pays, c'est pour souhaiter d'y vivre. Mais ici je ne ferais point d'amis. Ma solitude ne s'apparente qu'aux arbres, qu'aux bruit des eaux courantes, qu'aux ombres que tressent les treilles au-dessus des rues du marché, le peuple est laid ; c'est l'écume que les civilisations ont laissée.

Cinq petits juifs nous accompagnent aujourd'hui de la Mosquée Verte jusqu'au bazar et à l'hôtel. Chacun d'eux semble de race différente, et de deux seulement on devinerait qu'ils sont juifs. Ce sont des juifs d'Espagne, ainsi que tous les juifs de Brousse. Ils fréquentent l'école française et parlent notre langue avec une déconcertante abondance. Ils demandent à notre compagne : — « C'est vrai, Madame, que dans la France chaque chien possède un maître ? » — et encore : — « Dans la France, n'est-ce pas, l'eau n est pas bonne et on ne peut boire que du vin ? »

Chacun d'eux se propose de gagner Paris dans

deux ans, après un premier examen, puis, là-bas, de pousser plus loin ses études à l'école juive orientale d'Auteuil, pour enfin devenir *Monsieur*.

Mardi.

Le premier jour je n'achetai qu'une petite coupe de porcelaine, vieille et qu'on eût cru venir d'un Orient plus lointain. Elle est grande à tenir dans la main. Des dessins bleuâtres couvrent un fond de jaunâtre blanc craquelé.

Rien de plus décevant d'abord que ce bazar où nous fîmes ce premier jour une promenade désenchantée. Au dessus des boutiques banalisées, les écharpes de soie uniformément bariolées nous faisaient fuir. Mais le second jour nous entrâmes dans les boutiques.

Ce second jour j'achetai trois robes de soie ; l'une verte et l'autre amarante ; chacune striée de fils d'or. La verte a des reflets violets ; elle convient aux jours de méditation et d'étude. L'amarante a des reflets d'argent ; j'en ai besoin pour écrire un drame. La troisième est couleur de feu ; je la revêtirai les jours de doute, et pour aider l'inspiration.

Ces robes obligèrent l'achat de chemises orientales, aux larges manches non boutonnées ; puis de souliers turcs à semelle concave, où le pied se sent étranger.

Comme je m'en revenais du bazar, je vis, ce matin là, dans l'étroite rue qui fuit au loin vers la montagne, deux mulets chargés de neige ; elle avait été recueillie sur l'Olympe ; une étoffe de laine l'enveloppait à demi, la soutenait et la préservait du contact pénétrant des cordages ; de chaque côté du mulet on aurait dit un bloc de marbre.

J'ai découvert, un peu au-dessus de la ville, un lieu de repos délectable ; l'herbe où s'étendre est fraîche ; un rideau de hauts peupliers y répand une ombre légère. Devant moi se déploie la ville ; à mes pieds le torrent qui la traverse et que tantôt je remontai, loin, m'enfonçant dans ce ravinement dernier de l'Olympe, aride et laid, mais qui me promettait un peu plus haut, aperçu de très loin, un troupeau de chèvres que paissait sans doute un berger. Ah ! que d'heures ainsi je perdis, sur les pentes de l'Apennin ou de l'Aurès, à suivre les brebis ou les chèvres, auprès des pâtres, pâtre moi-même, écoutant le chant de leur rustique flûte murmurer à mon cœur : *Utinam ex vobis unus...*

Brousse. La Mosquée Verte.

Lieu de repos, de clarté, d'équilibre. Azur sacré azur sans rides ; santé parfaite de l'esprit...

Un dieu exquis t'habite, ô mosquée. C'est lui qui

conseille et permet la suspension spirituelle, au centre de l'ogive et la rompant, de cette pierre plate, là, précisément là où devraient se rencontrer les deux courbes, à cet endroit secret, actif, lieu de coïncidence et d'amour, qui font trève et s'offrent à se reposer. O sourire subtil ! Jeu dans la liberté précise ! Que tu en prends donc à ton aise, délicatesse de mon esprit !...

Longtemps j'ai médité dans ce saint lieu, et j'ai compris enfin que c'est ici le *dieu de la critique* qui attend nos dévotions, et que c'est à l'*épuration* qu'il invite.

9 mai. En route pour Nicée.

J'aurais quitté Brousse avec moins de regrets il y a quelques jours ; cette petite ville est d'un charme, d'une beauté très mystérieusement captivante. Tout d'abord j'y recherchais trop mes souvenirs d'Algérie et je me désolais de n'y trouver ni musiques, ni vêtements blancs, et rien que de hideux visages... Mais comment oublier désormais cette promenade du soir, hier, à l'heure des muezzins, et prolongée jusque dans la nuit, par ces ruelles silencieuses, coupées de cimetières en jardin ; et cette vue enfin sur la ville entière, baignant, flottant dans une fumée bleue que perçaient les hauts minarets...

Nous avons quitté Brousse dès cinq heures. Le

temps était couvert ; une brume assez épaisse voilait les derniers plans, comme ce rideau de tulle gris qu'on fait tomber dans les féeries pour changer la toile de fond. Les arbres au bord de la route en paraissent plus énormes encore. Au-dessous de ces grands arbres qui surgissent du brouillard par instants, une culture continue de petits mûriers nains occupe en rangs serrés les environs immédiats de la ville. Plus loin ce sont des champs, puis d'assez vastes espaces vides. La route enfin s'élève lentement et les espaces labourés se font plus rares. Les Grecs, les Arméniens cultivent ces champs ; presque jamais les Turcs ; de sorte que, sans l'immigration, resterait à peu près à l'abandon la terre. C'est du moins ce que nous affirme notre drogman, juif de Buenos-Ayres, qui parle toutes les langues excepté l'hébreu, sujet du sultan, italien d'origine malgré son nom allemand, si difficile à prononcer qu'il a dû prendre un nom de guerre.

Nicolas porte un costume de globbe-trotter : nicker-bocker, guêtres de cuir verni. Son fez est doublé d'une coiffe ; il le soulève souvent pour s'éponger, car il a la sueur facile, et découvre un chef rond et ras. C'est sur les conseils d'un médecin de ses amis qu'il se rase : au Caire il avait mal aux yeux, à cause des mouches et du sable ; alors ce médecin lui a dit : rasez-vous et, tous les matins, trempez-vous

les yeux dans du jus de citron. Depuis ce jour il est toujours rasé et n'a plus jamais mal aux yeux.

Il porte beau, se rengorge, est familier avec les autorités du pays, obséquieux avec les étrangers, hautain avec les inférieurs, fort de tout l'argent des touristes qu'il accompagne. Sur quoi que ce soit qu'on l'interroge, il a réponse prête et continue de répondre longtemps après qu'on ne le questionne plus.

Comme la montée se fait plus rude, nous descendons de voiture. Nicolas accoste les gens sur la route. Ici c'est un berger ; plus loin un bûcheron qui plie sous un fagot et sourit en nous voyant passer. Nicolas pointant du doigt vers son visage :

— Regardez ses dents ! Et jamais il ne les lave. Charmant jeune homme ! Extra-extra ! Sont tous comme ça dans ce pays. J'en ai jamais vu un pareil. Regardez ce qu'ils sont contents de voir des étrangers. Ça est interessant. Rien que ça vaut le voyage Etc...

A propos de tout et de n'importe quoi il répétera ces formules.

Emotion de découvrir dans la montagne le daphné buissonneux de Cuverville, tout en fleurs. La flore n'est pas très dépaysante : je retrouve les cistes de l'Esterel, mêlés aux églantiers de Normandie. Mais

chaque plante ici paraît plus robuste et plus pleine, étalant un feuillage intact. Sans doute ces plantes doivent leur parfaite santé à la grande abondance d'oiseaux qui les débarrassent des insectes.

Que d'oiseaux ! chaque arbre en est peuplé ; le brouillard pénétré de leurs chants mélancoliques. Les Turcs religieusement les protègent. A Brousse sur la place du marché circulent tranquillement deux vieux vautours pelés et quatre cigognes blessées. On en voit partout, des cigognes ; elles m'amusent comme au premier jour et me consolent un peu de l'absence des chameaux.

Vers neuf heures le brouillard s'est levé, puis entr'ouvert après que nous eûmes doublé la montagne et nous avons pu voir derrière nous tout le massif de l'Olympe neigeux.

Oh ! que la lumière était belle ! quand, ayant franchi le col, je découvris l'autre versant... J'avais laissé mes compagnons regagner les voitures et continué seul à pied la montée, biaisant, pressant le pas, désireux d'arriver avant eux au col et de m'y attarder un instant ; mais il se reculait sans cesse, comme il advient dans les montagnes où la hauteur qui paraît la dernière en cache une autre plus lointaine, d'où se découvre encore une nouvelle élévation. C'était l'heure où les troupeaux rentrent qui

animent les pentes du mont, et je marchais depuis longtemps dans l'ombre où chantaient avant de s'endormir les oiseaux.

Sur l'autre flanc tout était d'or. Le soleil se couchait par delà le lac de Nicée vers lequel nous allions descendre, qu'éblouissait l'horizontal rayon. On distinguait, à demi caché par la verdure, le petit village d'Isnic, trop au large dans les murs de l'antique cité. Pressées par l'heure, nos voitures sans frein dévalèrent d'un train de chute, dédaignant les lacets, coupant court au gré de périlleux raccourcis. Je ne comprends plus bien ce qui fait verser les voitures, puisque les nôtres n'ont pas versé... Au pied du mont, les chevaux se sont arrêtés pour souffler ; une source était là, et je crois qu'on les a fait boire. Nous étions repartis de l'avant. L'air était étrangement tiède ; des nuées d'éphémères dansaient dans la dorure du couchant. A notre droite, bien que le ciel fût déjà sombre, on ne voyait pas une étoile ; et nous nous étonnions que pût briller déjà si fort Vénus, unique, au-dessus de l'embrasement du ciel. Comme nous allions franchir la porte d'Hadrien, la lune a commencé de paraître par dessus l'épaule du mont, la pleine lune, énorme, subite et surprenante comme un dieu. Et depuis ma première arrivée à Touggourt, je ne crois pas avoir goûté d'émotion plus étrange que cette entrée de

nuit dans le petit village d'Isnic, honteux, moisi, décomposé de misère et de fièvre, blotti dans les décombres solennels de son trop énorme passé.

Après un bref repas fait des provisions que nous avions emportées de Brousse, nous sommes ressortis dans la nuit. La clair de lune était doux et splendide. Fondrières au sortir de l'auberge ; le sol semble pourri. Devant la porte, un enfant immobile, appuyé contre le mur ; son visage est rongé d'un chancre. Nous nous aventurons au hasard. A l'extrémité d'une rue défoncée l'espace s'ouvre ; devant nous de larges fleurs pâles, dont on n'aperçoit pas la tige, de-ci de-là faiblement se balancent et semblent flotter : c'est un champ de pavots. Non loin une chouette pleure sur la ruine d'une mosquée ; l'oiseau s'envole à notre approche... Nous retournons vers le mystérieux village assoupi ; pas un feu ; pas un bruit ; tout semble mort.

10 mai.

En voiture jusqu'à Mekedje ; puis en wagon jusqu'à Eski Cheïr. Plaine immense et sans agréments, où règne en toute sûreté la lumière. Parfois un grand troupeau de ces buffles noirs que déjà nous admirions à Constantinople ; des cigognes. Mon œil goûte inlassablement l'inépuisable attrait de l'espace.

Afioun Kara Hissar.

« Le château noir de l'Opium ». Empire du morne et de la férocité. Alentour de la ville, de grands champs de céréales, mais pas trace des champs de pavots dont parle Joanne et qui sont, prétend-il, si beaux au mois de mai.

Notre train rapatrie grande quantité de soldats. Ceux que nous avons trouvés dans le train en montant à Eski Cheïr viennent de Constantinople ; ils ont fait la guerre des Balkans, et sortent enfin à présent des hôpitaux ou des prisons. Ceux qui montent à Afioun Kara Hissar reviennent par Smyrne du Yemen, après avoir réduit une insurrection des Arabes. Terriblement réduits eux-mêmes. La plupart sont loqueteux, sordides ; quelques-uns semblent moribonds. Nicolas nous appelle pour nous en montrer un qui n'a plus qu'une guêtre et, à l'autre jambe, qu'un soulier ; qui n'est plus vêtu que de hardes. Son pantalon de toile, déchiré, retombe sur la jambe sans guêtre. Sa maigreur est hideuse et sa faiblesse telle qu'on a dû le hisser dans le train. Sur le quai de la station d'Afioun, d'abord, il restait assis sur un sac ; un camarade était penché vers lui, et sans doute lui proposait quelque nourriture, à qui le moribond répondait en balançant la tête ; son regard me rappelait celui d'un chameau abandonné

que je vis le long de la piste entre M'reyer et Tougourt qui, un instant, souleva la tête pour regarder passer notre voiture, puis qui la laissa retomber ; à la fin il accepte un peu d'eau, ou je ne sais quoi, que l'autre soldat lui fait boire, et pour remercier il essaie un sourire, grimace affreuse qui découvre toutes ses dents.

— Madame a vu comme il est vêtu, dit Nicolas. Sont tous comme ça dans l'armée turque. J'en ai jamais vu un pareil !

A une petite station après Eski Cheïr, nous le vîmes descendre. Il semblait n'être pas sûr de devoir descendre là. Etait-ce bien là son pays ? On eût dit qu'il ne le reconnaissait pas. Il n'était reconnu par personne. Il fit le salut militaire en passant près d'un chef, qui ne lui rendit pas son salut. Une grande quantité de gens était venue du village, distant de plusieurs kilomètres. Le train s'arrêta quelque temps et nous vîmes tout ce monde repartir joyeusement dans des voitures, emmenant les nouveaux arrivés. Nous nous attendions à le voir monter dans l'une d'elles ; mais non, et quand aux abords de la station ne resta plus personne, de notre train qui s'éloignait nous le vîmes faire quelques pas en avant sur la route, puis demeurer là, tout droit, tout seul, sous l'ardent soleil.

Koniah.

Madame M. de S..., notre compagne, est ici la seule femme, comme nous sommes les seuls touristes. Les gens qui prennent leur repas près de nous sont ici *pour affaires* ; de toutes les nationalités ; mais rien qu'à les voir on comprend qu'ils ne viennent pas à Koniah pour des prunes.

L'hôtel est à côté de la gare et la gare est loin de la ville ; un petit train y mène à travers la plus morne banlieue... Mais avant de parler de Koniah, je dois dire à quel point je m'étais monté l'imagination sur cette ville. C'est aussi que je croyais encore (et j'ai du mal à ne pas croire) que plus on va loin plus le pays devient étrange. Il n'y a pas très longtemps que le chemin de fer permet d'aller presque aisément à Koniah. Avant de partir, j'avais vu la photographie d'admirables restes de monuments seldjoucides que je devais trouver ici. D'après eux je construisais toute la ville, somptueuse et orientale à souhait. Je savais enfin que c'était la ville des derviches, quelque chose comme un Kairouan turc...

Et sitôt après le dîner, l'esprit affamé de merveilles et prêt à toutes les stupéfactions, Ghéon et moi nous étions sortis dans la nuit ; nous ne savions pas que la ville était si distante et la solitude autour de l'hôtel nous surprit. Quelques lumières aux côtés d'une

large avenue étaient celles de médiocres cafés et de quelques échopes sans caractère ; puis un espace béant plein de nuit. A quelques centaines de mètres pourtant une clarté beaucoup plus vive nous attira ; quelque casino, pensions-nous ; non ; c'étaient les lanternes-phares d'une auto — celle d'Enver-Bey, apprîmes-nous le lendemain, qui va de ville en ville, accompagné du général allemand Liman von Sanders, s'assurer des forces dont dispose encore la Turquie. Malgré toutes les promesses qu'il put faire de ne reprendre point la guerre avant cinq ans, ce voyage ne nous dit rien qui vaille et nous entendons circuler, depuis que nous sommes en Anatolie, les bruits les plus inquiétants.

Nous rentrâmes ce premier soir fort déconfits de notre exploration nocturne. Le lendemain, levé dès avant cinq heures, je pris le premier tram pour la ville.

Il faut bien finir par avouer que Koniah est de beaucoup ce que j'ai vu de plus hybride, de plus vulgaire et de plus laid, depuis que je suis en Turquie, comme il faut avouer enfin que le pays, le peuple tout entier dépasse en infirmité, en informité l'appréhension ou l'espérance. Fallait-il venir ici pour savoir combien tout ce que je vis en Afrique était pur et particulier ? Ici tout est sali, gauchi, terni, adultéré. Certes Koniah se banalise un peu plus cha-

que année, surtout depuis que l'atteint le « Baghdad Bahn » ; surtout depuis qu'un décret de police vient d'ordonner, pour des raisons de salubrité, la démolition de toutes les maisons à toit plat et leur reconstruction selon un modèle à toit de tuiles ; mais il faudrait, je suppose, remonter, non pas de vingt ou de cinquante ans en arrière, mais bien de quelques siècles pour retrouver à Koniah quelque authentique et particulière saveur. Pour ajouter à sa disgrâce, (je devrais dire plutôt : à sa défaveur dans mon esprit) Koniah par sa position par rapport à la montagne voisine et à la plaine, rappelle irrésistiblement Biskra. Mais combien ces montagnes sont moins belles, et de formes et de couleur, que les monts de l'Hamar Khadou ; combien moins belle que le désert, cette plaine ; moins beaux ces arbres que les palmiers, et que les Arabes ces Turcs.

Dans tout le vaste pays parcouru, à peine avons-nous rencontré de-ci, de-là, quelque costume ou quelque figure sur qui le regard eût plaisir à poser, de quelque Tzigane, ou Kurde, ou Albanais amené jusqu'ici on ne sait par quelle aventure. Pour les autres, tant Turcs que Juifs, tant Arméniens que Grecs ou que Bulgares, tous ces porteurs de fez me paraissent également laids ; et chacune de ces races aux vocations si diverses que conglomèrent en une tourbe épaisse chaque côté de la Turquie, si parfois

l'une d'elle peut éveiller ma sympathie, c'est lorsque j'apprends qu'on l'opprime.

L'aspect général de la ville m'indispose même contre les quelques fragments de la Koniah du treizième siècle qui subsistent intacts. Non pour me les faire trouver moins admirables, peut-être, mais pour me persuader encore mieux que ce ne sont pas là fleurs du pays. L'art exquis de ces faïences et de ces sculptures, comme tout ce que l'on trouve en Turquie de propre, de solide et de beau, vient d'ailleurs.

J'ai grand amusement à retrouver sur une place notre drogman qui prétend si bien connaître Koniah. Il n'est pas encore 6 heures. Je le soupçonne fort de venir ici pour la première fois : vite il apprend son rôle avant que nous ne soyons levés.

Enver Bey quitte Koniah ce matin à onze heures. Un train spécial l'emmène. Nous assistons à son départ. On nous laisse pénétrer sans difficultés sur le quai de la gare, où déjà sont rassemblés maints représentants du pays, des affaires et de la Compagnie. L'un d'eux est en chapeau haut de forme ; les autres portent le fez ; tous ont l'air de croupiers. Enver Bey, dans une petite salle qui donne sur le quai, attend l'heure du départ ; il est entouré de son

état-major tudesco-turc ; par la porte ouverte on les voit assis devant une table ; d'autres, officiers de moindre importance et reporters de journaux, se tiennent debout et respectueusement écartés ; on distingue, à la droite d'Enver, le général allemand Liman von Sanders.

Devant nous défilent successivement des boys scouts, ou je ne sais quoi d'analogue, en jerseys bleu-tendre, jaune-serin et vert-chou ; les plus petits sont en tête ; les derniers portent des instruments de musique occidentale ; ils marchent au pas de parade, tous déjà laids comme des turcs ; puis des sociétés de gymnastique ou de tir, future vigueur du pays, grotesques et hideux, mais qu'on sent déjà prêts à se faire tuer pour « la cause ». Enver Bey repartira content.

Il reçoit maintenant la députation des derviches. Ceux-ci que deux landaus ont amenés, sont reconnaissables à la bombe au café qui les coiffe. certains sont assez dignes, d'aspect noble, et ne dépareraient point la cérémonie du *Bourgeois* ; avouons même que quelques-uns d'entre eux ont un admirable visage. Ils viennent s'incliner devant le nouveau ministre et protester sans doute de leur dévouement et de leur fidélité ; leur grand chef escortera Enver Bey jusqu'à Afioun, avec les généraux et les journalistes.

Les diverses députations se rangent tout le long

du quai de la gare. L'heure a sonné. Enver monte en wagon ; il est de taille bien prise et de démarche très assurée ; on sent qu'il ne regarde jamais de côté. Liman suit, très grand, un peu trop rose, un peu trop gras, les cheveux grisonnants, mais bel homme ; puis derrière eux la foule des notables se presse... Je crois assister à une scène de cinématographe.

Le wagon s'est empli. Enver Bey reparaît à la fenêtre et commence une série de petits saluts de la main tandis que le train s'ébranle lentement aux sons de la *polka des roses* exécutée par des instruments de cuivre avec une bouffonne profusion de couacs.

Cet après-midi nous allons à la Mosquée des Derviches. Un jardin clos l'entoure ; faisant face à l'entrée de la Mosquée, une suite de petites salles, qui sont je crois les chambres des derviches célibataires, ouvrent sur le jardin, qu'elles enclosent. D'autres salles plus grandes et de plus bel aspect sont réservées aux dignitaires. Avec une courtoisie exquise l'un de ceux-ci, au nom du chef des derviches, nous invite à nous asseoir un instant. Nous entrons dans une sorte de kiosque, largement ouvert de deux côtés sur le jardin, à l'extrémité du bâtiment où sont les logements des derviches.

Aucun meuble ; point d'autres sièges que ces

bancs latéraux où nous nous asseyons. Ah ! combien volontiers, déchaussé, je m'accroupirais sur ces nattes, à la manière orientale, ainsi que je faisais dans la Mosquée Verte !... On nous offre le café. A travers le drogman j'exprime nos regrets de n'être point à Koniah le jour qu'il eût fallu pour assister à une de leurs cérémonies bi-mensuelles. C'est, plus encore que leur danse au tournoiement monotone et que avions pu voir à Brousse, leur musique que je regrette. Je voudrais connaître l'âge de cette musique, et si dans tous les couvents des derviches elle est la même ? Quels sont leurs instruments ?... Pour répondre à mon insistance, l'un des derviches va chercher deux longues flûtes de bambou, à embouchure terminale, et un carnet assez volumineux qu'ils me tendent, où, récemment, ils ont transcrit selon la notation occidentale le répertoire complet de leurs airs. Je doute si le dessin de leurs subtiles arabesques mélodiques n'a pas beaucoup souffert de cette notation et s'ils n'ont pas dû, pour la clouer sur notre gamme, souvent détériorer la mélodie. Est-ce d'après cette transcription qu'ils vont jouer de leurs instruments ou chanter désormais ?...

Sur ma prière, aimablement, ils commencent à souffler dans leurs roseaux ; mais l'une des flûtes est trop sèche et s'anime mal ; l'autre, qu'elle suivait à l'unisson, s'essouffle ; et bientôt prend fin ce con-

cert de complaisance, au demeurant fort ordinaire.

Nous ressortons dans le jardin. Il est plein du parfum des fleurs et des rires discrets d'un jet d'eau. En regagnant la mosquée nous passons non loin des autres salons des derviches ; ils forment baie sur le jardin ; ce n'est qu'un large alvéole, recueil d'ombre et de méditation. Dans plusieurs de ces alcôves nous voyons assemblés des derviches, assis à la mode persane, comme dans une miniature.

Ce sont sûrement de très saintes gens, ces derviches, mais au grand calme de ce lieu si peu d'austérité est mêlée, ce jet d'eau conseille si peu la prière, qu'on ne s'étonnerait pas beaucoup si le miniaturiste avait pris fantaisie çà et là d'ajouter quelques bayadères.

Dans la mosquée, une salle vaste et claire est consacrée aux tournoyantes pratiques de ces Messieurs. Tout à côté s'ouvre une salle non moins vaste, mais plus obscure, que les tombeaux de saints illustres sanctifient. D'ignobles tapis modernes couvrent le sol. Du plafond pend un nombre incroyable de lanternes et lustres de toutes sortes ; tous outrageusement neufs et du plus abominable goût. Si peut-être pourtant je m'approche d'une suspension de cuivre qui me paraît d'art byzantin, je m'aperçois presque aussitôt qu'elle est moderne, de vulgaire travail et d'indiscret éclat. Le derviche qui nous accompagne m'explique alors que la vraie lampe est

partie en Amérique et que ceci n'est qu'une copie que le collège des derviches a accepté à la place. Il dit cela comme une chose toute naturelle, sans gêne aucune, et prêt je pense à accepter quelque nouveau troc de ce genre — si seulement restait encore dans ce lieu vénérable quoi que ce soit qui valût d'être convoité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne prends plus plaisir à ces notes et délaisse bientôt complètement mon carnet. Je ne l'ai repris ni à Ephèse, ni à Smyrne où nous nous attardâmes encore quelques jours ; après quoi je fus précipité vers la Grèce, de toute la force même de mon aversion pour la Turquie. Si là-bas je recommence à écrire, ce sera sur un autre carnet.

C'est de Turquie qu'il est bon de venir, et non de France ou d'Italie pour admirer autant qu'il sied le miracle que fut la Grèce — avoir été « sur ces terres désespérées longtemps coutumier d'errer, le défait et le las voyageur » des *Stances à Hélène* qui se sent ramené comme chez lui « vers la gloire que fut la Grèce. »

L'instruction même que je tire de ce voyage est en proportion de mon dégoût pour ce pays. Je suis heureux de ne point l'aimer davantage. Lorsque j'aurai besoin d'air du désert, de parfums violents

et sauvages, c'est au Sahara de nouveau que je m'en irai les chercher.

Fallait-il aller plus loin ? Jusqu'à l'Euphrate ? Jusqu'à Bagdad ? — Non ; je n'en ai plus le désir. L'obsession de ces pays, qui me tourmentait depuis si longtemps, est vaincue ; cette atroce curiosité. Quel repos d'avoir élargi sur la carte les espaces où l'on n'a plus souci d'aller voir ! Trop longtemps j'ai pensé, par amour de l'exotisme, par méfiance de l'infatuation chauvine et peut-être par modestie, trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprît... A présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est *la seule* — oui, celle-même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers.

« M'ont ramené comme chez moi vers la gloire que fut la Grèce ». — Sur le bateau qui nous mène au Pirée, déjà je me redis ces vers des *Stances à Hélène.* Mon cœur s'emplit de paix, de rire et de sérénité. Craignant l'admiration bruyante de mon compagnon, je sors de ma valise un petit livre anglais et j'abrite mon émotion derrière une demi-lecture. Pourquoi me mettre en frais ? Ma joie n'a rien d'aigu. Je suis si peu surpris d'être ici ! Tout m'y

paraît familier ! Je m'y parais si naturel ! J'habite éperdûment ce paysage non étrange ; je reconnais tout ; je suis « comme chez moi » : c'est la Grèce.

29 mai.

En mer Adriatique.

Calme voluptueux de la chair, tranquille autant que cette mer sans rides. Equilibre parfait de l'esprit. Souple, égal, hardi, voluptueux, tel le vol à travers l'azur brillant de ces mouettes, l'essor libre de mes pensées.

30 mai.

Entre Vérone et Milan.

A quel point peut influer sur le plaisir que nous y prenons la position géographique des pays — pour nous faire trouver, suivant la disposition de notre esprit, plus beau le plus lointain, ou au contraire le plus proche... Pour être de si facile accès vais-je aimer moins ces souriants abords du lac Majeur ? où l'eau surabondante semble céder à regret à la terre. Débordée, elle suintait et scintillait à travers l'herbe ; le ciel était chargé d'humeur, et, comme nous traversions l'averse, au-dessus de ce printemps éploré, au-dessus de l'ivresse des feuilles, d'un bout à l'autre de mon ciel, la belle écharpe d'Iris s'est posée.

# ALGERIE

Lettre à M..., samedi.

... « Une grosse déception c'est de trouver Bou-Saada en deça, non au delà de la montagne ; son désert est au nord ; c'est simplement la plaine intérieure du Hodna et son très peu étrange chott. Entre le vrai désert et moi, je sens autant que je le vois l'épais et confus massif, prolongement des monts d'El-Kantara. L'oasis, dans une échancrure du mont, est donc assise face au nord et médite vers le connu. Ici, plus de retours de caravanes, plus de départs vers les propositions mortelles du désert. — L'Oasis, comme celle d'El-Kantara toute de charme, n'a pas cette grandeur tragique de tant d'autres qui semblent empiéter sur la mort.

... Ce matin, levé dès cinq heures, j'ai, quittant l'oasis, marché dans le ravin, irrésistiblement attiré malgré tout vers le sud. Le pays s'est fait de plus en plus rauque et âpre ; il soufflait un vent froid, continu comme l'eau d'un fleuve. Le soleil, derrière

le mont, restait caché. Et, dès que j'eus doublé le mont, la chaleur, avec le soleil, devint si fort que je ne songeai plus qu'à revenir. J'étais très loin déjà, ayant marché devant moi plus d'une heure et d'un pas ininterrompu. — J'aurais voulu cueillir pour toi ces lauriers-roses dont les dernières fleurs se fanaient, rares déjà, mais plusieurs encore très belles ; je leur imaginais une très fine odeur de pêche et fus déçu qu'elles n'eussent point de parfum. Le bruit que je faisais en marchant était tout égaré dans ce silence ; m'arrêtant, je n'entendis plus rien que le pépiement d'un bizarre oiseau roux qui me suivait ; il avait la couleur des roches. — J'eusse continué pour quoi faire ? Pourtant j'eusse voulu continuer... L'angoisse n'est qu'en nous ; ce pays est au contraire très calme ; mais cette question nous étreint : est-ce avant, est-ce après la vie ? Est-ce ainsi que notre terre était, ou qu'elle deviendra ? Un chaos de roches. — Qu'elles sont belles sous le soleil !

Il faut avoir goûté au désert, pour comprendre ce que veut dire : culture... »

Bou-Saada, dimanche.

... Il répondit : « Je garde l'eau. » — Assis au bord de la seghia, l'enfant gardait une petite écluse qui

rabattait vers son jardin le filet d'eau auquel il avait droit jusqu'à trois heures.

A trois heures l'enfant se leva, délivra l'eau, puis me mena dans son jardin. Son père ouvrit la porte ; nous entrâmes. L'arrosement fini, il régnait là une fraîcheur pernicieuse. Nous nous y assîmes pourtant. Son plus jeune frère, que je ne connaissais encore pas, m'offrit des figues et des dattes. J'aurais voulu pouvoir raconter à l'enfant des histoires ; ses grands yeux amusés m'écoutaient déjà ne rien dire. Le jus des figues sirupeuses m'avait laissé les doigts poisseux ; je les voulus laver dans une flache ; mais, si minutieusement irrigué, le dessous des abricotiers et des figuiers n'offrait pas la largeur d'un soulier où poser pied sans crever une digue minuscule ou froisser quelque plante potagère. Après d'affreux dégâts je me rassis, puis restai longtemps, buvant l'ombre, dégustant la fraîcheur, sans plus penser à rien, sans rien dire.

Je suivis au sortir du Ksar, sans descendre jusqu'à l'Oued, un étroit canal d'eau limpide qui dans la gorge de l'Oued serpente à mi-hauteur, contournant le rocher. D'un côté le bordait mon sentier, presque effacé contre la roche ; de l'autre, en contre-bas, un indiscontinu fouillis de lauriers-roses dont les plus hautes branches trempaient dans le canal, les

plus basses dans l'Oued. Le lit de l'Oued était profond et le soir le creusait encore. Par flaques, une eau courante à peine et dont la fuite à travers les cailloux se perdait, reflétait le ciel gris de lin. Sur l'autre rive, des jardins ; et, dominant énormément en face, la montagne au flanc brut, d'instant en instant rougissante ; elle devint enfin couleur peau de grenade ardente ; on l'eût dite chaude et prête à éclater. A ses pieds les palmiers des jardins étaient noirs.

D'un bond ayant franchi le roc à l'ombre duquel je marchais, je me trouvai brusquement sous le plein ciel. Le soleil, disparu depuis longtemps, laissait le couchant plein de splendeurs ; c'était de leur reflet qu'ardait devant moi la montagne. Trois nuages légers, sans altérer la pureté du ciel, prenaient un éclat de parure... Voici l'heure, pensai-je, où d'El-Kantara les fumées bleues reculent et subtilisent l'oasis. Bou-Saada n'est point si belle, mais le Ksar, s'emplissant maintenant de rumeur, semble, à l'instant d'entrer dans la nuit, s'exalter comme font les moineaux africains dans les branches, avant que ne les touche le sommeil.

---

## LE RENONCEMENT AU VOYAGE

Blida, mercredi.

Je n'irai point chercher du côté de la mer ; mon regard fuit l'horreur de ces nuages qu'un coup de vent chassera vers le nord. Déjà, plein d'Apollon, le ciel exulte au-dessus de la ville haute. O rire des maisons ! profondeurs de l'azur ! Là-haut, dès que le soir viendra, je monterai, oui, jusqu'au pied de ce mur rose, le plus riant de tous, le plus haut, et que rien ne sépare du ciel que ce rameau nageant d'eucalyptus, au loin, que le vent balance. Mais, pareille à l'objet de nos désirs, de près paraîtras-tu si belle ? branche heureuse, et dont la lumière aujourd hui, mieux que l'ondée d'hier, lave les feuilles.

Alger, samedi 14.

Salut ! matin plein de sourires. Le plein rire du jour peut venir : je suis prêt.

La mer, que le soleil affleure se tient tout debout devant moi comme une paroi de lumière, une vitre de nacre irisée que, distincte à peine, la fine ligne des collines que la brume amollit et fait paraître

spongieuses, encadre et sépare du ciel. Dans le port vaporeux encore, que la fumée d'énormes bateaux envahit, un vol tremblant de barques s'éparpille, monte au large brillant, et, parfois, les rames tendues, comme dans de la lumière fluide, glisse et semble planer. Et face au soleil, sur la terre, entre les quais trépidants et le ciel, la ville rit.

Mon œil qui, dans l'absence de rayons, ces dix derniers jours faisait jeûne, s'éveille au soleil, se promène et regarde avec appétit.

Du haut de la rue de la Casbah commence de rouler et bondir une orange ; une fillette s'élance après ; l'orange fuit... Si quelque boulevard français ne les arrête, elles iront jusqu'à la mer.

Dimanche, 11 heures.

Il ne restait, le long du mur, plus qu'un étroit espace d'ombre qu'étranglait petit à petit le soleil ; de quoi juste abriter ma pensée. De pensée il ne m'en restait déjà plus que de quoi remplir cet espace étroit et se rétrécissant. Bientôt, contre le mur, il n'y aura plus que chaleur, que lumière, en moi que sensation et ferveur.

Lundi.

Nous avions vu, au marché, sur la place, des grenades aussi rosées, des piments aussi verts, aussi pourpres, des oignons doux aussi luisants, mais là, dans le retrait soudain de la ruelle, dans l'ombre, chaque fruit prenait un éclat neuf.

J'admire de quel modique profit savent se contenter les Arabes. J'osai marchander quelques fruits. Assis sur ses talons au centre de la petite échoppe, un enfant les vendait. On aurait eu pour quelques francs toute l'échoppe ; pour quelques sous de plus le marchand.

Je voudrais avoir assez faim, quelque jour, pour désirer manger de ces pois chiches, — une pleine poignée que le marchand prendrait à même dans la jatte et verserait dans un cornet de papier couleur paille, que la saumure tacherait.

... avoir assez soif pour boire au goulot de l'urne de cuivre que cette femme, dont je ne puis voir le visage, tient sur sa hanche et vers ma lèvre chaude inclinerait.

... fatigué, dans cette échoppe, attendre le soir, et n'être, parmi ceux que le soir y rassemble, qu'un parmi quelques-uns, simplement.

... Oh ! savoir, quand cette épaisse porte noire,

devant cet Arabe, ouvrira, ce qui l'accueillera, derrière...

Je voudrais être cet Arabe, et que ce qui l'attend m'attendît.

Environs d'Alger, mardi.

On entendait, à chaque arrêt de la guimbarde dans la plaine, le rapprochement d'un de ces silences informes, comme il n'en fait que par les très fortes chaleurs. Cela tombait sur vous comme une couverture de laine, où mille mouches bourdonnaient. On était bien ; on était aise. On étouffait.

C'est toi, forêt aromatique, que ce matin, et pour y respirer jusqu'au soir, j'ai choisie. O marche énorme ! fatigue heureuse de la chair. — Dès qu'on s'écarte un peu du pli secret de ce ravin où l'eau qu'on ne voit pas mais qu'on entend, ruisselle, ce qu'on appelle encore forêt n'est plus qu'une brousse écrasée ; cystes, lentisques et palmiers nains. Un versant du ravin gardait l'ombre et, malgré la grande chaleur, une telle fraîcheur y traînait que l'herbe était, comme aurait dit Ronsard, « perleuse ». En un creux qu'un repli de la roche abritait, l'air était bleu et mon haleine y fit nuage. Plus haut, dans les lavandes, je m'assis ; j'appliquai sur le rocher glacé les paumes de mes mains ardentes. Devant moi, sur l'autre versant, en proie au soleil, tout

brûlait. Je regardais, sur les distantes crêtes, des troupeaux blancs, et, parfois, un souffle y aidant (et tant le silence à l'entour était grand) j'entendais un appel du pasteur, et parfois un souffle plus fort arrachait un lambeau de chant à sa flûte.

Vers la fin de ce jour, sur cette roche, sur la même, je suis venu m'asseoir encore. Le soleil à présent l'embrasait ; il exténuait de parfums l'herbe sèche. Devant moi, sur l'autre versant, croissait l'ombre ; et quand elle atteignit les troupeaux, ceux-ci, brusquement dévalant, vers le repos du soir s'acheminèrent.

Alger, mercredi.

A ce restaurant populeux, où l'on mange plus mal qu'ailleurs, ce qui n'est pas peu dire à Alger, deux mandolinistes italiens, durant tout le repas pincent et grattent. L'air s'emplit de liesse et de médiocrité.

Restaurant de l'Oasis, vendredi.

Au milieu du dressoir, sur du persil, dans une assiette, un extraordinaire monstre crustacé gît.

— J'ai beaucoup voyagé, dit le maître d'hôtel ; je n'ai jamais vu ça qu'à Alger. A Saïgon, tenez, où l'on voit les langoustes grosses comme... (il cherche en vain dans la salle un terme de compa-

raison) on ne connaît pas ça. Et même ici c'est assez rare. Depuis trois ans, c'est seulement la seconde que je vois... Cigale de mer, monsieur... C'est à cause de la forme de la tête ; tenez, regardez de profil ; on jurerait une tête de cigale... Si, si, monsieur, très bonne ; un peu comme celle de la langouste ; mais c'est beaucoup plus délicat. Ce soir on va la faire cuire ; si monsieur revient demain matin, on lui en fera goûter un morceau.

La bête, avec six personnes autour d'elle, se tait. Elle est grave, immobile, informe, couleur de gangue, sans regard ; elle a l'air d'un rocher vaseux.

— Comment ! si c'est vivant ?

D'un coup de pouce, le maître d'hôtel lui renfonce un œil ; la cigale aussitôt déclenche un formidable coup de queue qui fait voler au loin tout le persil du plat ; puis se rassied.

Durant tout le repas je la regarde.

Samedi.

Ce matin elle y est encore ; régnant au milieu du persil, sur l'assiette.

— On ne l'a pas fait cuire hier soir, dit le maître ; elle était si vivante encore ; j'ai trouvé que c'était dommage

Environs d'Alger.

J'aurais aimé plus paresseuse cette place au pied des ficus et qu'un bruit clair de fontaine égayait... Mais aujourd'hui, par l'éclat des voix des vendeurs, le bruit de la fontaine est couvert ; des troupeaux empoussièrent l'air, et par les quatre routes dont c'est ici le carrefour, de blancs Arabes s'empressent vers le marché.

Oui, c'est ainsi, pensai-je, que produisent les roses les plus belles, les seuls rosiers soumis à l'engourdissement de l'hiver. Sur cette terre d'Afrique, si riche et chaleureuse, la petitesse de ces fleurs, dont nous nous étonnions d'abord, leur étroitesse, l'étranglement de leur beauté vient de ce que le vigoureux rosier n'interrompt jamais de fleurir. Chaque fleur y éclôt sans élan, sans préméditation, sans attente...

De même l'efflorescence la plus admirable de l'homme exige une préalable torpeur. L'inconsciente gestation des grandes œuvres plonge l'artiste dans une sorte d'engourdissement stupide ; et n'y consentir point, prendre peur, vouloir redevenir trop tôt capable, avoir honte de ses hivers, voilà de quoi — pour en vouloir de plus nombreuses, — étrangler, et faire avorter chaque fleur.

Jardin d'Essai, mardi.

La noria, qu'un mulet tournait, alimente sans doute ce bassin carré cimenté que verdit une mousse abondante.

Au ras de la margelle affleurait une eau qui d'abord semblait noire et qu'on ne comprenait profonde et transparente que lorsqu'à son bord se penchant on distinguait au fond un tapis de fongosités sombres. Une ombre extraordinairement épaisse, pesante et taciturne, tombait là de la voûte opaque, glacée, que faisait au-dessus d'elle un ficus. Son tronc distant lançait vers cette humidité ses branches. Et du milieu de chaque branche pendait quelque tignasse de radicelles ; on sentait végétalement, en approchant de l'eau, l'effort vers l'eau de cette succion imminente ; car sitôt en contact avec la terre humide ou l'eau, la racine, ayant atteint son but, fixée, aspirait pour l'arbre assoiffé le surcroît désiré de sève. Elle s'épaississait alors, formait tigelle, puis tronc nouveau ; l'arbre appuyait le poids de sa branche sur elle.

Je ne sais où placer dans ma phrase ce crapaud monstrueux qui, s'aplatissant à fleur d'eau, bouchait une caverne de racine, noir et grenu comme elle ; je ne l'en distinguais d'abord pas : dès que ma canne le toucha il lui surgit de partout des pustules. Cer-

tainement sur cette eau tranquille il régnait. Ma canne le poussant, je vis son ventre jaune. Il se laissa tomber dans l'eau tout de travers. Des poissons noirs, qu'on ne distinguait d'abord pas, se sauvèrent.

27 novembre.

Il y a trois semaines j'eusse quitté plus aisément Alger ; déjà j'y ai mes habitudes ; petites racines.., encore quelques jours et je ne pourrai plus m'arracher.

Et déjà depuis tant d'années, chaque année je me promets de ne plus revenir...

Mais le regret de ce jardin, le soir, — de ce jardin de nuit où j'allais tous les soirs... Ah ! comment le supporterais-je ?

Biskra.

Les sons du tambour nègre nous attirent. Musique nègre ! que de fois je l'entendis l'an passé ! Que de fois je me suis levé pour la suivre ! Pas de tons, du rythme, aucun instrument mélodique, rien que des instruments de heurt ; tambours longs, tam-tams et crotales...

« Florentes ferulas et grandia lilia quassens », crotales, qui font entre leurs mains le bruit d'une averse claquante. A trois, ils exécutent de véritables

morceaux de rythme ; rythme impair, bizarrement haché de syncopes, qui affole et provoque tous les bondissements de la chair. Ce sont eux les musiciens des cérémonies funèbres, joyeuses, religieuses ; je les ai vus dans les cimetières, soutenir l'ivresse des pleureuses ; dans une mosquée de Kairouan, exaspérer la folie mystique des Aïssaouas ; je les ai vus scander la danse des bâtons et les danses sacrées, dans la petite mosquée de Sidi-Maleck ; et j'étais toujours seul Français à les voir. Je ne sais où vont les touristes ; je pense que des guides attitrés leur préparent une Afrique de choix, pour débarrasser des importuns les Arabes amis du secret et de la tranquillité, car je n'en rencontrai jamais près d'une chose intéressante ni même, et fort heureusement, que rarement dans les anciens villages de l'oasis, où je retournais chaque jour et finissais par ne plus rien effaroucher. Pourtant, les hôtels sont pleins de voyageurs ; mais ils tombent sous les lacs de guides charlatans, et paient très cher les cérémonies falsifiées qu'on leur joue.

Il n'y avait pas un Français non plus, l'an dernier, à cette extraordinaire fête nocturne où j'assistai presque par hasard, appelé par le seul bruit du tam-tam et par les hurlements des femmes. La fête était dans le village nègre ; un cortège dansant de femmes et de musiciens montait la grande rue, précédant

des porteurs de torche et un groupe d'enfants qui riaient et menaient par les cornes un grand bouc tout noir, couvert de bijoux et d'étoffes. Il avait des bracelets aux cornes, un énorme anneau d'argent dans les narines ; il avait des colliers au cou ; il était revêtu d'une loque de soie cramoisie. Dans la foule qui suivait, j'ai reconnu le grand Ashour ; il m'expliqua que ce bouc allait être égorgé dans la nuit pour porter bonheur au village ; auparavant, on le promenait dans les rues, afin que les mauvais esprits des maisons, qui se tiennent au pas des portes, entrassent en lui et disparussent.

Musique nègre ! que de fois, loin de l'Afrique, j'ai cru t'entendre, et subitement se recréait autour de toi tout le Sud ; à Rome encore, via Gregoriana, lorsque les lourds camions, descendant au petit matin, me réveillaient. Aux rebonds sourds sur les pavés, encore sommeillant je pouvais un instant me méprendre, puis me désoler longuement.

Nous l'entendîmes ce matin, la musique nègre, mais ce n'était point une fête ordinaire. Ils jouaient dans la cour intérieure d'une maison particulière, et des hommes, sur le seuil, voulurent d'abord nous repousser ; mais quelques Arabes me reconnurent et protégèrent notre entrée. Je fus étonné, dès l'abord, par la grande quantité de femmes juives là rassemblées, très belles et richement vêtues. La cour était pleine ;

à peine un espace restait-il au milieu pour la danse. On étouffait de poussière et de chaleur. Un grand rayon tombait de la baie supérieure, par où, comme d'un balcon, les grappes d'enfants se penchaient.

L'escalier montant à la terrasse était aussi couvert de monde ; tous attentifs comme nous le devînmes bientôt. Au centre de la cour était un grand bassin de cuivre, plein d'eau. Trois femmes se sont levées, trois Arabes ; elles ont dépouillé leurs vêtements de dessus, pour la danse, ont défait leurs cheveux devant le bassin, puis, s'inclinant, les ont répandus sur l'eau. La musique, déjà très forte, s'est gonflée ; laissant leurs cheveux trempés s'égoutter sur elles, elles ont commencé à danser ; c'était une danse sauvage, forcenée et dont, à qui ne l'a point vue, rien ne saurait donner l'idée. Une vieille négresse y présidait, qui sautait autour du bassin, et, tenant un bâton d'une main, en frappait par moments les bords. On nous apprit ensuite, ce que nous commencions de comprendre, que toutes les femmes qui dansaient ce jour-là (et parfois, tant elles sont nombreuses ces deux jours) étaient, tant juives qu'Arabes, des malades démoniaques.

Chacune à son tour payait pour avoir droit de danse. Cette vieille négresse au bâton était une sorcière renommée, qui connaissait les exorcismes ; agitant l'eau du bassin, elle invitait à s'y plonger

chaque démon qui, du coup, délivrait la femme.

Celle qui nous redit tout cela était la belle juive Goumarr'ha, qui n'en parlait pas volontiers par reste de croyance et demi-honte d'avouer qu'elle aussi, l'an dernier, le corps horriblement travaillé d'hystérie, elle avait pris part à la ronde « espérant y trouver un soulagement à ses maux ». Mais après, elle avait été bien plus malade, et son mari, apprenant qu'elle avait dansé à cette fête de sorcières, l'avait battue trois jours durant pour la guérir.

... La danse s'animait ; les femmes hagardes, éperdues, cherchant l'inconscience de la chair, ou mieux la perte du sentiment, parvenaient à la crise, où, leur corps échappant à toute autorité de leur esprit, l'exorcisme peut opérer. Après cette instante fatigue, suant, mourant, dans l'accablement qui suit la crise, elles trouveraient peut-être un repos.

A présent, elles sont agenouillées devant le bassin ; leurs mains crispées à ses bords, et leurs corps battant de droite à gauche, d'avant en arrière, vélocement, comme un furieux balancier ; leurs cheveux fouettent l'eau, puis éclaboussent les épaules ; à chaque coup de reins elles poussent un cri grave comme celui des bûcherons qui sapent ; puis, brusquement, s'écroulent en arrière comme si elles tombaient du haut-mal, l'écume aux lèvres et les mains tordues. Le mauvais esprit les a quittées.

La sorcière alors les prend, les étend, les essuie, les frotte, les étire, les saisissant par les poignets et les redressant à demi. Il en est passé ce jour-là, nous a-t-on dit, plus de soixante. Les premières se tordaient encore, que d'autres s'élançaient déjà. Une était petite et bossue, vêtue d'une gandourah verte et jaune. Elle sautait comme la fée de je ne sais plus quel conte. Ses cheveux noirs de feu la couvraient tout entière.

... Des Juives aussi ont dansé. Elles ont bondi désordonnément comme des tontons en délire ; elles n'ont fait qu'un saut pour retomber aussitôt, éperdues. D'autres étaient plus résistantes, mais leur folie nous gagnait ; nous nous sommes enfuis, n'y pouvant plus tenir.

## ALGER

Que cherchent ces enfants dans ce compost, comme des poules ? Ce n'est perle ni grain de mil. Les guenilles qui mal les couvrent ont couvert tant de fois tant d'autres, que ces débris, ces restes, ces déchets, dont tant d'autres se sont servis, pourront bien leur servir encore.

Il y avait là-haut, dans une rue point très secrète,

mais dans tel pli secret de la rue, un tout petit café... Je le vois. — Au fond de ce café, en contre-bas, commençait une seconde pièce, étroite semblait-il, et prenant jour sur le café ; de la place où j'étais, on ne la voyait pas tout entière ; elle continuait en retrait. Parfois un Arabe y descendait, qui venait tout droit de la rue et que je ne voyais plus reparaître. Je suppose qu'au fond du réduit un escalier secret menait vers d'autres profondeurs...

Chaque jour j'attendais, espérant en voir davantage. Je retournais là tous les jours. J'y retournai le soir ; j'y retournai la nuit. Je m'étendais à demi sur la natte. J'attendais et suivais, sans bouger, la lente désagrégation des heures ; il restait vers la fin du jour une cendre de temps subtile, amère au goût, douce au toucher, assez semblable comme aspect à la cendre de ce foyer, entre les colonnettes, là, près du sous-sol mystérieux, à gauche — où parfois, écartant la cendre, le cafetier ranime un charbon mal éteint, sous l'amoncellement de la cendre...

Parfois, s'accompagnant sur la guembra, un des Arabes chante un chant lent comme l'heure. Je regarde obstinément, malgré moi, l'ombre close là-bas, la natte du mur du retrait où j'ai vu ce suspect descendre... (Trois mois après, la police avait fait fermer le café).

Un soir, entra brusquement, contrefaisant l'ivrogne, un grand Arabe, fort, le regard habile et le couteau tiré. Il s'amusait avec, l'essayait... Ce n'était pas un de ces petits couteaux de roumis ; c'était un grand fort coutelas, maigre et pointu comme son maître. Ivre, il l'était peut-être un peu ; mais pas tant qu'il feignait de l'être. Chacun le connaissait, et chacun lui parlait. Au-dessus de chacun il fit tourner et tournoyer la lame. A la fin vint mon tour. Tout le reste était jeu, me dis-je, et pour préparer ce qui suit. Tenons-nous !... Mais je risque de tout gâter en faisant mine de me défendre... Et si je ne me défends en rien, qu'adviendra-t-il ? — Déjà j'imagine au retrait d'affreuses profondeurs avides... Mais je ne bronchai pas ; simplement tenant solidement à deux mains ma grosse canne, presque haute...

Il n'advint rien du tout. Simplement le faux ivrogne s'en alla. Le petit café redevint calme et de nouveau je pus regarder d'un œil libre le pan de natte du retrait.

---

# LES NOURRITURES TERRESTRES
(EXTRAITS)

---

Nathanaël je te parlerai des attentes.

J'ai vu la plaine après l'été, attendre ; attendre un peu de pluie. La poussière des routes était devenue trop légère et chaque souffle la soulevait. Ce n'était même plus un désir ; c'était une appréhension. La terre se gerçait de sécheresse comme pour plus d'accueil de l'eau. Les parfums des fleurs de la lande devenaient presque intolérables. Sous le soleil tout se pâmait. Nous allions chaque après-midi nous reposer sous la terrasse, abrités un peu de l'extraordinaire éclat du jour. C'était le temps où les arbres à cônes, chargés de pollen, agitent aisément leurs branches pour répandre au loin leur fécondation. Le ciel s'était chargé d'orage et toute la nature attendait. L'instant était d'une solennité trop oppressante, car tous les oiseaux s'étaient tus. Il monta de la terre un souffle si brûlant que l'on crut défaillir, et le pollen des conifères sortit comme une fumée d'or des branches. — Puis il plut.

J'ai vu le ciel frémir de l'attente de l'aube. Une

à une les étoiles se fanaient. Les prés étaient inondés de rosée ; l'air n'avait que des caresses glaciales. Il sembla quelque temps que l'indistincte vie voulût s'attarder au sommeil, et ma tête encore lassée s'emplissait de torpeur. Je montai jusqu'à la lisière du bois ; je m'assis ; chaque bête reprit son travail et sa joie dans la certitude que le jour va venir, et le mystère de la vie recommença de s'ébruiter par chaque échancrure des feuilles. — Puis le jour vint.

J'ai vu d'autres attentes encore. — J'ai vu l'attente de la nuit...

Oh ! si tu savais, si tu savais, terre excessivement vieille et si jeune, le goût amer et doux, le goût délicieux qu'a la vie si brève de l'homme...

Si tu savais, éternelle idée de l'apparence, ce que la proche attente de la mort donne de valeur à l'instant !

O printemps ! les plantes qui ne vivent qu'un an ont leurs fragiles fleurs plus pressées ; — l'homme n'a qu'un printemps dans la vie et le souvenir d'une joie n'est pas une nouvelle approche du bonheur.

*Colline de Fiesole.*

Belle Florence, ville d'étude grave, de luxe et de fleurs ; surtout sérieuse ; grain de myrte et couronne de « svelte laurier ».

Colline de Vincigliata. Là j'ai vu pour la première fois les nuages, dans l'azur, se dissoudre ; je m'en étonnai beaucoup ne pensant pas qu'ils pussent ainsi se résorber dans le ciel — croyant qu'ils duraient jusqu'à la pluie et ne pouvaient que s'épaissir. Mais non : j'en observais tous les flocons un à un disparaître ; — il ne restait plus que de l'azur. C'était une mort merveilleuse ; un évanouissement en plein soleil.

*Rome, Monte Pincio.*

Ce qui fit ma joie ce jour-là, c'est quelque chose comme l'amour — et ce n'est pas l'amour — ou du moins pas celui dont parlent et que cherchent les hommes. — Et ce n'est pas non plus le sentiment de la beauté. Il ne venait pas d'une femme ; il ne venait pas non plus de ma pensée. Ecrirai-je, et me comprendras-tu si je dis que ce n'était là que la simple exaltation de la Lumière ?

J'étais assis dans ce jardin ; je ne voyais pas le soleil ; mais l'air brillait de lumière diffuse — comme si l'azur du ciel devenait liquide et pleuvait. Oui vraiment, il y avait des ondes, des remous de lumière ; sur la mousse des étincelles comme des gouttes ; oui vraiment, dans cette grande allée on eût dit qu'il coulait de la lumière, et des écumes dorées restaient

au bout des branches parmi ce ruissellement de rayons.

.................

Naples ; petite boutique du coiffeur devant la mer et le soleil. Quais de chaleur ; stores qu'on soulève pour entrer. On s'abandonne. Est-ce que cela va durer longtemps ? Quiétude. Gouttes de sueur aux tempes. Frisson de la mousse de savon sur les joues. Et lui qui raffine après qu'il a rasé, rase encore avec un rasoir plus habile et s'aidant à présent d'une petite éponge imbibée d'eau tiède, qui amollit la peau, relève la lèvre... Puis avec une douce eau parfumée il lave la brûlure laissée ; puis avec un onguent, calme encore... et pour ne bouger pas encore, je me fais couper les cheveux.

*Syracuse.*

Barque à fond plat ; ciel bas, qui parfois descendait jusqu'à nous en pluie tiède ; — odeur de vase des plantes d'eau, froissement des tiges.

La profondeur de l'eau dissimule l'abondant jaillissement de cette source bleue. Aucun bruit ; c'est, dans cette campagne solitaire, dans cette natu-

relle vasque évasée, comme une éclosion d'eau entre les papyrus.

*Tunis.*

Dans tout l'azur, rien que ce qu'il fallait de blanc pour une voile, — de vert pour son ombre dans l'eau.

## II

La terrasse monumentale où nous étions (des escaliers tournants y conduisaient) dominait toute la ville et semblait, au-dessus des feuillages profonds, une nef immense amarrée ; parfois elle semblait avancer vers la ville. Sur le haut pont de ce navire imaginaire, cet été, je montais quelquefois goûter, après le tumulte des rues, l'apaisement contemplatif du soir. Toute rumeur en montant s'épuisait ; il semblait que ce fussent des vagues et qu'elles déferlassent ici. Elles venaient encore et par ondes majestueuses, montaient, s'élargissaient contre les murs. Mais je montais plus haut, là où les vagues n'atteignaient plus. Sur la terrasse extrême, on n'entendait plus rien que le frémissement des feuillages et l'appel éperdu de la nuit.

Des chênes verts et des lauriers immenses, plantés en régulières avenues, venaient finir au bord du ciel, où la terrasse même finissait ; pourtant, des balustrades arrondies, par instants, s'avançaient encore, surplombant et formant comme des balcons dans l'azur. Là, je venais m'asseoir, je m'enivrais de ma pensée délicieuse ; là je croyais voguer. — Au-dessus des collines sombres, qui s'élevaient de l'autre côté de la ville, le ciel était de la couleur de l'or : des ramures légères, parties de la terrasse où j'étais, penchaient vers le couchant splendide, ou s'élançaient presque sans feuilles vers la nuit. — De la ville montait ce qui semblait une fumée ; c'était de la poussière illuminée, qui flottait, s'élevait à peine au-dessus des places où plus de lumière brillait. Et parfois jaillissait comme spontanément dans l'extase, de cette nuit trop chaude, une fusée, lancée on ne sait d'où, qui filait, suivait comme un cri dans l'espace, vibrait, tournait, et retombait défaite, au bruit de sa mystérieuse éclosion. J'aimais celles surtout dont les étincelles d'or pâle retombent si longtemps et si lentement s'éparpillent, qu'on croit, après, tant les étoiles sont merveilleuses, qu'elles aussi sont nées de cette subite féerie, et que, de les voir, après les étincelles, demeurantes, l'on s'étonne... puis, lentement, après, une à une, on reconnaît chacune à sa constellation attachée, — et l'extase en est prolongée.

*
* *

Il y a quatre ans, je me souviens, je passai la fin d'un jour dans cette petite ville que je retraverse à présent ; la saison était, comme à présent, l'automne ; ce n'était non plus pas un dimanche et l'heure chaude était passée.

Je me promenais, je me souviens, comme à présent, dans les rues, jusqu'à ce que sur le bord de la ville s'ouvrît un jardin en terrasse dominant la belle contrée.

Je suis la même route et je reconnais tout — je remets mes pas sur mes pas et mes émotions... Il y avait un banc de pierre où je m'assis. — Voici. — J'y lisais. Quel livre ? — ah ! : Virgile. — Et j'entendais monter le bruit des battoirs des laveuses. — Je l'entends. — L'air était calme, — comme aujourd'hui.

Les enfants sortent de l'école ; je m'en souviens. Des passants passent, comme ils passèrent. Le soleil se couchait ; voici le soir ; et les chants du jour vont se taire...

C'est tout.

Mais, dit Angèle, cela ne suffit pas pour faire une poésie...

Alors laissons cela, répondis-je.



— Nous avons connu le lever hâtif d'avant l'aube. Le postillon attelle les chevaux dans la cour.

Des seaux d'eau lavent le pavé ! Bruit de la pompe.

Tête enivrée de qui n'a pu dormir à force de pensées. Lieux que l'on doit quitter ; petite chambre ; ici, pendant un instant, j'ai posé ma tête ; j'ai senti ; j'ai pensé ; j'ai veillé. — Qu'on meure ! et qu'importe où ; — dès qu'on ne vit plus, c'est n'importe où et nulle part. — Vivant, je fus ici... Chambres quittées ! Merveille des départs que je n'ai jamais voulu tristes. Une exaltation me vint toujours de la possession présente de CECI. — A CETTE fenêtre, penchons-nous donc encore un instant... Il vient un instant de partir. Celui-ci je le veux immédiatement qui le précède... pour me pencher encore dans cette nuit presque achevée, vers l'infinie possibilité du bonheur...

Instant charmant, verse à l'immense azur un flot d'aurore...

La diligence est prête. Partons ! — que tout ce que je viens de penser se perde comme moi dans l'étourdissement de la fuite...

Passage de forêt — zone de températures parfumées. Les plus tièdes ont l'odeur de la terre ; les

plus froides, l'odeur des feuilles rouies. — J'avais les yeux fermés ; je les rouvre. Oui : voilà les feuilles ; voici le terreau remué...

*Strasbourg.*

O « folle cathédrale ! » — avec ta tour aérienne ! — du sommet de la tour, comme d'une nacelle balancée, on voyait sur les toits les cigognes.

orthodoxes et compassées
avec leurs longues pattes,
lentement, — parce que c'est très difficile de s'en servir.

*Promenades.*

J'eusse voulu goûter toutes les formes de la vie ; celles des poissons et des plantes. Entre toutes les joies des sens, j'enviais celles du toucher. —

Un arbre isolé, dans une plaine, à l'automne, environné d'ondée ; ses feuilles roussies tombaient ; je pensais que l'eau abreuvait pour longtemps ses racines, dans la terre profondément imbibée.

— A cet âge, mes pieds nus étaient friands du contact de la terre mouillée, du clapot des flaques, de la fraîcheur ou de la tiédeur de la boue. Je sais pourquoi j'aimais tant l'eau et surtout les choses

mouillées : c'est que l'eau plus que l'air nous donne la sensation immédiatement différente de ses températures variées. — J'aimais les souffles mouillés de l'automne... Pluvieuse terre de Normandie !...

*La Roque.*

Les chariots sont rentrés chargés de moissons odorantes.

Les greniers se sont emplis de foin.

Chariots pesants, heurtés aux talus, cahotés aux ornières ; que de fois vous me ramenâtes des champs, couché sur les tas d'herbes sèches, parmi les rudes garçons faneurs.

Quand pourrai-je, ah ! couché sur les meules, attendre encore le soir venir ? —

Le soir venait ; on atteignait les granges — dans la cour de la ferme où les derniers rayons s'attardaient.

*
* *

Nathanaël, je t'enseignerai que toutes choses sont divinement naturelles.

Nathanaël, je te parlerai de tout.

— Je mettrai dans tes mains, petit pâtre, une houlette sans métal, et nous guiderons doucement,

en tous lieux, des brebis qui n'ont encore suivi aucun maître.

Pâtre, je guiderai tes désirs vers tout ce qu'il y a de beau sur la terre.

Nathanaël, je veux enflammer tes lèvres d'une soif nouvelle, — et puis approcher d'elles des coupes pleines de fraîcheur ; — j'ai bu — je sais les sources où les lèvres se désaltèrent

Nathanaël, je te raconterai les sources :

Il y a des sources qui jaillissent des rochers ;

Il y en a qu'on voit sourdre de sous les glaciers —

Il y en a de si bleues qu'elles en ont l'air plus profondes ;

(A Syracuse la Cyané merveilleuse à cause de cela. Source azurée ; vasque abritée ; éclosion d'eau entre des papyrus ; nous nous sommes penchés de la barque ; sur un gravier qui semblait de saphirs, des poissons d'azur naviguaient.)

A Zaghouan, de la Nymphée jaillissent les eaux qui jadis abreuvaient Carthage.

A Vaucluse, l'eau sort de terre, abondante comme si elle coulait depuis longtemps ; c'est déjà presque

un fleuve, et qu'on peut remonter sous la terre ; il traverse des grottes et s'imprègne de nuit. La lumière des torches vacille, est oppressée ; puis il y a un endroit tellement sombre qu'on se dit : Non, jamais je ne pourrai remonter ce fleuve plus avant.

Il y a des sources ferrugineuses, qui colorent somptueusement les rochers.

Il y a des sources sulfureuses, dont l'eau verte et chaude paraît d'abord empoisonnée, — mais, Nathanaël, lorsqu'on s'y baigne, la peau devient si suavement douce, qu'après elle est encore plus délicieuse à toucher.

Il y a des sources d'où s'essorent des brumes, au soir ; brumes qui flottent autour dans la nuit et qui, le matin, lentement se dissipent.

Petites sources très simples, étiolées entre les mousses et les joncs.

Sources où viennent laver les laveuses et qui font tourner des moulins.

Inépuisable provision ! jaillissement des eaux. Abondance de l'eau sous les sources ; réservoirs cachés ; vases déclos. La roche dure éclatera. La

montagne se couvrira d'arbustes ; — Les pays arides se réjouiront et toute l'amertume du désert fleurira.

Plus de sources jaillissent de la terre que nous n'avons de soifs pour les boire.

Eaux sans cesse renouvelées ; vapeurs célestes qui retombent ;

Si l'on manque d'eau dans la plaine, que la plaine vienne boire aux montagnes — ou que des canaux souterrains portent l'eau des monts vers la plaine.— Irrigations prodigieuses de Grenade. — Réservoirs ; Nymphées. — Certes, il y a d'extraordinaires beautés dans les sources — d'extraordinaires délices à s'y baigner : Piscines ! Piscines ! nous sortirons de vous purifiés.

Comme le soleil dans l'aurore
La lune dans la rosée de la nuit —
Dans votre humidité courante...
Nous laverons nos membres fatigués.

Il y a d'extraordinaires beautés dans les sources ; et les eaux qui filtrent sous la terre. Elles apparaissent après aussi claires que si elles avaient traversé du cristal ; il y a d'extraordinaires délices à les boire : elles sont pâles comme l'air, incolores comme si elles

n'étaient pas, et sans goût ; on ne s'aperçoit d'elles que par leur extrême fraîcheur et c'est comme leur vertu cachée. Nathanaël, as-tu compris qu'on puisse désirer les boire ?

Les plus grandes joies de mes sens
Ç'ont été des soifs étanchées.

Je te dirai maintenant, Nathanaël, la

## RONDE
### DE MES SOIFS ÉTANCHÉES

*Car nous avons eu pour approcher des coupes pleines*
*Des lèvres plus tendues que vers des baisers ;*
*Coupes pleines si vite vidées...*

*Les plus grandes joies de mes sens*
*Ç'ont été des soifs étanchées...*

*

*Il est des boissons qu'on prépare*
*Avec le jus des oranges pressurées*
*Des citrons, des limons,*
*Et qui rafraîchissent parce qu'elles sont*
*A la fois acides et douceâtres.*

*J'ai bu dans des verres si minces*
*Qu'on pensait les briser avec sa bouche*
*Sans même que les dents ne les touchent ;*
*Et les boissons semblent meilleures là-dedans,*
*Car presque rien, de nos lèvres ne les sépare.*

*J'ai bu dans des gobelets élastiques*
*Qu'on pressait entre ses deux mains*
*Pour en faire monter le vin jusqu'à ses lèvres.*

*J'ai bu des sirops lourds dans de grossiers verres d'auberges,*
*Aux soirs des jours où j'avais marché sous le soleil ; —*
*Et parfois l'eau très froide des citernes*
*Me faisait mieux sentir, après, l'ombre du soir.*
*J'ai bu de l'eau qu'on avait gardée dans des outres*
*Et qui sentait la peau de chèvre goudronnée.*

*J'ai bu des eaux presque couché sur la rive*
*Des ruisseaux où j'aurais voulu me baigner —*
*Les deux bras nus plongeant dans l'eau vive*
*Jusqu'au fond, où lon voit les cailloux blancs s'agiter...*
*Et la fraîcheur m'entrait aussi par les épaules.*

*Les bergers buvaient l'eau dans leurs mains ;*
*Je leur appris à l'aspirer avec des pailles.*

*Certains jours je marchais au grand soleil,*
*L'été, durant les heures les plus chaudes,*
*Cherchant de grandes soifs à pouvoir étancher.*

*Et vous souvenez-vous, mon ami, qu'une nuit, durant notre affreux voyage, nous nous sommes relevés, transpirants, — pour boire, à la cruche de terre, l'eau qu'elle avait faite glacée ?*

***

*Citernes, puits cachés où descendent des femmes. Eaux qui n'ont jamais vu la lumière ; goût de l'ombre. — Eaux très aerées. — Eaux anormalement transparentes, et que je souhaitais azurées, — ou mieux vertes, pour qu'elles me parussent plus gelées — et légèrement anisées.*

*Les plus grandes joies de mes sens*
*Ç'ont été des soifs étanchées.*

Non ! tout ce que le ciel a d'étoiles, tout ce qu'il y a de perles dans la mer, de plumes blanches au bord des golfes, je ne les ai pas encore toutes comptées.

Ni tous les murmures des feuilles ; ni tous les sourires de l'aurore ; ni tous les rires de l'été. —

Et maintenant encore que dirai-je ? — Parce que ma bouche se tait, pensez-vous que mon cœur repose ?

O champs baignés d'azur !
O champs trempés de miel !
Les abeilles viendront, lourdes de cire...
J'ai vu des ports obscurs où l'aube était cachée derrière le treillis des vergues et des voiles.
... Le départ furtif des barques, au matin, entre les coques des grands navires. On se courbait pour passer sous les câbles tendus des amarres. — La nuit j'ai vu partir des galions sans nombre, s'enfonçant dans la nuit, s'enfonçant vers le jour.

*
* *

Ils ne sont pas si brillants que les perles ; ils ne sont pas si luisants que l'eau ; les cailloux du sentier pourtant brillent. Réceptions douces de la lumière, dans les sentiers couverts où je marchais.

Mais de la phosphorescence, Nathanaël, ah ! que dirai-je ? La matière est infiniment poreuse à l'esprit, acceptante de toutes les lois, obéissante ! transparente de part en part. — Tu n'as pas vu les murs de cette cité musulmane rougir le soir, s'éclairer faiblement la nuit. Murs profonds où la lumière

durant le jour s'est déversée; murs blancs comme le métal à midi (la lumière s'y thésaurise) ; dans la nuit vous sembliez la redire, la raconter très faiblement. — Cités, vous m'avez semblé transparentes ! vues de la colline, de là-bas, dans la grande ombre de la nuit enveloppante, vous luisiez, pareilles à ces creuses lampes d'albâtre, images d'un cœur religieux — pour la clarté qui les emplit comme poreuses, et dont la lueur suppure autour comme du lait.

Cailloux blancs des routes dans l'ombre ; réceptacles de clarté. Bruyères blanches dans les crépuscules des landes ; dalles de marbre des mosquées ! fleurs des grottes des mers, actinies ! Toute blancheur est de la clarté réservée.

J'appris à juger tous les êtres à leur capacité de réception lumineuse ; certains qui dans le jour surent accueillir le soleil, m'apparurent ensuite, la nuit, comme des cellules de clarté. — J'ai vu des eaux coulant à midi dans la plaine qui, plus loin, sous les roches opaques glissées, y firent ruisseler des trésors amassés de dorures.

Mais, Nathanael, je ne veux te parler ici que des *choses*, — non point de

L'INVISIBLE RÉALITÉ — car

... comme ces algues merveilleuses lorsqu'on les sort de l'eau ternissent...

ainsi... etc.

*
* *

*Lettre à Nathanaël.*

Tu n'imagines pas, Nathanaël, ce que peut devenir enfin cet abreuvement de lumière ; et la sensuelle extase que donne cette persistante chaleur... Une branche d'olivier dans le ciel ; le ciel au-dessus des collines ; un chant de flûte à la porte d'un café... Alger semblait si chaude et pleine de fêtes que j'ai voulu la quitter pour trois jours ; — mais à Blidah, où je me réfugiais, j'ai trouvé les orangers tout en fleurs...

Je sors dès le matin ; je me promène ; je ne regarde rien et vois tout ; une symphonie merveilleuse se forme et s'organise en moi des sensations inécoutées. L'heure passe ; mon émoi s'alentit, comme la marche du soleil moins verticale se fait plus lente. Puis je choisis, être ou chose, de quoi m'éprendre, — mais je le veux mouvant, car mon émotion, sitôt fixée, n'est plus vivante. Il me semble alors à chaque nt nouveau n'avoir encore rien vu, rien goûté.

Je m'éperds dans une désordonnée poursuite de choses fuyantes. — Je courus hier au haut des collines qui dominent Blidah, pour voir un peu plus longtemps le soleil ; pour voir se coucher le soleil et les nuages ardents colorer les terrasses blanches ; je surprends l'ombre et le silence sous les arbres ; je rôde dans la clarté de la lune ; j'ai la sensation souvent de nager, tant l'air lumineux et chaud m'enveloppe et mollement me soulève.

... — Je crois que la route que je suis est *ma* route, et que je la suis comme il faut. Je garde l'habitude d'une vaste confiance qu'on appellerait de la foi, si elle était assermentée.

*Biskra — au matin.*

Dès l'aube, sortir — jaillir, — dans l'air tout renouvelé.

Une branche de laurier-rose vibrera dans le matin frissonnant.

*Biskra — au soir.*

Dans cet arbre il y avait des oiseaux qui chantaient. Ils chantaient, ah ! plus fort qu'oiseaux,

eussé-je cru, pussent chanter. Il semblait que l'arbre même criât — qu'il criât de toutes ses feuilles, — car on ne voyait pas les oiseaux. — Je pensais : ils vont en mourir ; c'est une passion trop forte ; mais qu'est-ce qu'ils ont donc ce soir ? — Est-ce donc qu'ils ne savent point qu'après la nuit un nouveau matin va renaître ? Ont-ils peur de dormir toujours ? Veulent-ils s'épuiser d'amour en un soir ? comme si dans une nuit infinie il fallait après qu'ils demeurent. Courte nuit de la fin du printemps ! — ah ! joie que l'aube d'été les réveille, et tellement qu'ils ne se souviendront de leur sommeil que juste assez pour, le soir suivant, avoir un peu moins peur d'y mourir.

---

# LE VOYAGE D'URIEN

(EXTRAITS)

---

## L'Océan Pathétique

---

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le septième jour, nous abordâmes devant une plage sablonneuse remuée de dunes arides. Cabilor, Agloval, Paride et Morgain descendirent ; nous les attendîmes vingt heures, ils nous avaient quittés vers le milieu du jour. Le lendemain, au matin, nous les vîmes revenir en courant et faisant des gestes. Quand ils furent tout près, Paride cria vers nous :

— « Fuyons, Fuyons, disait-il. Des sirènes habitent l'île et nous les avons vues. »

Lorsqu'ils eurent repris haleine, tandis que l'*Orion* fuyait à toutes voiles, ce fut Morgain qui raconta :

— « Nous avions marché tout le jour parmi les chardons bleus, sur les dunes mouvantes. Nous avions marché tout le jour sans rien voir que des collines qui s'avançaient, dont le vent balançait la

crête ; nos pieds étaient brûlés par le sable et le flamboiement de l'air sec flétrissait nos lèvres et nos paupières douloureuses. (Qui dira votre pompe et votre plénitude, soleils d'Orient, soleils de midi sur les sables !) Quand vint le soir, étant parvenus au pied d'une colline très haute, nous nous sommes sentis si las... Nous avons dormi dans le sable, sans même attendre que soit couché le soleil. Nous n'avons pas dormi longtemps, le froid de la rosée nous réveilla bien avant l'aube. Pendant la nuit, les sables avaient bougé, et nous ne reconnûmes plus la colline. Nous reprîmes notre marche, montant toujours sans savoir où nous allions, d'où nous étions venus, où nous avions laissé le navire ; mais bientôt derrière nous blanchit l'aube. Nous étions parvenus sur un plateau très large — au moins il nous sembla très large d'abord — et nous ne pensions pas l'avoir encore traversé, lorsque tout à coup, le terrain cessant, s'ouvrit devant nous une vallée pleine de brumes. Nous attendions. Derrière nous commençait l'aurore ; et tandis qu'elle montait les brumes s'écartèrent — C'est alors que nous apparut cette prodigieuse cité, non loin de nous, dans une immense plaine. Elle était couleur d'aurore et musulmane, aux minarets fantasques dressés ; des escaliers en enfilades menaient vers des jardins suspendus, et, sur des terrasses, des palmiers mauves se penchaient.

Au-dessus de la ville flottaient des brouillards en écharpes que déchiraient les minarets pointus. Les minarets étaient si hauts que les nuées y restaient prises, et l'on eût dit des oriflammes, des oriflammes tendues sans un pli, malgré l'air fluide où ne remuait pas une brise.

» Or, telle est notre incertitude : devant les hautes cathédrales, nous rêvions aux tours des mosquées ; devant les minarets aujourd'hui nous rêvions aux clochers d'églises, et dans l'air matinal nous attendions les angélus. Mais par l'aube encore trop fraîche, rien ne bruissait que des frémissements inconnus qui se perdaient dans l'air vide, lorsque soudain, comme le soleil paraissait, un chant partit d'un minaret, du premier vers le soleil qui se lève, un chant pathétique et bizarre, et nous en eussions bien pleuré. La voix vibrait sur une note aiguë. Un nouveau chant jaillit, puis un autre ; et une à une les mosquées se réveillaient mélodieuses sitôt que d'un rayon les avait touchées le soleil. Bientôt toutes chantèrent. C'était un appel inouï que finissait un éclat de rire sitôt qu'un autre appel commençait. Les muezzins dans l'aurore se répondaient comme des alouettes. Ils jetaient des questions auxquelles succédaient d'autres questions, et le plus grand, sur le plus haut minaret, ne disait rien, perdu dans un nuage.

» Cette musique était si merveilleuse que nous étions demeurés immobiles, en extase ; puis, comme les voix baissaient et se faisaient plus douces, nous voulûmes nous approcher, insensiblement attirés par la beauté de la ville et par l'ombre mobile des palmes. Les voix baissaient toujours ; mais comme elles retombaient, voici que la cité s'éloigna, se défit, chancelante avec une strophe ; les minarets, les palmiers grêles s'éperdirent ; l'escalier croula ; derrière les jardins des terrasses décolorées transparurent la mer et le sable. C'était un mirage en allé qui palpitait au gré d'un chant. Le chant se tut ; l'enchantement finit et la cité miragineuse. Notre cœur affreusement serré s'était cru s'écouter mourir.

» A peine un bout de vision qui danse encore sur un trille, sifflement d'haleines, — et c'est alors que nous les vîmes couchées dans les algues ; elles dormaient. Alors nous avons fui, si tremblants que nous pouvions à peine courir. Heureusement nous étions très près du navire ; nous l'avons aperçu derrière un promontoire qui seul nous séparait des sirènes. Quel n'était pas votre danger si elles eussent pu vous entendre et nous n'avons osé crier que déjà tout près de vous, de peur que les cris les éveillent. Je ne sais pas la route que nous avons pu faire la veille pour avoir avancé si peu ; je crois maintenant que nous avons marché sur place et que ces collines

mobiles qui se déplaçaient sous nos pas, que ce plateau, que cette vallée, étaient déjà l'effet de l'enchantement des sirènes. »

Ils discutèrent alors pour savoir combien elles étaient et s'émerveillèrent d'avoir échappé à leurs ruses :

« — Mais, dites-nous, dit Odinel, dites-nous, comment étaient-elles ?

— Elles étaient couchées dans les algues, dit Agloval, et leurs cheveux ruisselants qui les couvraient tout entières, verts et bruns, semblaient des herbes de la mer ; mais nous avons couru trop vite pour bien les voir.

— Elles avaient les mains palmées, dit Cabilor, et leurs cuisses couleur d'acier luisaient, couvertes d'écailles. Je me suis enfui parce que j'avais grand'peur.

— Je les ai vues comme des oiseaux, dit Paride, comme d'immenses oiseaux de mer au bec rouge. N'est-ce pas qu'elles avaient des ailes ?

— Oh non ! non ! dit Morgain. Elles étaient pareilles à des femmes, et très belles. Voilà pourquoi je me suis enfui.

— Mais leurs voix, leurs voix, dites-nous, leurs voix comment étaient-elles ? (Et chacun souhaitait les avoir entendues.)

— Elles étaient, dit Morgain, comme une vallée d'ombre et comme l'eau fraîche aux malades. »

Puis chacun parla de la nature des sirènes et de leurs ensorcellements ; Morgain se tut et je compris qu'il regrettait les sirènes.

*
* *

Morgain a la fièvre. Il nous a demandé pour mettre sur son front de la neige éternelle.

Nous avons relâché devant une île où se dressait une montagne très élevée. Nous sommes descendus. Nathanaël, Ydier, Alain, Axel et moi, nous avons marché vers les neiges. Longtemps après, nous pensions encore à cette île, car elle était calme et charmante. A cause des glaciers descendus jusqu'en la vallée, un air presque frais circulait. Nous marchions joyeux de nous sentir si pacifiques.

Nous étions parvenus au pied du glacier translucide ; une fontaine claire s'est montrée. Elle stillait doucement de sous la glace : un quartz poli, qu'elle avait creusé en calice, la recueillait. Nous en remplîmes notre fiole de cristal pour en rapporter à Morgain.

Eau de glace, qui pourra dire ta pureté ! Dans les gobelets où nous en bûmes elle était encore azurée. Elle était limpide et si bleue qu'elle avait toujours l'air profonde. Elle restait fraîche toujours ainsi que les eaux hiémales. Elle était si pure, qu'elle grisait

comme l'air très matinal des montagnes. Nous en bûmes, et une allégresse séraphique nous ravit ; nous y avons trempé nos mains ; nous en avons mouillé nos paupières ; elle a lavé la flétrissure des lèvres et sa délicate vertu a glissé jusqu'à nos pensées, comme d'une eau lustrale. La campagne, après, nous a paru plus belle, et nous nous étonnions de toute chose.

Vers midi, nous avons retrouvé la mer et nous marchions suivant le rivage. Nous récoltions des cailloux d'or dans le sable, les coquilles rares que le flot avait laissées, et les buprestes couleur d'émeraude sur les tamaris de la plage.

Il poussait près de la mer une plante qui portait sur ses fleurs des papillons toujours posés. Les papillons étaient indistincts des pétales, la fleur en paraissait ailée. — Nous savions que les papillons de printemps, les premiers papillons de mai sont blancs et jaunes comme les primevères et les aubépines ; les papillons d'été diaprés comme toutes les fleurs, et les papillons de l'automne de la couleur des feuilles mortes ; mais ceux-ci, sur des fleurs rosées, avaient les ailes transparentes des papillons des hautes cimes, et les corolles des fleurs se voyaient à travers leurs ailes.

Nous avons rencontré, sur le bord de la mer, un enfant mystérieux qui songeait, assis sur le sable.

Il avait de grands yeux, bleus comme une mer glaciale ; sa peau luisait comme les lys et ses cheveux étaient comme une nuée que le soleil à l'aube colore. Il cherchait à comprendre des mots qu'il avait tracés sur le sable. Il parla ; sa voix, de ses lèvres jaillit, comme s'envole l'oiseau du matin, en secouant de la rosée ; nous lui eussions volontiers donné nos coquilles, nos insectes et nos pierres, volontiers tout ce que nous avions, tant sa voix charmante était douce. Il souriait avec une tristesse infinie. Nous voulions l'emmener jusqu'au navire, mais s'étant penché sur le sable il reprit sa méditation tranquille.

Nous partîmes. La promenade dans cette île nous avait donné de grandes forces, et quand l'*Orion* remit à la voile, en regardant la mer ouverte devant nous, nous sentions notre cœur tressaillir.



La nuit était tombée ; le vent glissait sur les joncs de la lande ; des feux flottaient sur les tourbières, et par crainte des fondrières, nous ne marchions que lentement. Un tintement dans le silence nous fit nous arrêter surpris. Comme une forme vaporeuse, une blanche femme naissait, se balançait aérienne, s'élevait au-dessus du marais ; elle agitait

une clochette comme un calice dans sa main. Notre geste d'abord fut de fuir ; puis rassurés un peu à cause de sa délicatesse, nous l'eussions peut-être implorée, mais voici qu'elle n'était plus déjà qu'une vapeur défaite, soit plus haute ou soit très lointaine, et la petite sonnerie qu'elle faisait s'en allait se perdre avec elle, mais elle persista toujours et nous commençions à croire à quelque illusion de notre fatigue, lorsque marchant de ce côté nous l'entendîmes plus proche, de nouveau précise, rasant la terre, incertaine parfois, promenée puis hésitante, puis plaintive, un appel, et penchés dans l'ombre pour voir, nous avons trouvé une pauvre brebis perdue sur la lande, perplexe, la laine humide de ténèbres. Elle portait au cou la clochette. Nous recueillîmes la brebis égarée, et lui défîmes sa clochette. — Mais un nouveau bruit s'entendit, et de nouveau se souleva des vases, comme une étoffe mortuaire, une femme lente et voilée ; le voile gris traînait sur la jonchaie, comme s'accroche aux joncs de la brouée. La tige de lys inclinée penchait le calice vers terre ; les sons tombaient comme des graines. Et, comme elle fuyait, je la vis, baissée vers un repli de l'ombre au cou d'une brebis venue, suspendre son lys en clochette. Nous recueillîmes la brebis sur la plaine. —Une troisième forme parut ; le suaire couvrait son visage : derrière elle flottait sa traîne, comme

une étoffe déchirée parmi les feuilles des roseaux. Et je l'ai vue mettre le lys, tandis qu'elle se défaisait, laisser à la brebis désolée la clochette à la laine attachée avec sa main qui s'évapore.

Ainsi douze femmes sont venues ; nous avons recueilli les brebis après elles, et nous guidions ce troupeau par la main comme des bergers sans houlette, à travers la nuit, sur la route inconnue, parmi les touffes de roseaux et les caïeux de renoncules.

---

## Voyage vers une mer glaciale

Un ciel d'aurore un peu tardive ; des lueurs pourpres sur la mer où des glaces bleu pâle s'irisent. Un réveil un peu frissonnant à cause de l'air très limpide, où ne jouaient plus de brises tièdes. La terre boréale où nous avions laissé, la veille, Ellis la pâle et nos quatre compagnons malades, encore à peine visible au loin, achevait de disparaître, une buée délicate qui tout à l'horizon liait le ciel aux dernières vagues, semblait la soulever et l'assoupir. Tous les huit assemblés sur le pont pour une matinale prière, sérieux mais non pas tristes, un hymne tranquille monta du navire ; une allégresse séraphique nous remplit comme le jour où nous avions bu l'eau cristalline de la source. Donc sentant nos volontés joyeuses, pour ne pas laisser qu'elles s'éparpillent, mais bien nous saisir d'elles et le sentir, je leur dis :

— Les dures épreuves sont passées. Maintenant sont loin les berges moroses où nous pensions mourir d'ennui, plus loin encore les plages aux joies

défendues ; sachons nous dire heureux de les avoir connues. On ne peut arriver ici que par elles ; vers les cités les plus altières vont les routes les plus pénibles ; nous allons vers la cité divine. Le soleil est un peu plus rose d'avoir été si terne hier. Dans les résistances d'abord nos volontés se sont senties. et le désœuvrement sur les pelouses grises ne nous fut pas, lui non plus, inutile, car le paysage, en fuyant, laissait nos volontés plus libres ; à cause de l'ennui, nos âmes indéterminées dans les campagnes ont pu se développer très sincères. Et quand nous agirons, maintenant, ce cera certes selon nos voies.

Le soleil se levait comme nous achèvions nos prières ; la mer rayonna de splendeurs reflétées ; des rayons glissaient sur les vagues, et les banquises illuminées, émues et vibrantes, frémirent.

Vers le milieu du jour quelques baleines parurent ; elles nageaient en troupeau, plongeant devant les banquises, on les voyait reparaître plus loin ; mais elles se tinrent distantes du navire.

Il fallait maintenant se garer des montagnes de glace ; les vagues pas encore très froides fondaient lentement leur base ; soudain on les voyait chavirer, leur cime prismatique croulait, disparaissait dans la mer secouée, remuait l'eau comme un orage, ressortait avec des cascades aux flancs et dans la

vague tumultueuse longtemps oscillait encore, incertaine de sa posture. Le fracas majestueux de leur chute bondissait sur les flots sonores. Parfois des murs de glace tombaient dans des jaillissements d'écume, et toutes ces montagnes mouvantes se transformaient incessamment.

Il en vint vers le soir une si grande qu'elle n'était plus transparente ; nous la prîmes d'abord pour une terre nouvelle couverte d'immenses glaciers. Des ruisseaux tombaient de ses cimes, des ours blancs couraient sur ses bords. Le navire passa si près que ses grandes vagues, accrochées à quelque arête surplombante brisèrent des glaçons fragiles. Il en vint qui portaient en elles d'énormes pierres, arrachées du glacier natal, et, promenaient ainsi sur les flots des fragments de roche inconnue.

Il en vint d'autres qui, rapprochées par une affinité subite, avaient emprisonné des baleines, plus élevées que l'eau elles semblaient nager dans l'air. Penchés sur le pont, nous regardions voguer les banquises.

Le soir tomba. Au soleil couchant les montagnes parurent d'opale. Il en arriva de nouvelles ; elles apportaient des algues laminées, fines et longues comme des chevelures ; on croyait des sirènes captives ; puis ce fut un réseau ; la lune au travers apparut, comme une méduse au filet, comme une

holoturie nacrée ; puis dégagée, nageant dans l'air libre, la lune se fit azurée. Des étoiles pensives erraient, tournaient, s'enfonçaient dans la mer.

Vers le milieu de la nuit apparut un vaisseau gigantesque ; la lune l'éclairait mystérieusement ; ses agrès étaient immobiles ; aucune lueur sur le pont. Il passa près de nous ; on ne l'entendait pas voguer, et pas un bruit dans l'équipage. Nous comprîmes enfin qu'il était pris dans de la glace, entre deux banquises qui s'étaient sur lui refermées. Il passait ainsi tranquille et disparut.

Vers le matin, peu avant l'aube, à l'heure où la brise fraîchit, vint voguer près de nous un îlot de glace très pure ; au milieu, comme un fruit enchâssé, comme un œuf de merveilles luisait une immortelle pierrerie. Etoile du matin sur la vague, nous ne pouvions nous lasser de la voir. Elle était pure comme un rayon de la Lyre ; à l'aurore elle vibra comme un chant mais aussitôt que vint le soleil, la glace qui l'enveloppait fondue la laissa tomber dans la mer. — Ce jour-là nous avons pêché la baleine.

Ici cessent les temps des souvenirs, commence mon journal sans date.

Dans l'abime ébloui d'écume et de tempêtes où nul homme jamais n'effaroucha les fêtes sauvages des albatros et des eiders — plongeur qu'un câble

élastique balance, Eric est descendu, brandissant au bout de son bras nu le large couteau tueur de cygnes. Un souffle humide monte d'en bas où s'agitent les vagues vertes, et le vent chasse de l'écume. Les grands oiseaux effarouchés tournoient et l'étourdissent de coups d'ailes. Nous, penchés, accrochés au roc où le câble tendu s'attache, nous regardons : Eric est au-dessus des nids ; il descend au milieu de cette tourmente ; dans les plumes couleur de neige et dans le duvet précieux les petits eiders sommeillent ; Eric tueur d'oiseaux pose la main sur la couvée ; les petits réveillés s'agitent et pris de peur veulent fuir ; mais Eric plonge le couteau dans les plumes et rit de sentir sur ses mains le sang tiède de la couvée. Le sang ruisselle sur les plumes, et les ailes qui se débattent en éclaboussent le rocher. Le sang ruisselle sur les vagues, et le duvet éparpillé s'envole taché d'écarlate. Les grands oiseaux épouvantés veulent protéger la couvée ! Eric que leurs griffes attaquent, d'un coup de couteau les abat. Et alors monte de la vague, emporté par le vent marin, un tourbillon d'écume affolée, entre les parois de falaise, blanc comme le duvet des cygnes, et qui monte, qui monte, qui monte, et chassé désespérément avec les plumes et les plumes, disparaît dans le ciel qu'on voit, gouffre bleu, lorsqu'on lève la tête.

Sur ces falaises schisteuses, les guillemots font leur nid. Les femelles restent perchées ; les mâles volent alentour ; ils crient d'une façon très aiguë, et les cris et le bruit des ailes assourdissent sitôt que l'on approche d'eux. Ils volent en armée si nombreuse, qu'ils font une nuit lorsqu'ils passent ; ils tournoient incessamment. Les femelles rangées les attendent, graves, immobiles et sans cris, en file sur une crête immense où le rocher surplombe un peu. Elles couvrent leur œuf unique. Elles l'ont posé là vite, pas même dans un nid, mais sur le roc glissant en pente ; elles l'ont fait comme une fiente. Sur l'œuf elles se tiennent assises, rigides et sérieusement, entre leurs pattes et leur queue le maintenant pour qu'il ne roule.

Le navire s'aventura entre deux parois de falaise dans un fiord étroit, ténébreux ; on voyait dans l'eau transparente, à des profondeurs ignorées, les roches s'enfoncer toutes droites ; de sorte que parfois il semblait que ce fût le reflet des falaises ; mais la profondeur était sombre et la falaise blanche d'oiseaux. Les mâles au-dessus de nos têtes poussaient de tels cris que nous ne pouvions nous entendre. Nous avancions très lentement ; eux. ne semblaient pas nous voir. Mais sitôt qu Eric, habile frondeur, eut lancé contre eux quelques pierres, et, dans cette opaque nuée, de chaque pierre en eut tué plusieurs

qui tombèrent auprès du navire, alors tous les cris redoublés affolèrent sur les roches les femmes ; quittant le rocher nuptial, l'espoir de la progéniture, toutes s'envolèrent en poussant des clameurs horriblement stridentes. Ce fut une épouvante d'armée ; nous étions honteux du vacarme, et surtout lorsque nous vîmes tous les œufs malheureux délaissés, plus maintenus contre la pierre, dégringoler de la falaise. Cela fit tout le long du roc les coquilles s'étant brisées, d'horribles traînes blanches et jaunes. Certaines couveuses plus dévouées tentèrent en s'envolant d'emporter l'œuf entre leurs pattes, mais leur œuf bientôt échappé s'était éclos sur la mer bleue. L'eau des vagues s'était salie. Nous étions confus du désordre et nous nous enfuîmes en grande hâte, car de toutes parts commençait de s'élever l'odeur affreuse des couvées.

Le soir, à l'heure des prières, Paride n'étant pas de retour, nous le cherchâmes et l'appelâmes jusqu'à la nuit, mais ne pûmes savoir ce qu'il était devenu.

---

Ils dormaient ; la hutte était tranquille ; dehors, une nuit sans étoile sur la plaine de givre étendue ; au-dessus de la plaine, à cause de sa candeur la nuit était un peu pâlie ; une lueur était éparse sur la terre,

je cherchais un lieu pour prier. Comme j'allais m'agenouiller et que je commençais ma prière, je vis Ellis. Elle était assise, pensive, près de moi, sur une roche ; sa robe était couleur de neige ; ses cheveux plus noirs que la nuit.

— Ellis ! c'est donc toi, sanglotai-je ; ah ! je t'avais bien reconnue.

Mais elle était silencieuse, et je lui dis :

— Ignores-tu quelle triste histoire j'ai vécue depuis que je t'avais perdue ? quelles campagnes désolées j'ai traversées depuis que ta main plus ne me guide ? Sur une berge, un jour, je pensais t'avoir retrouvée ; mais ce n'était qu'une femme ; ah ! pardonne ! je t'ai si longtemps souhaitée. Où me mèneras-tu désormais dans cette nuit proche du pôle, Ellis, ma sœur ?

— Viens, me dit-elle. Et m'ayant pris par la main elle me conduisit sur une roche haute d'où l'on apercevait la mer. Je regardais, et soudain la nuit se déchira, s'ouvrit, et se déploya sur les flots toute une aurore boréale. Elle se reflétait dans la mer ; c'étaient de silencieux ruissellements de phosphore, un calme écroulement de rayons ; et le silence de ces splendeurs étourdissait comme la voix de Dieu. Il semblait que les flammes pourpres et roses, incessamment agitées, fussent une palpitation de la Volonté divine. Tout se taisait ; mes yeux éblouis

se fermèrent ; mais Ellis ayant mis un doigt sur ma paupière j'ouvris les yeux et je ne vis plus qu'elle.

— Urien ! Urien ! triste frère ! que ne m'as-tu toujours rêvée ! Souviens-toi de nos jeux de jadis. Pourquoi voulus-tu, dans l'ennui, recueillir ma fortuite image ? Tu savais pourtant bien que ce n'était pas l'heure et que ce n'était pas dès là-bas que posséder était possible. Je t'attends au delà des temps, où les neiges sont éternelles, ce sont des couronnes de neige, non plus de fleurs que nous aurons. Ton voyage va finir mon frère. Ne regarde plus vers jadis. Il est encore d'autres terres, et que tu n'auras pas connues, que tu ne connaîtras jamais. Que t'eût servi de les connaître ? Pour chacun la route est unique et chaque route mène à Dieu. Mais ce n'est pas dès cette vie que tes yeux pourront voir sa gloire. La pauvre enfant que tu croyais me reconnaître, — et comment t'es-tu pu méprendre ? — tu lui disais de cruelles paroles ; et puis tu l'as abandonnée. Elle ne vivait pas, tu l'as faite, il te faudra l'attendre maintenant ; car cette âme ne pourrait seule monter vers la cité de Dieu. Ah ! j'aurais souhaité que, tous deux, nous fissions la route étoilée, ensemble, seuls, vers les pures lumières. Il te faudra guider cette autre. Vous finirez votre voyage ; mais cette fin n'est pas la vraie ; rien ne finit qu'en Dieu, mon frère, donc ne te décourage pas, quand tu croiras

te pencher sur la Mort. Derrière un ciel en est un autre ; les fins reculent jusqu'à Dieu. Mon frère bien-aimé, tiens ferme l'Espérance.

Puis s'étant penchée vers la neige, elle écrivit en lettres embrasées ce que m'étant agenouillé, je pus lire :

ILS N'ONT PAS ENCORE OBTENU CE QUE DIEU LEUR AVAIT PROMIS — AFIN QU'ILS NE PARVINSSENT PAS SANS NOUS A LA PERFECTION (1)

Je voulais encore lui parler, lui demander de me parler encore, et je tendais les mains vers elle ; mais elle, au milieu de la nuit, me montra de sa main l'aurore, et s'étant lentement relevée, comme un ange chargé de prières, reprit le chemin séraphique. A mesure qu'elle montait, sa robe devenait nuptiale ; je voyais qu'elle était tenue à des épingles d'escarboucles ; elle rayonnait de tous les rayons des sept mystiques pierreries ; et bien que leur éclat fut tel qu'il eût consumé les paupières, une si céleste douceur ruisselait de ses mains tendues, que je ne sentais pas la brûlure. Elle ne regarda plus vers moi ; je la voyais toujours plus haute ; elle atteignit les portes enflammées ; derrière une nuée elle allait disparaître... Alors une lumière beaucoup plus blanche m'éblouit, et, la nuée s'étant ouverte je vis les anges. Ellis était

(1) Hébreux : XI ; 39, 40.

au milieu d'eux, mais je ne pouvais la reconnaître ; chaque ange de ses deux bras levés, agitait ce que j'avais pris pour l'aurore, qui n'était qu'un rideau retombé devant les clartés immortelles, et chaque flamme c'était un voile où transparaissait la lumière. De grands rayons glissaient sous les célestes franges — mais les anges ayant écarté le rideau, un tel cri jaillit dans la nue que, la main sur les yeux, je fus prosterné de terreur.

Quand je me relevai, la nuit s'était refermée ; on entendait au loin la mer. Etant retourné vers les huttes je trouvai mes compagnons encore endormis ; je me couchai près d'eux, accablé de sommeil.

# RENCONTRES

*A Jean-Paul Allégret.*

## I

Ce jour-là, nous promenant au hasard dans la ville et suivant notre fantaisie, nous avons rencontré rue de Seine — t'en souvient-il — un pauvre nègre que nous avons longuement contemplé. C'était à la hauteur de la devanture de la librairie Fischbacher. Je dis cela parce que pour être plus lyrique, on finit quelquefois par ne plus être précis du tout. Et par prétexte pour nous arrêter, nous feignions de regarder la devanture ; mais c'était lui, le nègre, que nous regardions. Pauvre, il l'était assurément, et cela paraissait d'autant plus qu'il tâchait de le moins paraître ; car c'était un nègre très soucieux de sa dignité. Il était coiffé d'un chapeau haut de forme, vêtu d'une correcte redingote ; mais le chapeau était pareil à ceux des cirques et la redingote était affreusement élimée ; il avait du linge assurément, mais qui peut-être ne paraissait blanc que sur un nègre ; sa misère se voyait surtout à ses souliers crevés. Il marchait à tout petits pas comme quelqu'un qui

n'a plus de but et qui bientôt ne pourra plus avancer ; et tous les quatre pas s'arrêtait, soulevait son tuyau de poêle, et s'éventait avec, bien qu'il fît froid, puis sortait un sordide foulard de sa poche et s'épongeait le front avec, puis le rentrait ; il avait un grand front découvert sous une tignasse argentée ; son regard était vague comme ceux qui n'attendent plus rien de la vie, et il paraissait ne pas voir les passants qu'il croisait ; mais, quand ceux-ci s'arrêtaient à le regarder, vite, il se recouvrait, par dignité, et recommençait de marcher. Certainement il venait de faire une visite à quelqu'un de qui il attendait ce qui venait de lui être refusé. Il avait l'air de ceux qui n'ont plus d'espérance. Il avait l'air de quelqu'un qui meurt de faim, mais qui se laissera mourir plutôt que de condescendre à de nouveau redemander.

Assurément, il voulait montrer et se prouver à lui-même que pour consentir à l'humiliation il ne suffit pas d'être nègre. Ah ! j'aurais voulu le suivre et savoir où il allait ; mais il n'allait plus nulle part. Ah ! j'aurais voulu l'aborder, mais je ne savais pas comment faire pour ne pas froisser sa susceptibilité Et puis je ne savais pas jusqu'à quel point, toi qui m'accompagnais alors, tout ce qui est de la vie et tout ce qui est vivant t'intéresse.

... Ah ! tout de même j'aurais dû l'aborder.

II

Et c'est ce même jour, un peu plus tard, que revenant par le métro, nous vîmes ce petit homme si sympathique qui trimballait un bocal avec des poissons. Le bocal était habillé d'étoffe avec une ouverture sur le côté qui permît de voir, et le tout enveloppé de papier. On ne comprenait pas d'abord ce que c'était, mais il abritait cela si soigneusement que je lui dis en riant :

— C'est une bombe ?

Alors, il m'attira près de la lumière et mystérieusement :

— C'est des poissons.

Et tout de suite, car il était de naturel affable et sentait que nous ne demandions qu'à causer :

— Je les couvre pour ne pas attirer l'attention ; mais si vous aimez les jolies choses (et vous êtes artiste assurément) je m'en vais vous les montrer.

Et tout en découvrant le bocal soigneusement, avec des gestes de mère qui change les langes d'un poupon, il continuait :

— C'est mon commerce ; je suis éleveur de poissons. Tenez ! ces petits-là, ça vaut dix francs la pièce. C'est tout petit ; mais vous n'avez pas idée de ce que c'est rare. Et c'est joli ! Regardez seulement

quand ça vous accroche un rayon. Là ! C'est vert, c'est bleu, c'est rose ; ça n'a pas de couleur à soi, ça les prend toutes.

Il n'y avait dans l'eau du bocal qu'une douzaine de fines aiguilles, qui tour à tour, en passant devant l'échancrure de l'étoffe se diapraient.

— Et c'est vous qui les élevez ?

— J'en élève bien d'autres ! Mais les autres je ne les promène pas. C'est trop délicat. Songez donc ! J'en ai qui me coûtent à moi des cinquante, des soixante francs pièce. On vient les voir chez moi et je ne les sors que vendus.La semaine dernière un riche amateur m'en a acheté un de cent-vingt. C'était un cyprin de la Chine ; il avait trois queues comme un pacha. Si on a du mal à les élever ? Pour sûr ! C'est difficile pour la nourriture et ça prend tout le temps des maladies de foie. Une fois par semaine il faut les mettre dans l'eau de Vichy. Ça revient cher. Sans quoi, non ; ça peuple comme des lapins. Vous êtes amateur, Monsieur ? Vous devriez venir me voir.

A présent j'ai perdu son adresse. Ah ! je regrette de ne pas y être allé.

## III

— Il faut partir de ce point, me dit-il, que les plus importantes inventions restent encore à découvrir. Elles seront la mise en lumière, simplement, d'une constatation des plus simples, car tous les secrets de la nature gisent à découvert et frappent nos regards chaque jour sans que nous y fassions attention. Les peuples auront pitié de nous plus tard lorsqu'ils auront tiré parti de la lumière et de la chaleur du soleil, pitié de nous qui extrayons si péniblement notre éclairage et notre combustible des entrailles du sol et qui gaspillons le charbon sans souci des générations à venir. Quand donc l'homme industrieusement économe, apprendra-t-il à capter, à canaliser sur tous les points ardents du globe la chaleur intempestive ou superflue ? On y viendra ! On y viendra, continuait-il sentencieusement. On y viendra quand le globe commencera de se refroidir, car c'est alors aussi que l'on commencera à manquer de charbon.

— Mais, lui dis-je, pour le détourner de la morne méditation où je voyais qu'il allait retomber, vous parlez avec trop de sagacité pour n'être pas vous-même un inventeur ?

— Les plus grands, reprit-il aussitôt, ne sont pas,

Monsieur, les plus connus. Qu'est-ce qu'un Pasteur, je vous en prie, qu'un Louis Veuillot, qu'un Pouchkine auprès de l'inventeur de la roue, de l'aiguille, de la toupie et celui qui le premier remarqua que le cerceau que l'enfant fait rouler devant lui, se tient droit ! Savoir voir, tout est là. Mais nous vivons sans regarder. Ainsi tenez : quelle admirable invention que la poche ! Eh bien ! y avez-vous songé ? Et pourtant tout le monde s'en sert. Il suffit d'observer, vous dis-je. Ah ! tenez ! méfiez-vous de celui qui vient d'entrer, fit-il en changeant de ton brusquement et en me tirant de côté par la manche. C'est un vieux daim qui n'a jamais rien découvert, mais qui voudrait piller les autres. Pas un mot devant lui, je vous prie, (c'était mon ami C..., médecin en chef de l'hospice). Voyez comme il interroge ce pauvre abbé ; car bien que sous un costume civil, ce gentleman là-bas c'est un prêtre. Un grand inventeur, lui aussi. C'est fâcheux que nous ne puissions pas nous entendre ; je crois que nous aurions pu faire ensemble de grandes choses ; quand je lui parle, c'est comme s'il me répondait en chinois. D'ailleurs, depuis quelque temps il me fuit. Vous irez le trouver tout à l'heure quand le vieux daim l'aura quitté. Vous verrez : il sait des choses curieuses ; et s'il ne manquait pas de suite dans les idées... Tenez, le voici seul à présent. Allez-y.

— Pas avant que vous ne m'ayez dit ce que vous avez inventé...

— Vous voulez le savoir ?

Il se pencha vers moi d'abord, puis rejeta brusquement le torse en arrière et à voix basse, sur un ton d'étrange gravité :

— Je suis l'inventeur du bouton.

Mon ami C... s'étant écarté, je me dirigeai vers le banc où « le gentleman » restait assis, les coudes sur les genoux et le front entre les mains.

— Ne vous ai-je pas déjà rencontré quelque part ? lui dis-je en manière d'introduction.

— Il me semble aussi, fit-il après m'avoir dévisagé. Mais, rappelez-moi donc : n'est-ce pas vous qui causiez tout à l'heure avec ce pauvre ambassadeur ? Oui, là, qui se promène tout seul à présent et qui va nous tourner le dos... Comment va-t-il ? Nous étions bons amis dans le temps ; mais c'est un caractère jaloux. Il ne peut plus me souffrir depuis qu'il a compris qu'il ne peut pas se passer de moi.

— Comment expliquez-vous cela ? hasardai-je.

— Vous allez comprendre tout de suite, cher Monsieur. Il a inventé le bouton, il a dû vous le dire. Mais c'est moi l'inventeur de la boutonnière.

— Alors, vous être brouillés ?

— Nécessairement.

# LES CAVES DU VATICAN

## (LIVRE QUATRIÈME)

---

## Le mille-pattes

---

### I

Amédée Fleurissoire avait quitté Pau avec cinq cents francs dans sa poche, qui certainement devaient suffire à son voyage, malgré les faux-frais où l'entraînerait sans doute la malignité de la Loge. Puis si la somme ne suffisait pas, s'il se voyait contraint de prolonger davantage son séjour, il ferait appel à Blafaphas qui tenait à sa disposition une petiite réserve.

Personne à Pau ne devant savoir où il allait, il n'avait pris billet que pour Marseille. De Marseille à Rome le billet de troisième ne coûtait que trente-

huit francs quarante et lui laissait la faculté de s'arrêter en cours de route ; ce dont il pensait profiter pour satisfaire, non point à la curiosité des lieux étranges qu'il n'avait jamais eue vive, mais à son besoin de sommeil qu'il avait extraordinairement exigeant. C'est-à-dire qu'il redoutait par-dessus tout l'insomnie ; et, comme il importait à l'Eglise qu'il arrivât à Rome bien gaillard, il ne regarderait pas à la remise de deux jours, à quelques frais d'hôtel en sus... Qu'était-ce que cela auprès d'une nuit en wagon, blanche à n'en pas douter, et malsaine particulièrement à cause des exhalaisons des autres voyageurs ; puis, si l'un d'eux, désireux de renouveler l'air, s'avisait d'ouvrir une fenêtre, alors c'était le rhume assuré... Il coucherait donc une première nuit à Marseille, une seconde à Gênes, dans quelqu'un de ces hôtels point fastueux mais confortables comme on en trouve facilement dans le voisinage des gares ; et n'arriverait à Rome que le surlendemain soir.

Au demeurant, il s'amusait de ce voyage, et de le faire seul enfin ; à quarante-sept ans n'ayant encore jamais vécu que sous tutelle, escorté partout par sa femme ou par son ami Blafaphas. Calé dans son coin de wagon, il souriait avec un air de chèvre, du bout des dents, souhaitant bénigne aventure. Tout alla bien jusqu'à Marseille.

Le second jour, il fit un faux départ. Tout absorbé dans la lecture du Baadeker de l'Italie Centrale qu'il venait d'acheter, il se trompa de train et fila droit sur Lyon, ne s'en aperçut qu'à Arles, au moment où le train repartait, et dut poursuivre jusqu'à Tarascon ; il dut redéfaire la route ; puis prit un train du soir qui le porta jusqu'à Toulon, plutôt que de coucher une nouvelle nuit à Marseille où les punaises l'avaient gêné.

La chambre n'avait pourtant pas mauvais aspect, qui donnait sur la Cannebière ; ni le lit, ma foi ! dans lequel il s'était étendu en confiance après avoir plié ses vêtements, fait ses comptes et ses prières. Il tombait de sommeil et s'était endormi aussitôt.

Les punaises ont des mœurs particulières ; elles attendent que la bougie soit soufflée, et, aussitôt dans le noir, s'élancent. Elles ne se dirigent pas au hasard ; vont droit au cou, qu'elles prédilectionnent ; s'adressent parfois aux poignets ; quelques rares préfèrent les chevilles. On ne sait trop pourquoi elles infusent sous la peau du dormeur une subtile huile urticante dont la virulence à la moindre friction s'exaspère...

La démangeaison qui réveilla Fleurissoire était si vive qu'il ralluma sa bougie et courut au miroir contempler, sous le maxillaire inférieur, une rougeur

confuse semée d'indistincts petits points blancs ; mais la camoufle éclairait mal ; la glace était de tain sali, son regard brouillé de sommeil... Il se recoucha, frottant toujours ; éteignit de nouveau ; ralluma cinq minutes après, la cuisson devenant intolérable ; bondit à sa toilette, mouilla dans le broc son mouchoir et l'appliqua sur la zone enflammée ; celle-ci, toujours plus étendue, atteignit à présent la clavicule. Amédée crut qu'il tombait malade et pria ; puis éteignit encore. Le répit apporté par la fraîcheur de la compresse fut de trop courte durée pour laisser le patient se rendormir ; à présent se joignait à l'atrocité de l'urticaire la gêne d'un col de chemise trempé ; qu'il trempait aussi de ses larmes. Et tout à coup il sursauta d'horreur : des punaises ! ce sont des punaises !... Il s'étonna de n'y avoir pas pensé plus tôt ; mais il ne connaissait l'insecte que de nom, et comment aurait-il assimilé l'effet d'une morsure précise à cette brûlure indéfinie ? Il jaillit hors du lit ; pour la troisième fois ralluma la bougie.

Théorique et nerveux, il se faisait, comme beaucoup, sur les punaises des idées fausses, et, glacé de dégoût, commença par les chercher sur lui ; n'en vit mie ; pensa s'être trompé ; déjà se recroyait malade. Rien sur les draps non plus ; mais, avant de se recoucher, l'idée lui vint pourtant de soulever son traversin. Il aperçut alors trois minuscules pastilles noirâtres,

qui prestement se muchèrent dans un repli de drap. C'étaient elles !

Posant sa bougie sur le lit, il les traqua, ouvrit le pli, en surprit cinq, que, par dégoût, n'osant escarbouiller contre son ongle, il précipita dans son pot de chambre et compissa. Quelques instants il les regarda se débattre, content, féroce, et du coup se sentit un peu soulagé. Se recoucha ; souffla.

Les démangeaisons presque aussitôt redoublèrent ; de nouvelles, sur la nuque, à présent. Exaspéré il ralluma, se releva, enleva cette fois sa chemise pour en examiner le col à loisir. Enfin il distingua, au ras de la couture, courir d'imperceptibles points rouge-clair, qu'il écrasa contre la toile, où ils firent une marque de sang ; sales bêtes, si petites, il avait peine à croire que ce fussent déjà des punaises ; mais, peu après, soulevant de nouveau son traversin, il en dénicha une énorme : leur mère assurément ; alors encouragé, excité, amusé presque, il enleva le traversin, défit ses draps, et commença de fouiller avec méthode. A présent, il se figurait partout en avoir ; mais somme toute n'en prit que quatre ; se recoucha et put goûter une heure de calme.

Puis les brûlures recommencèrent. Il partit à la chasse une fois encore ; puis enfin, excédé, se laissa faire et remarqua que la cuisson, s'il n'y touchait pas, se calmait somme toute assez vite. A l'aube les

dernières, repues, le laissèrent. Il dormait d'un sommeil profond quand le garçon vint le réveiller pour son train.

A Toulon ce furent les puces.

Sans doute les avait-il récoltées en wagon. Toute la nuit il se gratta, tourna et retourna sans dormir. Il les sentait qui lui couraient le long des jambes, lui chatouillaient les reins, l'enfiévraient. Comme il était de peau délicate, d'exubérants boutons se soulevaient sous leurs morsures, qu'il enflammait en se grattant comme à plaisir. Il ralluma plusieurs fois sa bougie ; il se relevait, enlevait sa chemise, la remettait sans avoir pu en tuer une ; à peine les apercevait-il un instant : elles échappaient à sa prise, et, même s'il parvenait à les saisir, lorsqu'il les croyait mortes, aplaties sous son doigt, elles se regonflaient à l'instant même, repartaient sitôt sauves et bondissaient comme devant. Il en venait à regretter les punaises. Il enrageait, et, dans l'énervement de ce pourchas inutile, acheva de gâcher son sommeil.

Toute la journée du lendemain ses boutons de la nuit le démangèrent, tandis que des chatouillements neufs l'avertissaient qu'il était toujours fréquenté. L'excessive chaleur augmentait considérablement son malaise. Le wagon regorgeait d'ouvriers qui

buvaient, fumaient, crachaient, rotaient, et mangeaient un cervelas d'une senteur tellement forte que Fleurissoire, à plus d'un coup, pensa vomir. Il n'osa cependant quitter ce compartiment qu'à la frontière, de crainte que les ouvriers, le voyant monter dans un autre, n'allassent supposer qu'ils le gênaient ; dans le compartiment où ensuite il monta, une volumineuse nourrice changeait les couches de son poupon. Il tâcha néanmoins de dormir ; mais il était alors gêné par son chapeau. C'était un de ces chapeaux plats de paille blanche à ruban noir, de l'espèce de ceux qu'on appelle communément : canotiers. Quand Fleurissoire le laissait dans sa position ordinaire, le bord rigide écartait sa tête de la cloison ; si, pour s'appuyer, il relevait un peu le chapeau, la cloison le précipitait en avant ; lorsque, au contraire, il réprimait le chapeau en arrière, le bord se coinçait alors entre la cloison et sa nuque et le canotier au-dessus de son front se levait comme une soupape. Il prit le parti de l'enlever complètement et de se couvrir le chef de son foulard que, par crainte du jour, il laissait retomber devant les yeux. Du moins il s'était précautionné pour la nuit ; il avait acheté à Toulon, le matin, une boîte de poudre insecticide et, dût-il payer cher, pensait-il, il n'hésiterait pas' ce soir-là, à descendre dans un des meilleurs hôtels ; car si cette nuit il ne dormait pas davantage, dans

quel état de misère physiologique arriverait-il à Rome ? à la merci du moindre franc-maçon.

Devant la gare de Gênes stationnaient les omnibus des principaux hôtels ; il alla droit à l'un des plus cossus, sans se laisser intimider par la morgue du laquais qui s'empara de sa piteuse valise ; mais Amédée ne s'en voulait point séparer ; il refusa de la laisser poser sur le dessus de la voiture, exigea qu'on la mît, là, près de lui, sur le coussin de la banquette. Dans le vestibule de l'hôtel le portier en parlant français le mit à l'aise ; alors il se lança et, non content de demander « une très bonne chambre », s'enquit des prix de celles qu'on lui proposait, résolu, au-dessous de douze francs, à ne rien trouver à sa convenance.

La chambre de dix-sept francs pour laquelle il se décida, après en avoir visité plusieurs, était vaste, propre, élégante sans excès ; le lit avançait dans la pièce, un lit de cuivre, net, assurément inhabité, à qui le pyrèthre eût fait injure. Dans une sorte d'armoire énorme, la toilette était dissimulée. Deux larges fenêtres ouvraient sur un jardin ; Amédée, penché vers la nuit, contempla d'indistincts et sombres feuillages, longuement, laissant l'air tiède lentement calmer sa fièvre et le persuader au sommeil. Au-dessus du lit, un voile de tulle retombait

en brouillard exactement de trois côtés ; de petits cordonnets, semblables aux ris d'une voile, le relevaient par-devant dans une corbe gracieuse. Fleurissoire reconnut là ce qu'on appelle : moustiquaire — dont il avait toujours dédaigné d'user.

Après s'être lavé, il s'étendit avec délices dans les draps frais. Il laissait la fenêtre ouverte ; non toute grande assurément, par crainte du rhume et de l'ophtalmie, mais un des battants rabattu de manière que ne lui parvinssent pas directement les effluves ; fit ses comptes et ses prières, puis éteignit. (L'éclairage était électrique, qu'on arrêtait en chavirant la chevillette d'un interrupteur de courant.)

Fleurissoire allait s'endormir lorsqu'un mince chantonnement vint lui remémorer cette précaution, qu'il n'avait point prise, de n'ouvrir la fenêtre qu'après avoir éteint ; car la lumière attire les moustiques. Il lui souvint aussi d'avoir lu quelque part des remercîments au bon Dieu pour avoir doué l'insecte volatile d'une petite musique particulière, propre à avertir le dormeur à l'instant qu'il allait être piqué Puis, il fit retomber tout autour de lui la mousseline infranchissable. « Combien cela ne vaut-il pas mieux, après tout, pensait-il en s'assoupissant, que ces petits cônes en feutre d'herbe sèche, que, sous le nom baroque de *fidibus*, débite le père Blafaphas ;

on les allume sur une soucoupe de métal ; ils se consument en répandant grande abondance de fumée narcotique ; mais devant que d'engourdir les moustiques, ils asphyxient à demi le dormeur. Fidibus ! quel drôle de nom ! Fidibus... » Il s'endormait déjà quand, soudain, à l'aile gauche du nez, une vive piqûre. Il y porta la main ; et tandis qu'il palpait doucement le cuisant soulèvement de sa chair : piqûre au poignet. Puis, contre son oreille, un zézaiement narquois... Horreur ! il avait enfermé l'ennemi dans la place ! Il atteignit la chevillette et rétablit le courant.

Oui ! le moustique était là, posé, tout en haut de la moustiquaire. Un peu presbyte, Amédée le distinguait fort bien, fluet jusqu'à l'absurde, campé sur quatre pieds et portant rejetée en arrière la dernière paire de pattes, longue et comme bouclée ; l'insolent ! Amédée se dressa debout sur son lit. Mais comment écraser l'insecte contre un tissu fuyant, vaporeux ?... N'importe ! il donna du plat de la main, si fort, si vite, qu'il crut avoir crevé la moustiquaire. A coup sûr le moustique y était ; il chercha des yeux le cadavre ; ne vit rien ; mais sentit une nouvelle piqûre au jarret.

Alors, pour protéger du moins le plus possible de sa personne, il rentra dans son lit ; puis resta peut-être un quart d'heure, hébété, n'osant plus

éteindre. Puis, tout de même rassuré, ne voyant ni n'entendant plus d'ennemi, éteignit.

Alors il ressortit un bras ; gardant la main près du visage, et, par instants, quand il en croyait sentir un, bien posé, sur son front ou sa joue, appliquait une vaste claque. Mais, sitôt après, il entendait de nouveau l'insecte chanter.

Après quoi, il eut l'idée de se couvrir la tête de son foulard, ce qui gêna considérablement sa volupté respiratoire, et ne l'empêcha pas d'être piqué au menton.

Alors le moustique, repu sans doute, se tint coi ; du moins Amédée, vaincu par le sommeil, cessa-t-il de l'entendre ; il avait enlevé le foulard et dormait d'un sommeil enfiévré ; il se grattait tout en dormant. Le lendemain matin son nez, qu'il avait naturellement aquilin, ressemblait à un nez d'ivrogne ; le bouton du jarret bourgeonnait comme un clou et celui du menton avait pris un aspect volcanique — qu'il recommanda à la sollicitude du barbier lorsque, avant de quitter Gênes, il se fit raser, pour arriver décent à Rome.

---

# PHILOCTÈTE

OU

# LE TRAITÉ DES TROIS MORALES

---

## PREMIER ACTE

*Ciel gris et bas sur une plaine de neige et de glace.*

### SCÈNE I

ULYSSE ET NÉOPTOLÈME

NÉOPTOLÈME

Ulysse, tout est prêt. La barque est amarrée. J'ai choisi l'eau profonde, à l'abri du Nord, de peur que le vent n'y congelât la mer. Et, bien que cette île si froide semble n'être habitée que par les oiseaux des falaises, j'ai rangé la barque en un lieu que nul passant des côtes ne pût voir.

Mon âme aussi s'apprête ; mon âme est prête au sacrifice. Ulysse ! parle, à présent ; tout est prêt. Durant quatorze jours, penché sur les rames ou sur

la barre, tu n'as dit que les brutales paroles des manœuvres qui devaient nous garer des flots ; devant ton silence obstiné mes questions bientôt s'arrêtèrent ; je compris qu'une grande tristesse oppressait ton âme chérie, parce que tu me menais à la mort. Et je me tus aussi, sentant que toutes les paroles nous étaient trop vite emportées, par le vent, sur l'immensité de la mer. J'attendis. Je vis s'éloigner derrière nous, derrière l'horizon de la mer, la belle plage skyrienne où mon père avait combattu ; puis les îles de sable d'or ou de pierre, que j'aimais parce que je les croyais semblables à Pylos ; treize fois j'ai vu le soleil entrer dans la mer ; chaque matin il ressortait des flots plus pâle et pour monter moins haut plus lentement ; jusqu'à ce qu'enfin, au quatorzième matin, c'est en vain que nous l'attendîmes ; et depuis, nous vivons comme hors de la nuit et du jour. Des glaces ont flotté sur la mer ; et ne pouvant plus dormir à cause de cette constante lueur pâle, les seuls mots que j'entendais de toi, c'était pour me signaler les banquises dont un coup d'aviron nous sauvait. A présent, parle, Ulysse ! mon âme est apprêtée ; et non comme les boucs de Bacchus qu'on mène au sacrifice couverts des ornements des fêtes, mais comme Iphigénie s'avança vers l'autel, simple, décente et non parée. Certes, j'eusse voulu, comme elle, pour ma patrie mourant sans plaintes, mourir

au sein des Grecs, sur une terre ensoleillée, et montrer par ma mort acceptée tout mon respect des dieux et toute la beauté de mon âme ; elle est vaillante et n'a pas combattu. Il est dur de mourir sans gloire. Pourtant, ô dieux ! je suis sans amertume, ayant lentement tout quitté, les hommes, les plages au soleil... et maintenant, arrivés sur cette île inhospitalière, sans arbres, sans rayons, où la neige couvre les verdures, où toutes choses sont gelées, et sous un ciel si blanc, si gris, qu'il semble au-dessus de nous une autre plaine de neige étendue, loin de tout, loin de tout... il semble que ce soit là déjà la mort, et, tant ma pensée à chaque heure devenait plus froide et plus pure, la passion s'étant abandonnée, qu'il ne reste ici plus qu'au corps à mourir.

Au moins, Ulysse, dis-moi que, par mon sang fidèle, le mystérieux Zeus contenté va permettre aux Grecs la victoire ; au moins, Ulysse ! tu leur diras, dis, que pour cela je meurs sans crainte... tu leur diras...

ULYSSE

Enfant, tu ne dois pas mourir. Ne souris pas. A présent, je te parlerai. Ecoute-moi sans m'interrompre. Plût aux dieux que le sacrifice de l'un de nous les contentât ! Ce que nous venons faire ici, Néoptolème, est moins aisé que de mourir...

Cette île qui te paraît déserte, ne l'est point. Un Grec l'habite ; il a nom Philoctète et ton père l'aimait. Jadis il s'embarquait avec nous sur la flotte qui, pleine d'espoir et d'orgueil, quittait la Grèce pour l'Asie ; c'était l'ami d'Hercule et l'un des nobles parmi nous ; si tu n'avais vécu jusqu'ici loin du camp, tu saurais déjà son histoire. Qui n'admirait alors sa vaillance ? et qui ne la nomma plus tard témérité ? Ce fut elle qui, sur une île inconnue devant qui s'arrêtèrent nos rames, l'emporta. L'aspect des bords était étrange ; les présages mauvais avaient altéré nos courages. L'ordre des dieux ayant été, nous dit Calchas, de sacrifier sur cette île, chacun de nous attendait que quelque autre voulût descendre ; c'est alors que s'offrit en souriant Philoctète. Sur la plage de l'île un perfide serpent le piqua. Ce fut en souriant d'abord que Philoctète rembarqué nous montra près du pied sa petite blessure. Elle empira. Philoctète cessa bientôt de sourire ; son visage pâlit, puis ses regards troublés s'emplirent d'une angoisse étonnée. Au bout de quelques jours son pied tuméfié s'alourdit ; et lui, qui ne s'était jamais plaint, commença de lamentablement gémir. D'abord chacun s'empressait près de lui pour le consoler, le distraire ; rien n'y pouvait ; il aurait fallu le guérir ; et, quand il fut prouvé que l'art de Machaon n'avait sur sa blessure aucune prise, — comme aussi bien ses cris

menaçaient d'affaiblir nos courages, — le navire ayant approché d'une autre île, de celle-ci, nous l'y laissâmes, seul avec son arc et ses flèches qui vont nous occuper aujourd'hui.

NÉOPTOLÈME

Quoi ! seul ! vous le laissâtes, Ulysse ?

ULYSSE

Eh ! s'il eût dû mourir, nous eussions pu, je crois, le garder quelque temps encore. Mais non : sa blessure n'est pas mortelle.

NÉOPTOLÈME

Mais alors ?

ULYSSE

Mais alors devions-nous soumettre la vaillance d'une armée à la détresse, aux lamentations d'un seul homme ? On voit bien que tu ne l'entendis pas !

NÉOPTOLÈME

Ses cris étaient-ils donc affreux ?

ULYSSE

Non, pas affreux : plaintifs, humectant de pitié nos âmes.

NÉOPTOLÈME

Quelqu'un ne pouvait-il du moins rester, veiller sur lui ? Malade et seul ici, que peut-il faire ?

ULYSSE

Il a son arc.

NÉOPTOLÈME

Son arc ?

ULYSSE

Oui : l'arc d'Hercule. Et puis je dois te dire, enfant : son pied pourri exhalait par tout le navire la plus intolérable puanteur.

NÉOPTOLÈME

Ah ?

ULYSSE

Oui. Puis il était absorbé par son mal, incapable à jamais de nouveau dévouement pour la Grèce...

NÉLOPTOÈME

Tant pis. Et nous alors, Ulysse, nous venons...

ULYSSE

Ecoute encore, Néoptolème : tu sais, devant Trojà longuement condamnée, combien de sang

versé, et de vertu, de patience et de courage ; les foyers délaissés et la chère patrie... Rien de tout cela n'a suffi. Par le prêtre Calchas, les dieux ont enfin déclaré que seuls l'arc d'Hercule et ses flèches, par une dernière vertu, permettraient la victoire à la Grèce. Voilà pourquoi tous deux partis — que béni soit le sort qui nous a désignés ! — il semble qu'à présent sur cette île si reculée, toute passion étant abandonnée, nos grands destins enfin vont se résoudre, et notre cœur ici plus complètement dévoué va parvenir enfin à la vertu la plus parfaite.

NÉOPTOLÈME

Est-ce tout, Ulysse ? Et maintenant, ayant bien parlé, que comptes-tu faire ? car mon esprit se refuse encore à comprendre complètement tes paroles... Dis : pourquoi sommes-nous venus ici ?

ULYSSE

Pour prendre l'arc d'Hercule ; ne l'as-tu pas compris ?

NÉOPTOLÈME

Ulysse, est-ce là ta pensée ?

ULYSSE

Non la mienne, mais celle que les dieux m'ont donnée.

NÉOPTOLÈME

Philoctète ne voudra pas nous le céder.

ULYSSE

Aussi nous en emparerons-nous par la ruse.

NÉOPTOLÈME

Ulysse, je te hais. Mon père m'apprit à ne jamais me servir de la ruse.

ULYSSE

Elle est plus forte que la force ; celle-ci n'attend pas. Ton père est mort, Néoptolème ; je suis vivant.

NÉOPTOLÈME

Et ne disais-tu pas qu'il valait mieux mourir ?

ULYSSE

Non qu'il valait mieux. mais qu'il était plus aisé de mourir. Rien n'est trop malaisé pour la Grèce.

NÉOPTOLÈME

Ulysse ! pourquoi m'as-tu choisi ? Et qu'avais-tu besoin de moi pour cet acte que toute mon âme désapprouve ?

ULYSSE

Parce que cet acte, je ne peux, moi, le faire : Philoctète me connaît trop. S'il me voit seul, il va soupçonner quelque ruse. Ton innocence protégera. Cet acte, il faut que ce soit toi qui le fasses.

NÉOPTOLÈME

Non, Ulysse ; par Zeus, je ne le ferai point.

ULYSSE

Enfant, ne parle pas de Zeus. Tu ne m'as pas compris. Ecoute-moi. Parce que mon âme tourmentée se cache et qu'elle accepte, me crois-tu moins triste que toi ? Tu ne connais pas Philoctète, et Philoctète est mon ami. Il m'est plus dur qu'à toi de le trahir. Les ordres des dieux sont cruels ; ils sont les dieux. Si je ne te parlais pas, dans la barque, c'est que mon grand cœur attristé ne songeait même plus aux paroles... Mais tu t'emportes comme faisait ton père et tu n'entends plus la raison.

NÉOPTOLÈME

Mon père est mort, Ulysse ; ne parle pas de lui ; il est mort pour la Grèce. Ah ! pour elle lutter, souffrir, mourir — demande-moi ce que tu veux, — mais pas trahir un ami de mon père

ULYSSE

Enfant, écoute et réponds-moi : n'es-tu pas l'ami de tous les Grecs avant d'être l'ami d'un seul ? ou plutôt : la patrie n'est-elle pas plus qu'un seul ? et souffrirais-tu de sauver un homme s'il te fallait pour le sauver perdre la Grèce ?

NÉOPTOLÈME

Ulysse, tu dis vrai, je ne le souffrirais pas.

ULYSSE

Et tu conviens que, si l'amitié est une chose très précieuse, la patrie est chose plus précieuse encore ?... Dis-moi, Néoptolème, en quoi consiste la vertu ?

NÉOPTOLÈME

Instruis-moi, sage fils de Laerte.

ULYSSE

Calme ta passion ; soumets tout au devoir...

NÉOPTOLÈME

Mais quel est le devoir, Ulysse ?

ULYSSE

La voix des dieux, l'ordre de la cité, l'offrande de nous à la Grèce ; et, comme l'on voit les amants chercher alentour sur la terre les plus précieuses fleurs en dons à faire à leur maîtresse, et désirer mourir pour elle, comme s'ils n'avaient, malheureux, rien de mieux à donner qu'eux-mêmes, s'il est vrai que ta patrie te soit chère, que saurais-tu lui donner de trop cher, et ne convins-tu pas tout à l'heure qu'après elle aussitôt venait l'amitié ? Qu'avait Agamemnon de plus cher que sa fille, si ce n'était pas la patrie ? Comme sur un autel, immole... Mais qu'a de même Philoctète, en cette île où tout seul il vit, qu'a-t-il de plus précieux que cet arc, en don à faire à la patrie ?

NÉOPTOLÈME

Mais, Ulysse, en ce cas, demande-lui.

ULYSSE

Il pourrait refuser. Je ne connais pas son humeur, mais sais que son délaissement l'irrita contre les chefs de l'armée. Peut-être irrite-t-il les dieux par sa pensée et cesse-t-il horriblement de nous souhaiter la victoire. Et peut-être les dieux offensés ont-ils

voulu par nous le châtier encore. En le forçant à la vertu par l'abandon obligé de ses armes, les dieux seront pour lui moins sévères.

NÉOPTOLÈME

Mais, Ulysse, les actes que l'on fait malgré soi peuvent-ils être méritoires ?

ULYSSE

Ne crois-tu pas, Néoptolème, qu'il importe avant tout que les ordres des dieux s'accomplissent ? fussent-ils accomplis sans l'aveu de chaque homme ?

NÉOPTOLÈME

Tout ce que tu disais avant, je l'approuvais ; mais à présent je ne sais plus que dire, et même il me paraît...

ULYSSE

Chut ! Ecoute... N'entends-tu rien ?

NÉOPTOLÈME

Si : le bruit de la mer.

ULYSSE

Non. C'est lui ! Ses cris affreux commencent de parvenir jusqu'à nous.

NÉOPTOLÈME

Affreux ! ? Ulysse, j'entends des chants mélodieux au contraire.

ULYSSE, *prêtant l'oreille.*

C'est vrai qu'il chante. Il est bien bon ! A présent qu'il est seul, il chante ! Quand c'était près de nous, il criait.

NÉOPTOLÈME

Que chante-t-il ?

ULYSSE

On ne peut encore distinguer les paroles. Ecoute : il se rapproche cependant.

NÉOPTOLÈME

Il cesse de chanter. Il s'arrête. Il a vu nos pas sur la neige.

ULYSSE, *riant.*

Et voilà qu'il recommence à crier. Ah ! Philoctète !

NÉOPTOLÈME

En effet, ses cris sont horribles.

ULYSSE

Va ; cours porter sur ce roc mon épée ; qu'il reconnaisse une arme grecque et sache que les pas

qu'il voyait sont ceux d'un homme de sa patrie. — Hâte-toi. Le voilà qui s'approche. — C'est bien. — Viens à présent ; postons-nous derrière ce tertre de neige ; nous le verrons sans être vus. Quelles imprécations va-t-il faire ! « Malheureux, dira-t-il, et périssent les Grecs qui m'ont abandonné ! Chefs de l'armée ! toi, fourbe Ulysse ! vous, Agamemnon, Ménélas ! Puissent-ils à leur tour être dévorés par mon mal ! O ! mort ! mort que j'appelle chaque jour, resteras-tu sourde à ma plainte ? ne pourras-tu jamais venir ? O antre ! rochers ! promontoires ! muets témoins de mes douleurs, ne pourrez-vous jamais... »

*(Philoctète entre ; il aperçoit le casque et les armes posés au milieu du théâtre.)*

## SCÈNE II

PHILOCTÈTE. ULYSSE, NÉOPTOLÈME

PHILOCTÈTE

*Il se tait.)*

---

# DEUXIÈME ACTE

## SCÈNE I

PHILOCTÈTE, ULYSSE, NÉOPTOLÈME

(*Tous trois sont assis.*)

PHILOCTÈTE

Certes, Ulysse, ce n'est que depuis que je suis loin des autres que je comprends ce qu'on appelle la vertu. L'homme qui vit parmi les autres est incapable, incapable, crois-moi, d'une action pure et vraiment désintéressée. Ainsi, vous... vîntes ici... pourquoi ?...

ULYSSE

Mais pour te voir, cher Philoctète.

PHILOCTÈTE

Je n'en crois rien et peu m'importe ; le plaisir que j'ai de vous revoir est grand et me suffit. J'ai perdu le talent de chercher les motifs des actes, depuis que les miens n'en ont plus de secrets. Ce que je suis, pour qui le paraîtrais-je ? J'ai souci, d'être seulement. J'ai cessé de gémir, sachant qu'ici

nulle oreille ne peut m'entendre, cessé de souhaiter sachant qu'ici je ne pouvais rien obtenir.

ULYSSE

Que ne cessas-tu de gémir plus tôt, Philoctète ? Nous t'eussions gardé près de nous.

PHILOCTÈTE

C'est ce qu'il ne fallait pas, Ulysse. Près des autres mon silence eût été mensonge.

ULYSSE

Tandis qu'ici ?

PHILOCTÈTE

Ma souffrance n'a plus besoin de mots pour se connaître n'étant plus connue que de moi.

ULYSSE

Alors, depuis notre départ tu t'es tu, Philoctète ?

PHILOCTÈTE

Non pas. Mais depuis que je ne m'en sers plus pour manifester ma souffrance, ma plainte est devenue très belle ; à ce point que j'en suis consolé.

ULYSSE

Tant mieux, mon pauvre Philoctète.

PHILOCTÈTE

Ne me plains pas, surtout ! J'ai cessé de souhaiter, te disais-je, sachant que je ne pouvais rien obtenir... Rien obtenir du dehors, il est vrai, mais beaucoup obtenir de moi-même ; c'est depuis lors que je souhaite la vertu ; mon âme y est tout employée, et je repose, malgré ma douleur, dans le calme ; — j'y reposais du moins, quand vous êtes venus... Tu souris ?

ULYSSE

Je vois que tu as su t'occuper.

PHILOCTÈTE

Tu m'écoutes sans me comprendre. — N'estimes-tu pas la vertu ?

ULYSSE

Si : la mienne.

PHILOCTÈTE

Quelle est-elle ?

ULYSSE

Tu m'écouterais sans me comprendre... Parlons des Grecs plutôt. Ta vertu solitaire t'a-t-elle fait cesser de te souvenir d'eux ?

PHILOCTÈTE

Pour cesser de m'irriter contre eux, oui certes.

ULYSSE

Entends ! Néoptolème. — Ainsi le succès du combat pour lequel...

PHILOCTÈTE

... vous m'avez laissé... que veux-tu que j'en pense, Ulysse ? Si vous m'avez laissé, c'était pour vaincre, n'est-ce pas ? J'espère donc pour vous que vous êtes vainqueurs...

ULYSSE

Et sinon ?

PHILOCTÈTE

Sinon nous aurions cru l'Hellas trop grande. Moi, dans cette île, je me suis fait, comprends, de jour en jour moins Grec, de jour en jour plus homme... Pourtant, quand je vous vois, je sens... Achille est mort, Ulysse ?

ULYSSE

Achille est mort ; celui qui m'accompagne est son fils. Quoi ! tu sanglotes, Philoctète ?... ce calme si cherché...

PHILOCTÈTE

Achille !... Enfant, laisse ma main flatter ton front si beau... Voilà longtemps, longtemps que ma main n'a touché que des corps froids ; et même les corps des oiseaux que je tue, tombant sur les flots ou la neige, sont, lorsque mes mains s'en approchent, glacés comme ces régions supérieures de l'atmosphère qu'ils traversent...

ULYSSE

Tu t'exprimes bien, pour quelqu'un qui souffre.

PHILOCTÈTE

Où que j'aille et toujours je suis fils de la Grèce.

ULYSSE

Mais tu n'as plus à qui parler.

PHILOCTÈTE

Je te l'ai dit ; ne m'as-tu pas compris ? Je m'exprime mieux depuis que je ne parle plus à des hommes. Mon occupation, entre la chasse et le sommeil, est la pensée. Mes idées, dans la solitude, et comme rien, même la douleur, ne les dérange, ont pris un cours subtil que parfois je ne suis qu'avec peine. J'ai compris sur la vie plus de secrets que ne m'en

avaient révélé tous mes maîtres. Je m'occupais aussi à me raconter mes douleurs, et, si la phrase était très belle, j'en étais d'autant consolé; parfois même j'oubliais ma tristesse, à la dire. Je compris que les mots sont plus beaux dès qu'ils ne servent plus aux demandes. N'ayant plus, près de moi, d'oreilles ni de bouches, je n'employais que la beauté de mes paroles ; je les criais à toute l'île, le long des plages ; et l'île en m'écoutant semblait moins solitaire ; la nature semblait pareille à ma tristesse ; il me semblait que j'en étais la voix et que les rochers muets l'attendissent pour raconter leurs maladies ; car j'ai compris qu'autour de moi tout est malade... et que ce froid n'est pas normal, car je me souviens de la Grèce... Et je pris lentement l'habitude de clamer la détresse plutôt des choses que la mienne ; je trouvais cela mieux, comment te dire ? d'ailleurs cette détresse était la même et j'étais autant consolé. Puis c'est en parlant de la mer et de la vague interminable que je fis mes plus belles phrases. Te l'avouerai-je, Ulysse, — Ulysse ! — certaines étaient si belles que j'en sanglotais de tristesse qu'aucun homme ne les pût ouïr. Son âme, il me semblait, en eût été changée. Ecoute, Ulysse ! écoute. On ne m'a pas encore entendu.

ULYSSE

Tu pris l'habitude, je vois, de parler sans qu'on t'interrompe. Allons, récite.

PHILOCTÈTE, *déclamant.*

« Sourires infinis des flots de la mer... »

ULYSSE, *riant*

Mais Philoctète, c'est de l'Eschyle.

PHILOCTÈTE

Peut-être... Cela te gêne... ? (*reprenant.*)
« Sanglots infinis des flots de la mer... » (*Silence.*)

ULYSSE

Et puis...

PHILOCTÈTE

Je ne sais plus... Je suis troublé.

ULYSSE

Tant pis ! tu reprendras une autre fois.

NÉOPTOLÈME

Oh ! si tu continuais, Philoctète !

ULYSSE

Tiens ! l'enfant t'écoutait !...

PHILOCTÈTE

Je ne sais plus parler.

ULYSSE, *se lève*

Je te laisse un instant rechercher ta pensée. A bientôt, Philoctète. — Mais, dis : il n'est point captivité si dure, qu'elle n'ait tel repos, tel oubli, tel répit ?...

PHILOCTÈTE

En effet, Ulysse ; un jour, un oiseau tomba, que j'avais tiré, que ma flèche n'avait que blessé, que j'espérai faire revivre. Mais comment garder cette émotion aérienne et qui volait, au ras de cette terre ardue où le froid donne à l'eau même, gelée, la forme de mes logiques pensées. L'oiseau mourut ; je l'ai vu mourir en peu d'heures ; pour l'échauffer encore, je l'étouffais de baisers et d'haleines. Il est mort du besoin de voler...

Même, il me semble, cher Ulysse, que le torrent de poésie, sitôt quitté mes lèvres, se fige, et meurt de ne pouvoir se propager, et que se réduit toujours plus l'intime flamme qui l'anime. Bientôt, vivant toujours, je serai tout abstrait. Le froid m'envahit, cher Ulysse, et je m'épouvante à présent, car j'y trouve, et dans sa rigueur, même une beauté.

Je marche sûrement sur les choses et sur les

fluides durcis. Sans plus rêver jamais, je pense. Je ne goûte plus d'espérance, et pour cela ne suis plus jamais enivré. Quand ici, où tout est pierre dure, je pose quoi... fût-ce une graine, je la retrouve, longtemps après, la même ; elle n'a jamais germiné. Ici, rien ne devient, Ulysse : tout est, tout demeure. Enfin, l'on peut ici spéculer ! — J'ai gardé l'oiseau mort ; le voici ; l'air trop froid l'empêche à jamais de pourrir. Et mes actes, Ulysse, et mes paroles, comme gelées, permanent, m'entourent comme un cercle de roches posées. Et les retrouvant là, chaque jour, toute passion se tait, je sens la Vérité toujours plus ferme — et je voudrais mes actions de même toujours plus solides et plus belles ; vraies, pures, cristallines, belles, belles, Ulysse, comme ces cristaux de clair givre, où, si le soleil paraissait, le soleil tout entier paraîtrait au travers. Je ne veux empêcher aucun rayon de Zeus ; qu'il me traverse, Ulysse, comme un prisme, et que cette lumière réfractée fasse mes actes adorables. Je voudrais parvenir à la plus grande transparence, à la suppression de mon opacité, et que, me regardant agir, toi-même sentes la lumière...

ULYSSE, *partant*

Allons, adieu. (*Montrant Néoptolème.*) Cause avec lui, puisqu'il t'écoute. (*Il sort.*)

## SCÈNE II

PHILOCTÈTE, NÉOPTOLÈME

NÉOPTOLÈME

Philoctète ! enseigne-moi la vertu...

---

# TROISIÈME ACTE

## SCÈNE I

PHILOCTÈTE *(Il entre.)*

PHILOCTÈTE, *bouleversé par la surprise et la douleur*

Aveugle Philoctète ! reconnais ton erreur et pleure ta folie ! Qu'avoir revu des Grecs ait pu ravir ton cœur... Ai-je bien entendu ? — Certes : Ulysse était assis, et près de lui Néoptolème ; ne me sachant point près, ils n'avaient même pas baissé la voix ; Ulysse, conseillant Néoptolème, lui apprenait à me trahir ; lui disait... Malheureux Philoctète ! c'est pour ravir ton arc qu'ils sont revenus jusqu'à toi ! Comme ils en ont besoin !... Précieux arc, oh ! l'uni-

que bien qui me reste, et sans lequel... (*Il prête l'oreille.*) On vient ! Défends-toi, Philoctète ! ton arc est bon, ton bras est sûr. Vertu ! vertu, que je chérissais tant, solitaire ! Mon cœur silencieux s'était calmé, loin d'eux. Ah ! je sais maintenant ce que vaut l'amitié qu'ils proposent ! Est-ce la Grèce, ma patrie ? Ulysse que je hais, et toi, Néoptolème... Comme il m'écoutait cependant ! Quelle douceur ! Enfant... aussi beau, oh ! plus beau que n'était beau ton père... Comment un front si pur cache-t-il une telle pensée ? « La vertu », disait-il, « Philoctète, apprends-moi la vertu ». Que lui disais-je ? Je ne me souviens plus que de lui... Et qu'importe à présent ce que je pus lui dire !... (*Il écoute.*) Des pas !... Qui vient ? Ulysse ! (*Il saisit son arc.*) Non, c'est... Néoptolème. (*Entre Néoptolème.*)

## SCÈNE II

PHILOCTÈTE et NÉOPTOLÈME

NÉOPTOLÈME, *appelant*

... Philoctète ! (*il s'approche et, comme défaillant*) ah ! je suis malade...

PHILOCTÈTE

Malade ?...

NÉOPTOLÈME

C'est toi qui m'as troublé. Rends-moi le calme, Philoctète. Tout ce que tu m'as dit a germé dans mon cœur. Tandis que tu parlais, je ne savais pas quoi répondre. J'écoutais ; mon cœur s'ouvrait naïf à tes paroles. Depuis que tu t'es tu, j'écoute encore. Mais voici, tout se trouble et je suis dans l'attente. Parle : je n'ai pas assez entendu... Il faut se dévouer, disais-tu ?...

PHILOCTÈTE, *fermé*

... Se dévouer.

NÉOPTOLÈME

Mais Ulysse aussi me l'enseigne. Se dévouer à quoi, Philoctète ? Il dit que c'est à la patrie...

PHILOCTÈTE

... A la patrie.

NÉOPTOLÈME

Ah ! parle, Philoctète ; tu dois continuer à présent.

PHILOCTÈTE, *se dérobant*

Enfant... sais-tu tirer de l'arc ?

NÉOPTOLÈME

Oui. Pourquoi.

PHILOCTÈTE

Pourrais-tu bander celui-ci ?...

NÉOPTOLÈME, *déconcerté*

Tu veux... Je ne sais. (*Il essaie.*) Oui ; peut-être. — Voilà !

PHILOCTÈTE, *à part*

Quelle facilité ! Il semble que ce soit...

NÉOPTOLÈME, *indécis*

Et maintenant...

PHILOCTÈTE

J'ai vu ce que je voulais voir. (*Il reprend l'arc.*)

NÉOPTOLÈME

Je ne te comprends pas.

PHILOCTÈTE

N'importe, hélas !... (*Il se ravise.*) Ecoute, enfant, Ne crois-tu pas les dieux au-dessus de la Grèce, et les dieux plus importants qu'elle ?

NÉOPTOLÈME

Non, par Zeux, je ne le crois pas.

PHILOCTÈTE

Et pourquoi donc, Néoptolème ?

NÉOPTOLÈME

Car les dieux que je sers ne servent que la Grèce.

PHILOCTÈTE

Eh ! quoi ! sont-ils soumis ?

NÉOPTOLÈME

Non soumis... je ne sais comment dire... Mais, vois ! tu sais qu'on ne les connaît pas hors la Grèce ; la Grèce est leur pays aussi bien que le nôtre ; en servant celle-ci, je les sers ; ils ne diffèrent pas de ma patrie.

PHILOCTÈTE

Pourtant, vois, moi je puis t'en parler, moi qui ne suis plus de la Grèce — et je les sers...

NÉOPTOLÈME

Crois-tu ? — Ah ! pauvre Philoctète ! on ne s'échappe pas aisément de la Grèce... et même...

PHILOCTÈTE, *attentif*

Et même ?...

NÉOPTOLÈME

Ah ! si tu savais... Philoctète...

PHILOCTÈTE

Si je savais... quoi ?...

NÉOPTOLÈME, *se reprenant*

Non, parle, toi ; je suis venu pour écouter ; tu interroges... Et je sens bien qu'Ulysse et toi, votre vertu n'est pas la même... Mais quand il faut parler, toi qui parlais si bien, tu hésites... Se dévouer à quoi, Philoctète ?

PHILOCTÈTE

J'allais te dire : aux dieux... Mais c'est donc qu'au-dessus des dieux, Néoptolème, il y a quelque chose.

NÉOPTOLÈME

Au-dessus des dieux !

PHILOCTÈTE

Oui, puisque je n'agis pas comme Ulysse.

NÉOPTOLÈME

Se dévouer à quoi, Philoctète ? Au-dessus des dieux, qu'y a-t-il ?

PHILOCTÈTE

Il y a... (*Il se prend la tête dans les mains, comme accablé.*) Je ne sais plus. Je ne sais pas... Ah ! ah ! soi-même !... Je ne sais plus parler, Néoptolème...

NÉOPTOLÈME

Se dévouer à quoi ? Dis, Philoctète...

PHILOCTÈTE

... Se dévouer... se dévouer...

NÉOPTOLÈME

Tu pleures !

PHILOCTÈTE

Enfant ! Ah ! si je pouvais te montrer la vertu... (*Il se dresse brusquement.*) J'entends Ulysse ! Adieu... (*Il s'écarte et dit en s'en allant* !) Te reverrai-je ?

NÉOPTOLÈME

Adieu. (*Entre Ulysse.*)

## SCÈNE III

ULYSSE ET NÉOPTOLÈME

ULYSSE

Viens-je à temps ? Qu'y a-t-il ? As-tu bien parlé, mon élève ?

NÉOPTOLÈME

Grâce à toi mieux que lui. Mais qu'importe ? — Ulysse... il m'a donné son arc à tendre !...

ULYSSE

Son arc ! quelle plaisanterie ! — Eh que ne l'as-tu donc gardé, fils d'Achille ?

NÉOPTOLÈME

Que vaut un arc sans flèches ? Tandis que j'avais l'arc, il retenait les flèches prudemment.

ULYSSE

L'habile ami !... Se doute-t-il, crois-tu ? Que disait-il ?

NÉOPTOLÈME

Oh ! rien, ou presque.

ULYSSE

Et t'a-t-il récité de nouveau sa vertu ?

NÉOPTOLÈME

Lui qui parlait si bien naguère, dès mes questions, il s'est tu.

ULYSSE

Tu vois !...

NÉOPTOLÈME

Et quand j'ai demandé à quoi l'on peut se dévouer, qui ne soit pas toujours la Grèce, il m'a dit...

ULYSSE

Il t'a dit ?...

NÉOPTOLÈME

Qu'il ne savait pas. Et quand j'ai dit que les dieux

mêmes, ainsi que tu m'avais appris, s'y soumettaient, il a répondu : C'est alors qu'au-dessus des dieux, il y a...

ULYSSE

Quoi ?

NÉOPTOLÈME

Il m'a dit qu'il ne savait pas.

ULYSSE

Eh ! tu vois bien, Néoptolème !...

NÉOPTOLÈME

Non, Ulysse, il me semble que je le comprends, à présent.

ULYSSE

Que tu comprends quoi ?

NÉOPTOLÈME

Quelque chose. Car enfin, dans cette île si solitaire, quand nous n'étions pas là, à quoi se dévouait Philoctète ?

ULYSSE

Mais, tu l'as dit : à rien. A quoi sert la vertu solitaire ? Malgré tout ce qu'il croit, elle s'exhalait sans emploi. A quoi servent toutes ses phrases ; belles

tant qu'il voudra... T'ont-elles convaincu, toi ? — moi non plus.

S'il vit ainsi, seul dans cette île, je te l'ai bien prouvé, c'était pour délivrer l'armée de ses gémissements et de sa puanteur ; c'est là son premier dévouement ; c'est là sa vertu, quoi qu'il dise. Sa seconde vertu, ce sera, s'il est si vertueux, de se bien consoler, quand il aura perdu son arc, en songeant que c'est pour la Grèce. Quel autre dévouement s'imagine, qui ne soit pas pour la patrie ? Il attendait, vois-tu, que nous vinssions l'offrir... Mais, comme il pourrait refuser, mieux nous vaut forcer sa vertu, lui imposer le sacrifice — et je crois plus prudent de l'endormir. Vois ce flacon...

NÉOPTOLÈME

Ah ! ne parle pas trop, Ulysse... Philoctète, lui se taisait.

ULYSSE

C'est qu'il n'avait plus rien à dire.

NÉOPTOLÈME

Et c'est pour cela qu'il pleurait ?

ULYSSE

Il pleurait de s'être trompé.

NÉOPTOLÈME

Non, c'est à cause de moi qu'il pleurait.

ULYSSE, *souriant*

De toi ?... Ce qu'on commence par sottise, ensuite par orgueil on l'appelle vertu.

NÉOPTOLÈME, *éclate en sanglots*

Ulysse ! tu ne comprends pas Philoctète...

---

# QUATRIÈME ACTE

## SCÈNE I

PHILOCTÈTE, NEOPTOLÈME

(*Philoctète est seul, assis ; il semble accablé de douleur — ou médite.*)

NÉOPTOLÈME, *entre en courant*

Que je le trouve à temps !... Ah ! c'est toi, Philoctète. En hâte, écoute-moi. Ce que nous venions faire ici est indigne ; mais, sois plus grand que nous : pardonne-moi. Nous venions... oh ! j'ai honte à le dire... te voler ton arc, Philoctète !...

PHILOCTÈTE

Je le savais.

NÉOPTOLÈME

Tu ne me comprends pas... c'est te voler ton arc, te dis-je... Ah ! défends-toi !

PHILOCTÈTE

Contre qui ? Contre toi ? dis, mon Néoptolème.

NÉOPTOLÈME

Non certes contre moi : je t'aime et te préviens.

PHILOCTÈTE

Et tu trahis Ulysse...

NÉOPTOLÈME

Et suis au désespoir... C'est à toi que je me dévoue. M'aimes-tu ? Parle, Philoctète. Est-ce que c'est là la vertu ?

PHILOCTÈTE

Enfant !...

NÉOPTOLÈME

Vois ce que je t'apporte. Cette fiole a pour mission de t'endormir. Mais moi je te la donne. Voici. Est-ce de la vertu ? — Parle-moi.

PHILOCTÈTE

Enfant ! on ne parvient que pas à pas à la vertu supérieure ; ce que tu fais ici n'est qu'un bond.

NÉOPTOLÈME

Alors enseigne-moi, Philoctète.

PHILOCÈTE

Cette petite fiole était pour m'endormir, dis-tu ? (*Il la prend et la regarde.*) Petite fiole... toi, du moins, ne manque pas ton but ! Vois-tu ce que je fais, Néoptolème ? (*Il boit.*)

NÉOPTOLÈME

Quoi ! malheureux, mais c'est...

PHILOCTÈTE

Préviens Ulysse. Tu lui diras... qu'il peut venir. (*Néoptolème épouvanté sort en courant et en criant.*)

## SCÈNE II

PHILOCTÈTE, PUIS ULYSSE ET NEOPTOLÈME

PHILOCTÈTE, *seul*

Et tu m'admireras, Ulysse ; je te veux contraindre à m'admirer. Ma vertu monte sur la tienne et tu te

sens diminué. Exalte-toi, vertu de Philoctète ! satisfais-toi de ta beauté ! Néoptolème, que ne pris-tu mon arc tout de suite ? Plus tu m'aimais, plus cela t'était difficile : tu ne t'es pas assez dévoué. Prends-les... (*Il regarde.*) Il n'est plus là...

Ce breuvage avait un goût affreux ; d'y penser, mon cœur se soulève ; je voudrais m'endormir plus vite... De tous les dévouements, le plus fou c'est celui pour les autres, car alors on leur devient supérieur. Je me dévoue, oui, mais ce n'est pas pour la Grèce... Je ne regrette qu'une chose, c'est que mon dévouement serve à la Grèce... Et non, je ne le regrette même pas... Mais alors, ne me remercie pas : c'est pour moi que j'agis, non pour toi. — Ulysse, tu m'admireras, n'est-ce pas ? — Mais, m'admireras-tu, Ulysse ? — Ulysse ! Ulysse ! où donc es-tu ? Comprends : je me dévoue, mais ce n'est pas pour la patrie... c'est pour autre chose, comprends ; c'est pour... quoi ? Je ne sais pas. Vas-tu comprendre ? Ulysse ! tu vas croire peut-être que je me dévoue pour la Grèce ! Ah ! cet arc et ces flèches vont y servir !... Où les jeter ? — La mer ! (*Il veut courir mais retombe vaincu par le breuvage.*) Je suis sans force. Ah ! ma tête se trouble... Il va venir...

Vertu ! vertu ! je cherche dans ton nom amer un peu d'ivresse; l'aurais-je déjà toute épuisée? L'orgueil qui me soutient chancelle et cède ; je fuis de

toutes parts. « Pas de bonds ; pas de bonds », lui disais-je. Ce que l'on entreprend au dessus de ses forces, Néoptolème, voilà ce qu'on appelle vertu. Vertu... je n'y crois plus, Néoptolème. Mais écoute-moi donc, Néoptolème ! Néoptolème, il n'y a pas de vertu. — Néoptolème !... Il n'entend plus... (*Il tombe accablé et s'endort.*)

ULYSSE, *entrant et voyant Philoctète*

Et maintenant, laisse-moi seul avec lui.

(*Néoptolème en proie à la plus vive émotion hésite à se retirer.*)

Eh oui ! va n'importe où ; cours apprêter la barque, si tu veux.

(*Néoptolème sort.*)

ULYSSE, *seul*
*s'approche de Philoctète et se penche*

Philoctète !... Tu ne m'entends donc plus, Philoctète ? — Tu ne m'entendras plus ? — Que faire ? J'aurais voulu te dire... que tu m'as vaincu, Philoctète. Et je vois la vertu, maintenant ; et je la sens si belle, que près de toi je n'ose plus agir. Mon devoir m'apparaît plus cruel que le tien, parce qu'il m'apparaît moins auguste. Ton arc... je ne peux plus, je ne veux plus le prendre : tu l'as donné. — Néoptolème est un enfant : qu'il obéisse. Ah ! le voilà !

(*Impératif.*) Et maintenant Néoptolème, prends l'arc et les flèches, et va les porter à la barque.

(*Néoptolème désolé s'approche de Philoctète, se penche, puis se jette à genoux et baise Philoctète au front.*)

ULYSSE

Je te l'ordonne. M'avoir trahi ne serait pas assez ? Veux-tu trahir aussi ta patrie ? Vois comme il s'y est dévoué.

(*Néoptolème soumis prend l'arc et les flèches et s'éloigne.*)

ULYSSE, *seul*

Et maintenant, adieu, dur Philoctète. Est-ce que tu m'as beaucoup méprisé ? Ah, je voudrais savoir... Je voudrais qu'il sache que je le trouve admirable... et que... grâce à lui, nous vaincrons.

NÉOPTOLÈME, *de loin appelle*

Ulysse ! !

ULYSSE

Me voici.

(*Il sort.*)

———

## CINQUIÈME ACTE

*Philoctète est seul, sur un rocher. Le soleil se lève dans un ciel parfaitement pur. Au loin sur la mer fuit une barque. Philoctète la regarde longuement.*

PHILOCTÈTE

PHILOCTÈTE, *murmure très calme*

Ils ne reviendront plus ; ils n'ont plus d'arc à prendre... — Je suis heureux.

*(Sa voix est devenue extraordinairement belle et douce ; des fleurs autour de lui percent la neige, et les oiseaux du ciel descendent le nourrir.)*

---

# LA PORTE ÉTROITE

## (LETTRES D'ALISSA)

---

*Mon cher Jérôme,*

*Juge de ma stupeur, hier en ouvrant au hasard le joli Racine que tu m'as donné, d'y retrouver les quatre vers de ton ancienne petite image de Noël, que je garde depuis bientôt dix ans dans ma Bible.*

*Quel charme vainqueur du monde*
*Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?*
*Malheureux l'homme qui fonde*
*Sur les hommes son appui !*

*Je les croyais extraits d'une paraphrase de Corneille, et j'avoue que je ne les trouvais pas merveilleux. Mais, continuant la lecture du IVe Cantique spirituel, je tombe sur des strophes tellement belles que je ne puis me retenir de te les copier. Sans doute tu les connais déjà, si j'en juge d'après les indiscrètes initiales que tu as mises en marge du volume* (j'avais pris l'habitude, en effet, de semer mes livres et ceux d'Alissa de la première lettre de son nom, en regard de chacun des passages que j'aimais et voulais lui faire connaître.) *N'importe ! c'est pour mon plaisir que je les transcris. J'étais un*

*peu vexée d'abord de voir que tu m'offrais ce que j'avais cru découvrir, puis ce vilain sentiment a cédé devant ma joie de penser que tu les aimais comme moi. En les copiant, il me semble que je les relis avec toi.*

*De la sagesse immortelle*
*La voix tonne et nous instruit.*
*«Enfants des hommes, dit-elle,*
*De vos soins quel est le fruit ?*
*Par quelle erreur, âmes vaines,*
*Du plus pur sang de vos veines*
*Achetez-vous si souvent,*
*Non un pain qui vous repaisse,*
*Mais une ombre qui vous laisse*
*Plus affamés que devant ?*

*Le pain que je vous propose*
*Sert aux anges d'aliment :*
*Dieu lui-même le compose*
*De la fleur de son froment,*
*C'est ce pain si délectable*
*Que ne sert point à sa table*
*Le monde que vous suivez.*
*Je l'offre à qui veut me suivre.*
*Approchez. Voulez-vous vivre ?*
*Prenez, mangez et vivez. »*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*L'âme heureusement captive*
*Sous ton joug trouve la paix,*
*Et s'abreuve d'une eau vive*
*Qui ne s'épuise jamais*
*Chacun peut boire en cette onde :*
*Elle invite tout le monde;*

*Mais nous courons follement*
*Chercher des sources bourbeuses*
*Ou des citernes trompeuses*
*D'où l'eau fuit à tout moment.*

*Est-ce beau ! Jérôme, est-ce beau ! Vraiment trouves-tu cela aussi beau que moi ? Une petite note de mon édition dit que Mme de Maintenon, entendant chanter ce cantique par Mlle d'Aumale, parut dans l'admiration, « jeta quelques larmes » et lui fit répéter une partie du morceau. Je le sais à présent par cœur et ne me lasse pas de le réciter. Ma seule tristesse, ici, est de ne pas te l'avoir entendu lire.*

*Les nouvelles de nos voyageurs continuent à être fort bonnes. Tu sais déjà combien Juliette a joui de Bayonne et de Biarritz, malgré l'épouvantable chaleur. Ils ont depuis visité Fontarabie, se sont arrêtés à Burgos, ont traversé deux fois les Pyrénées... Elle m'écrit à présent du Monserrat une lettre enthousiaste. Ils pensent s'attarder dix jours encore à Barcelone avant de regagner Nîmes, où Edouard veut rentrer avant septembre, afin de tout organiser pour les vendanges.*

*Depuis une semaine, nous sommes, père et moi, à Fongueusemare, où Miss Ashburton doit venir nous rejoindre demain et Robert dans quatre jours. Tu sais que le pauvre garçon s'est fait refuser à son examen ;*

*non point que ce fût difficile, mais l'examinateur lui a posé des questions si baroques qu'il s'est troublé ; je ne puis croire que Robert ne fût pas prêt, après ce que tu m'avais écrit de son zèle, mais cet examinateur, paraît-il, s'amuse à décontenancer ainsi les élèves.*

*Quant à tes succès, cher ami, je puis à peine dire que je t'en félicite, tant ils me paraissent naturels. J'ai si grande confiance en toi, Jérôme ! Dès que je pense à toi, mon cœur s'emplit d'espoir. Vas-tu pouvoir commencer dès maintenant le travail dont tu avais parlé ?...*

*... Ici rien n'est changé dans le jardin; mais la maison paraît bien vide ! Tu auras compris, n'est-ce pas, pourquoi je te priais de ne pas venir cette année ; je sens que cela vaut mieux ; je me le redis chaque jour, car il m'en coûte de rester si longtemps sans te voir... Parfois, involontairement je te cherche ; j'interromps ma lecture, je tourne la tête brusquement... il me semble que tu es là !*

*Je reprends ma lettre. Il fait nuit ; tout le monde dort ; je m'attarde à t'écrire, devant la fenêtre ouverte ; le jardin est tout embaumé ; l'air est tiède. Te souviens-tu, du temps que nous étions enfants, dès que nous voyions ou entendions quelque chose de très beau, nous pensions ; Merci, mon Dieu, de l'avoir créé... Cette nuit, de toute mon âme je pensais Merci, mon Dieu*

*d'avoir fait cette nuit si belle ! Et tout à coup je t'ai souhaité là, senti là, près de moi, avec une violence telle que tu l'auras peut-être senti.*

*Oui, tu le disais bien dans ta lettre : l'admiration, « chez les âmes bien nées », se confond en reconnaissance... Que de choses je voudrais t'écrire encore ! — Je songe à ce radieux pays dont me parle Juliette. Je songe à d'autres pays plus vastes, plus radieux encore, plus déserts. Une* étrange *confiance m'habite qu'un jour, je ne sais comment, ensemble, nous verrons je ne sais quel grand pays mystérieux...*

---

*Cher Jérôme,*

*Je fonds de joie en te lisant. J'allais répondre à ta lettre d'Orvieto, quand, à la fois, celle de Pérouse et celle d'Assise sont arrivées. Ma pensée se fait voyageuse; mon corps seul fait semblant d'être ici ; en vérité je suis avec toi sur les blanches routes d'Ombrie ; avec toi je pars au matin, regarde avec un œil tout neuf l'aurore... Sur la terrasse de Cortone m'appelais-tu vraiment ? je t'entendais... On avait terriblement soif dans la montagne au-dessus d'Assise ! mais que le verre d'eau du Franciscain m'a paru bon ! O mon ami ! je regarde à travers toi chaque chose. Que j'aime ce que*

*tu m'écris à propos de saint François ! Oui, n'est-ce pas, ce qu'il faut chercher, c'est une* exaltation *et non point une émancipation de la pensée. Celle-ci ne va pas sans un orgueil abominable. Mettre son ambition non à se révolter, mais à servir.*

*... J'ai tant à te dire ; j'ai soif d'une si inépuisable causerie ! parfois je ne trouve plus de mots, d'idées distinctes, — ce soir j'écris comme en rêvant — gardant seulement la sensation presque oppressante d'une infinie richesse à donner et à recevoir.*

*Comment avons-nous fait, durant de si longs mois, pour nous taire ? Nous hivernions sans doute. Oh ! qu'il soit fini pour jamais cet affreux hiver de silence ! Depuis que te voilà retrouvé, la vie, la pensée, notre âme, tout me paraît beau, adorable, fertile inépuisablement...*

---

12 septembre.

*J'ai bien reçu ta lettre de Pise. Nous aussi nous avons un temps splendide ; jamais encore la Normandie ne m'avait paru si belle. J'ai fait avant-hier, seule, à pied, une énorme promenade à travers champs, au hasard ; je suis rentrée plus exaltée que lasse, tout ivre de soleil et de joie. Que les meules, sous l'ardent soleil,*

*étaient belles ! Je n'avais pas besoin de me croire en Italie pour trouver tout admirable.*

*Oui, mon ami, c'est une exhortation à la joie, comme tu dis, que j'écoute et comprends dans « l'hymne confus » de la nature. Je l'entends dans chaque chant d'oiseau; je la respire dans le parfum de chaque fleur, et j'en viens à ne comprendre plus que l'adoration comme seule forme de la prière — redisant avec saint François : Mon Dieu ! Mon Dieu ! « e non altro », le cœur empli d'un* inexprimable *amour.*

*Ne crains pas toutefois que je tourne à l'ignorantine ! J'ai beaucoup lu ces derniers temps ; quelques jours de pluie aidant, j'ai comme replié mon adoration dans les livres... Achevé Malebranche et tout aussitôt pris les* Lettres à Clarke, *de Leibnitz. Puis, pour me reposer, ai lu les* Cenci, *de Shelley — sans plaisir ; lu* La Sensitive *aussi... Je vais peut-être t'indigner ; je donnerais presque tout Shelley, tout Byron, pour les quatre odes de Keats que nous lisions ensemble l'été passé ; de même que je donnerais tout Hugo pour quelques sonnets de Baudelaire. Le mot :* grand *poète, ne veut rien dire : c'est être un* pur *poète, qui importe... O mon frère ! merci pour m'avoir fait connaître et comprendre et aimer tout ceci.*

*... Non, n'écourte pas ton voyage pour le plaisir de quelques jours de revoir. Sérieusement, il vaut mieux que nous ne nous revoyions pas encore. Crois-moi : quand tu serais près de moi, je ne pourrais penser à toi davantage. Je ne voudrais pas te peiner, mais j'en suis venue à ne plus souhaiter — maintenant — ta présence. Te l'avouerais-je ? je saurais que tu viens ce soir... je fuirais.*

*Oh ! ne me demande pas de t'expliquer ce... sentiment, je t'en prie. Je sais seulement que je pense à toi sans cesse (ce qui doit suffire à* ton *bonheur) et que je suis heureuse ainsi.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Ah ! que ce qu'on appelle* bonheur *est chose peu étrangère à l'âme et que les éléments qui semblent le composer du dehors importent peu ! Je t'épargne quantité de réflexions que j'ai pu faire dans mes promenades solitaires sur la « garrigue », où ce qui m'étonne le plus c'est de ne pas me sentir plus joyeuse ; le bonheur de Juliette devrait me combler... pourquoi mon cœur cède-t-il à une mélancolie incompréhensible, dont je ne parviens pas à me défendre ? La beauté même de ce pays, que je sens, que je constate du moins, ajoute encore à mon inexplicable tristesse... Quand tu m'écrivais*

*d'Italie, je savais voir à travers toi toute chose ; à présent il me semble que je te dérobe tout ce que je regarde sans toi. Enfin, je m'étais fait, à Fongueusemare e au Havre, une vertu de résistance à l'usage des jours de pluie ; ici cette vertu n'est plus de mise, et je reste inquiète de la sentir sans emploi. Le rire des gens et du pays m'offusque ; peut-être que j'appelle être triste simplement n'être pas aussi bruyant qu'eux... Sans doute, auparavant, il entrait quelque orgueil dans ma joie, car, à présent, parmi cette gaîté étrangère, c'est quelque chose comme de l'humiliation que j'éprouve.*

*A peine ai-je pu prier depuis que je suis ici : j'éprouve le sentiment enfantin que Dieu n'est plus à la même place. Adieu ; je te quitte bien vite ; j'ai honte de ce blasphème, de ma faiblesse, de ma tristesse, et de l'avouer, et de t'écrire tout ceci que je déchirerais demain, si le courrier ne l'emportait ce soir...*

---

*Edouard et Juliette nous ont quittés ce matin. C'est ma petite filleule surtout que je regrette ; quand je la reverrai, dans six mois, je ne reconnaîtrai plus tous ses gestes ; elle n'en avait encore presque pas un que je ne lui eusse vu inventer. Les* formations *sont toujours si mystérieuses et surprenantes ; c'est par défaut d'attention que nous ne nous étonnons pas plus souvent. Que*

*d'heures j'ai passées, penchée sur ce petit berceau plein d'espérance. Par quel égoïsme, quelle suffisance, quelle inappétence du mieux, le développement s'arrête-t-il si vite, et toute créature se fixe-t-elle encore si distante de Dieu ? Oh ! si pourtant nous pouvions, nous voulions nous rapprocher de Lui davantage... quelle émulation ce serait !*

---

# HYMNE
## EN GUISE DE CONCLUSION

---

*à M. A. R. G.*

... Elle tourna les yeux vers les naissantes étoiles. « Je connais tous leurs noms, dit-elle ; chacune en a plusieurs ; elles ont des vertus différentes. Leur marche, qui nous paraît calme, est rapide et les rend brûlantes. Leur inquiète ardeur est cause de la violence de leur course, et leur splendeur en est l'effet. Une intime volonté les pousse et les dirige ; un zèle exquis les brûle et les consume ; c'est pour cela qu'elles sont radieuses et belles.

Elles se tiennent l'une à l'autre toutes attachées, par des liens qui sont des vertus et des forces, de sorte que l'une dépend de l'autre et que l'autre dépend de toutes. La route de chacune est tracée et chacune trouve sa route. Elle ne saurait en changer sans en distraire chacune autre, chacune étant de chaque autre occupée. Et chacune choisit sa route selon qu'elle *devait* la suivre ; ce qu'elle doit, il faut

qu'elle le veuille, et cette route, qui nous paraît fatale, est à chacune la route préférée, chacune étant de volonté parfaite. Un amour ébloui les guide ; leur choix fixe des lois, et nous dépendons d'elles ; nous ne pouvons pas nous sauver. »

---

# TABLE

# EXTRAIT DU CATALOGUE

---

Paul ADAM : Dans l'air qui tremble............... 6 fr. »
— Lettres de l'Empereur.... .......... 2 fr. »
— La littérature et la guerre............ 2 fr. »
Jean AJALBERT : Dans Paris la grand'ville......... 6 fr. »
Raoul ALLIER : Anthologie protestante française (XVIe et XVIIe siècle).......... 6 fr. »
— Anthologie protestante française (XVIIIe et XIXe siècle)......... 7 fr. »
Maurice BARRÈS : Dix jours en Italie........... .. 2 fr. »
— Dieci giorni in Italia............. 6 fr. »
— Le jubilé de Jeanne-d'Arc...... 6 fr. »
Louis BARTHOU : L'heure du droit................. 2 fr. »
Maurice BEAUFRETON : Anthologie franciscaine.... 6 fr. »
Mgr R. H. BENSON : Paradoxe du catholicisme..... 6 fr. »
Jean-Marc BERNARD : Sub tegmine fagi......... . 6 fr. »
Marcel BOULANGER : Le cœur au loin.............. 2 fr. »
— Sur un tambour.............. 2 fr. »
BOUTET : Impressions de la guerre de 1914. L'âme de Paris.............................. 3 fr. »
Henri BREMOND et Charles GROLLEAU : Anthologie des écrivains catholiques prosateurs français du XVIIe siècle.................... ............ 6 fr. »
CARTON DE WIART : La cité ardente............... 2 fr, 50

| | |
|---|---|
| Chesterton Les crimes de l'Angleterre.......... | 3 fr. » |
| Edouar Chollet · Les Robinsons de Sambre-et-Meuse........................ | 6 fr. » |
| Clémenceau : Au pied du Sinaï................. .. | 6 fr. » |
| Auguste Comte : Pages choisies................. . | 6 fr. » |
| J. H. Crawford : Carnet d'un Américain.......... | 6 fr. » |
| Mme Alphonse Daudet : Quand Odile saura lire.... | 6 fr. » |
| Lucien Descaves . La maison anxieuse ........... | 2 fr. » |
| Maurice Donnay : La Parisienne et la guerre...... | 2 fr. » |
| — L'impromptu du paquetage...... | 2 fr, » |
| — Premières impressions.......... | 2 fr. » |
| Jean Dornis . Hommes d'action et de rêve......... | 6 fr. 50 |
| Edouard Drumont : Sur le chemin de la vie....... | 3 fr. » |
| André Dumas : L'Eternelle présence.......... .... | 1 fr. 40 |
| Elie Faure : La Sainte Face....................... | 6 fr. » |
| J. L. Faure : L'âme du chirurgien................. | 3 fr. » |
| P. Gaultier . Notre examen de conscience.. ..... | 5 fr. |
| Gustave Geffroy : Notre temps (scènes d'histoire). | 6 fr. » |
| — Notre temps (années de la guerre). | 7 fr. » |
| — Clèmenceau ..................... | 6 fr. » |
| — Nouveaux contes du pays d'Ouest. | 6 fr. » |
| Remy de Gourmont : Dans la tourmente.......... | 2 fr. » |
| La grande guerre par les artistes............... | 22 fr. » |
| Charles Grolleau Une gloire de la Flandre : Guido Gezelle........ . | 1 r. 95 |
| Mireille Havet : La maison dans l'œil du chat..... | 6 fr. » |
| J. Hennessy : La mort de l'Aigle................. | 2 fr. » |
| Victor Hugo : Théâtre ......... ........... | 4 vol. à 1 fr. 50 |
| — Légendes ........ . .. ...... | 4 vol. à 1 r. 50 |
| — Poèmes choisis.... .......... | 6 vol. à 1 fr. 50 |
| — Histoires et voyages....... . | 5 vol. à 1 fr. 50 |
| Ed. Junod : Lettres et souvenirs.................. | 6 fr. » |
| Charles Labelle : Contes du berger (98 bois originaux de C. Serveau). .................. | 25 fr. |

Marc LECLERC ; La passion de notre frère le poilu. 1 fr. 50
— Souvenirs de tranchées d'un poilu. 1 fr. 65
— En lâchant l'barda................ 3 fr. »

Le GOFFIC. Bourguignotes et Pompons rouges..... 3 fr. »

Maurice MAINDRON : Les armes.................... 6 fr. »

H. MARCEL : La peinture française au XIXe siècle... 6 fr. »

Roland DE MARÈS : Le miroir des jours........ ... 1 fr. 95

MARIE, reine de Roumanie : Mon pays... ......... 1 fr. 95

André MAUREL : Le tour de l'Angleterre........... 7 fr. »

Henri MASSIS : Impressions de guerre.............. 2 fr. »

L. Olivier MERSON : La peinture française aux XVIIe et XVIIIe siècles... ...... 6 fr »

Pierre MILLE ; En croupe de Bellone............ .. 2 fr. »

Marguerite MORENO : Une Française en Argentine. 3 fr. »

POUR LA MUSIQUE FRANÇAISE........... .......... 6 fr. »

Albert NAST : L'enfant dans la lumière (illus. de Guy Arnoux, musique d'Andrée Fœgeli) ........ ....... ...... . 22 fr. »

Marcel NAST. Le malaise alsacien-lorrain....... .. 2 fr. »

O. HENRY : Contes.............. ............... 6 fr. »

Marie-Louise PAILLERON : Souvenirs de Miette... 6 fr. 60

Charles DE POMÉROLS : Poèmes choisis............ 6 fr. »

Ary RENAN : Le costume en France............... 6 fr. »

Charles SAROLÉA : Le réveil de la France.......... 2 fr. »
— L'héroïque Belgique ........... 2 fr. 75
— A travers la Grande-Bretagne... 1 fr. 25
— Le problème anglo-allemand.... 6 fr. »

Louis THOMAS Avec les chasseurs................ 2 fr. »
— Les Chasseurs..................... 2 fr. »

Vallery RADOT : L'homme de douleur.............. 3 fr. »
— Anthologie de la poésie cathol. de Villon jusqu'à nos jours.... 6 fr. »

| | | |
|---|---|---|
| Jean VARIOT | Les hasards de la guerre.... ..... | 6 fr. |
| — | Légendes et traditions orales d'Alsace | |
| | 1. Strasbourg.................... | 6 fr. » |
| | 2. Sundgau et Haute-Alsace.... | 6 fr. » |
| | 3. Basse-Alsace..... ........... | 8 fr. » |
| Israël ZANGWILL | Les enfants de Ghetto........... | 6 fr. » |
| — | Ce n'est que Mary-Ann......... | 6 fr. » |
| — | Les rêveurs du Ghetto. T. I. ... | 6 fr. » |
| — | — T. II.. . | 7 fr. 20 |

---

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 12 NOVEMBRE 1921 PAR LA SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE, D'ÉDITION ET DES JOURNAUX DU BERRY (E. GAUBERT, DIRECTEUR), A CHATEAUROUX, POUR LES ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET C^{ie}, A PARIS.

Prix : **6** francs

# LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE

## ANTHOLOGIES

*Anthologie protestante* (XVI-XVIIe siècles).... **6** »
» « (XVIII-XIXe » ).... **7** »
par Raoul ALLIER.

*Anthologie franciscaine du moyen-âge*......... **8 50**
par Maurice BEAUFRETON.

*Anthologie des prosateurs catholiques* du XVIIe s. **6** »
par Henri BRÉMOND et Charles GROLLEAU.

*Anthologie des Écrivains belges* (poètes et prosateurs), 2 vol........................... **12** »
par DUMONT-WILDEN.

*Anthologie de la poésie catholique de Villon jusqu'à nos jours*......................... **6** »
par VALLERY-RADOT.

## LES BONS LIVRES FRANÇAIS

Chaque vol. in-16 broché.................... **0 80**

BALZAC : *Le Colonel Chabert.* — CORNEILLE : *Cinna.* — X. DE MAISTRE : *La Jeune Sibérienne.* — MOLIÈRE : *L'Avare.* — A. DE MUSSET : *Poésies Nouvelles.* — Ch. NODIER : *Les Quatre Talismans.* — PERRAULT : *Contes de fées.* — RACINE : *Athalie, Phèdre.* — Mme SÉVIGNÉ, STENDHAL, A. DE VIGNY, etc,

## ŒUVRES DE VICTOR HUGO

A **1.50** le volume

*Théâtre* : 3 vol. — *Poèmes choisis* : 6 vol. — *Histoire et Voyages* : 5 vol. — *Légendes et Contes choisis* : 4 vol.

**LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie, PARIS**

NEUVIÈME ÉDITION

Châteauroux. Société d'Imprimerie et d'Édition



